

LA TOSCANE

ET

LA MER TYRRHÉNIENNE

DU MÊME AUTEUR

La Richesse minérale de la France. Paris, J. Baudry, 1865.

L'Usine du Creusot. Paris, E. Lacroix, 1866.

Le Mineur de Californie. Paris, Hachette, 1866.

La Vie souterraine ou les Mines et les Mineurs. In-8°, avec 161 gravures sur bois, 30 cartes coloriées et 10 planches chromo-lithographiques. 2e édition, Paris, Hachette, 1867.

Histoire de la Terre, origines et métamorphoses du globe. 3e édition, Paris, J. Hetzel, 1867.

Les Cités ouvrières. Paris, Hachette, 1867.

Les grands Ouvriers (Palissy, Jacquart, Watt, Stephenson, Franklin, Lincoln). Paris, Hachette, 1867.

Leçon d'ouverture du cours de Géologie professé à l'École centrale d'Architecture. Paris, Savy, 1867.

Les Pays lointains, notes de voyage (la Californie, Maurice, Aden, Madagascar). Paris, Challamel aîné, 1867.

Sous Presse :

Les Merveilles du Monde souterrain.

Les Pierres, esquisses minéralogiques.

LA

TOSCANE

ET LA

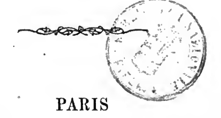
MER TYRRHÉNIENNE

ÉTUDES & EXPLORATIONS

LA MAREMME, CARRARE, L'ILE D'ELBE,
AREZZO, LE VAL DE CHIANA ET LES RUINES DE CHIUSI

PAR

L. SIMONIN



PARIS
CHALLAMEL AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
30, rue des Boulangers, et rue de Bellechasse, 27
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

1868

A mon vieux camarade

F. BLANCHARD

Directeur des mines du Bottino, près Seravezza (Toscane).

PRÉFACE

Les hasards de la vie de mineur m'ont amené plusieurs fois en Toscane.

Butinant sur un domaine qui n'est guère le mien, j'ai mêlé aux excursions souterraines les recherches d'archéologie et d'histoire, et le pays des Étrusques, ces maîtres de l'ancienne Rome, m'a offert un nouvel attrait.

Le but que je me propose aujourd'hui est de rassembler quelques souvenirs sur cet intéressant pays.

L'occasion est peut-être favorable, alors que l'Italie régénérée tend à devenir une nation unie et forte, et que le cœur de la péninsule, l'antique sol des Tyrrhènes, semble avoir été

élu par la nature pour présider à cette renaissance, et donner à l'Italie sa véritable capitale politique.

Les diverses études qu'on va lire ont d'abord paru, sauf la dernière, dans la *Revue des deux Mondes*. Elles ont été toutes soigneusement revues et complétées avant l'impression de ce livre.

Paris, février 1868.

L. SIMONIN.

LA MAREMME

LA MAREMME

Au commencement du mois de septembre 1858, je me trouvais à Livourne. Je revenais d'une excursion à Pise, Lucques, Florence et Sienne, ces grandes cités toscanes que nul voyageur en Italie ne saurait se dispenser de visiter, et que j'avais déjà plusieurs fois parcourues. Le port franc de Livourne, sans cesse animé et bruyant, me présentait pour unique spectacle sa population de marchands affairés, venus de tous les coins de la Méditerranée. Tous les jours, vers l'heure de midi, la *via Ferdinanda* (1) se changeait en bourse en plein

(1) Ainsi nommée en l'honneur du grand-duc Ferdinand, aujourd'hui *via Vittorio-Emanuele*; les rues ont leurs destinées, comme les livres et les empires.

vent, où se pressait une foule compacte sur la chaussée et les trottoirs. Dans le quartier nommé la *Nouvelle-Venise* à cause des nombreux canaux qui le coupent, le mouvement commercial ne le cédait en rien à celui de la rue Ferdinande ; mais j'étais un voyageur de passage qu'aucune affaire n'amenait. Aucun navire chargé de blé arrivant des bords du Danube n'était dirigé à mon adresse, et à part la nécessité où j'étais quelquefois de troquer avec perte quelques pièces de vingt francs contre l'affreuse monnaie du pays, je n'avais avec les changeurs juifs de Livourne aucune relation qui pût me retenir dans ce port. Si ces honnêtes négociants ne se souciaient que médiocrement de mon humble clientèle, les commis de place, les *ciceroni*, tous les *facchini* que Livourne entretient en si grand nombre, me proposaient au contraire leurs services avec une insistance fatigante. Ils m'accompagnaient en bandes dès qu'ils me voyaient dans la rue, et à leur troupe se joignait celle des mendiants effrontés, non moins acharnés que les *facchini* contre ma *signoria illustrissima*. Ce fut donc autant pour échapper au bruit de la cité marchande qu'aux poursuites des commis de place

et des mendiants que je me décidai un matin à traiter avec le *vetturino* Gamba Corta pour aller visiter la Maremme toscane. Cette partie de l'Étrurie est peu connue des voyageurs, et les Toscans eux-mêmes en redoutent le climat malsain ; mais elle est très intéressante à étudier au point de vue minéral et archéologique, et je bravai volontiers les fièvres pour entreprendre une excursion que si peu de touristes ont faite.

I. — LA VOIE ÉMILIENNE. — POPULONIA.

Le *signor De' Vecchi* et le voiturin Gamba Corta. — Les douaniers d'un port franc. — La mer de Livourne. — La madone de Monte-Nero. — Cecina, Gherardesca. — Les fermes de la Maremme, San-Vincenzo. — Les maquis et les villes étrusques. — Porto-Baratti, les ruines de Populonia. — Un curé virgilien.

Gamba Corta m'avait été présenté par le *signor De' Vecchi*, l'heureux patron de l'hôtel Victoria-et-Washington. Cet hôtel, l'un des plus élégants de Livourne, attire, à la faveur de sa double enseigne, les Anglais et les Américains qui abordent en Toscane. Ils y fraternisent à la table d'hôte, ils y vivent porte à

porte, en bons voisins. J'étais venu me perdre au milieu d'eux par suite d'une vieille habitude, car j'étais déjà le client du signor De' Vecchi, à l'époque où son hôtel, plus modeste, dédié seulement à la Victoire, et non à la reine d'Angleterre, ne portait encore que le nom d'*Albergo della Vittoria*. Mon hôtelier occupait alors l'entrée de la rue Ferdinande, et n'étalait pas sur les quais l'orgueilleuse façade de sa maison.

Le voiturin que m'avait proposé De' Vecchi, fidèle à l'heure du rendez-vous, vint me prendre devant l'hôtel, et nous sortîmes bientôt de la ville par la Porte-Maremmane. Là, j'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à un douanier récalcitrant qui bouleversait ma malle, qu'un vêtement dont il voulait me faire payer la sortie avait déjà été porté. Douce compensation qu'offrent au voyageur les douaniers d'un port franc de l'ennuyer quand il quitte la ville, s'ils ne le tracassent pas à l'entrée ! Gamba Corta criait comme moi, et déplorait en termes énergiques l'incident malheureux qui marquait d'un si fâcheux début notre course vers la Maremme. Le trop fidèle agent du fisc se rendit de guerre lasse à nos raisons, et mon

cocher, autant pour célébrer sa victoire que pour réparer le temps perdu, fit claquer son fouet et lança ses chevaux au galop. Nous entrâmes en triomphateurs sur la voie Émilienne, tracée le long du littoral. Elle a été ainsi nommée parce qu'elle occupe, sur une grande partie de son parcours, l'emplacement même de l'ancienne voie *Emilia Scaurra,* qui fut plus tard la voie Aurélienne, et qui de Rome conduisait dans les Gaules en suivant le bord de la mer.

L'aspect de la route au sortir de Livourne est des plus ravissants. Aux flancs des montagnes se dessinent d'élégantes villas, de gracieux jardins, et le tableau a pour cadre ce beau ciel d'Italie célébré par tant de poètes. A droite s'étend la mer, séparée de la route par une faible distance. La Gorgone et la Capraia apparaissent au loin, élevant au-dessus des ondes leurs rocs dénudés, jadis repaire des pirates, aujourd'hui refuge des contrebandiers et des pêcheurs. Gamba Corta, joignant à sa qualité de voiturin celle de cicerone, me déclina le nom de ces deux îles. Comme tout bon Toscan, il savait par cœur des vers de Dante ; de plus, il était Livournais, et il lança avec le poète irrité l'anathème contre Pise :

Poichè i vicini a te punir son lenti,
Movasi la Capraia e la Gorgona,
E faccian siepe ad Arno in su la foce,
Si ch' egli anneghi in te ogni persona (1).

Gamba Corta ne prolongea pas la citation, et s'interrompit pour me montrer l'ermitage de la Madone de Monte-Nero, au pied duquel nous passions en ce moment. L'église est en grande vénération auprès des gens du pays, et la madone à laquelle elle est dédiée est pour les matelots livournais ce que la vierge de La Garde est pour les marins de Marseille. Il y a mieux : tous à Livourne, Grecs schismatiques et unis, Arméniens, Maronites, Turcs eux-mêmes, aussi bien que catholiques romains, rendent à Notre-Dame de Monte-Nero le culte le plus assidu. Et comment en serait-il autrement ? « La Vierge un jour, me raconta mon voiturin, laissa Jérusalem et s'éleva dans les airs. Fatiguée de son vol, elle vint s'abattre sur Monte-Nero et ordonna à un Livournais qu'elle y rencontra de lui bâtir un temple en ce lieu. Elle orna elle-même sa chapelle d'une vierge noire sculptée par saint Luc, auteur de tant d'autres tableaux et statues représentant

(1) Dante, *la Comedia*, — *Inferno*, chant XXXIII, vers 81-84.

la mère du Christ. » A des faits si pieux, qui aurait pu refuser sa croyance, hormis quelqu'un de ces Juifs endurcis, très nombreux à Livourne ?

A peine Monte-Nero eut-il disparu derrière nous, que nous arrivâmes au Romito, puis à Castiglioncello, poste de douane et station militaire fortifiée. La route est ouverte dans un terrain montagneux très accidenté, tombant d'aplomb dans la mer. Les serpentines d'un vert sombre apparaissent çà et là, roches aujourd'hui solides, mais sorties jadis à l'état pâteux de ce grand laboratoire toujours en travail au centre de notre globe. Comme pour témoigner de l'énorme degré de chaleur qu'elles possédaient aux temps primitifs, les serpentines ont calciné toutes les couches du terrain de sédiment qu'elles ont traversé. Ce terrain a pris la couleur rouge de la brique cuite, ses élémens constitutifs ont éte modifiés, et les nouvelles roches qui se sont ainsi produites ont reçu des géologues toscans le nom caractéristique de *gabbro rosso*. La serpentine et le *gabbro* rouge sont généralement métallifères. C'est dans ces roches que se rencontrent une partie des gisements de cuivre de la Toscane, et, non loin du

point où nous étions, se trouvent les fameuses mines de Monte-Catini, qui donnent à leurs trois heureux propriétaires un million de bénéfice net par année.

De Castiglioncello nous descendîmes à Vada, rade aujourd'hui presque déserte, autrefois importante au temps de l'occupation romaine. Ce lieu est nommé par Strabon, ainsi que le fleuve Cecina, que nous ne tardâmes pas à traverser sur un bac. Les dernières pluies avaient emporté le pont jeté sur ce capricieux cours d'eau. Nous dételâmes à Cecina, qui a pris le nom du fleuve sur lequel elle est bâtie. Pendant que mon automédon soignait ses bêtes et commandait le repas à l'*Uomo di ferro*, chez la belle *Silvia*, j'allai visiter les fourneaux où l'on fond le minerai de fer. Je n'eus pas besoin de me les faire indiquer; ils dominaient la plaine, et les mugissements de la machine soufflante, qui lançait l'air par les *tuyères*, s'entendaient d'une lieue à la ronde. On traite dans ces foyers le minerai de l'île d'Elbe. Ces mines renommées appartiennent à la Toscane depuis l'époque des Médicis, et c'est l'un des grands-ducs de cette famille qui a eu le premier l'idée de construire une usine à Cecina.

L'île d'Elbe, voisine de cette partie du rivage, ne tarda pas à m'apparaître sur la mer, quand nous quittâmes le relais. Je distinguai d'une façon de plus en plus nette le mont Capanne et le mont Volterraio détachant sur l'azur du ciel, l'un ses pics dentelés de granit, l'autre sa cime arrondie de roches serpentineuses. Au pied du dernier de ces massifs, la ville de Porto-Ferrajo, voilée dans un rideau de vapeur, semblait sortir du sein des eaux, tandis que les *marines* de Rio et de Porto-Longone, les deux rades les plus fréquentées de l'île, restaient encore cachées à ma vue. Sur la terre ferme, une ligne continue de montagnes bornait brusquement l'horizon. Perchés sur les hauteurs se montraient quelques villages aux blanches maisonnettes, entre autres celui de Gherardesca. Le château domine le bourg de sa massive construction. Il rappelle un grand nom et une grande infortune que Dante a rendus à jamais célèbres dans l'épisode si connu d'Ugolin. Ugolino della Gherardesca possédait en effet ce fief au XIII[e] siècle. Une plaque de marbre que j'ai vue scellée dans un mur de la cour du château constate que la postérité de Gherardesca ne s'est pas éteinte tout entière dans

la *tour de la Faim*, comme les vers du poète florentin pourraient le faire croire. Un membre de la famille a été miraculeusement sauvé, et le nom d'Ugolin de Gherardesca est encore aujourd'hui porté avec honneur par le chef d'une des grandes familles de Florence, propriétaire du château de ses aïeux.

Dans les plaines, au pied de ces montagnes, sont de vastes champs depuis peu défrichés et plantés surtout de maïs, de blé et de pommes de terre. On y cultive aussi l'olivier et la vigne, qui donnent d'excellents produits. Ces champs s'étendent jusqu'aux dunes et aux étangs de la mer, et le long de la route je voyais des corps de fermes d'une élégante architecture où résident les métayers. Le style que les Toscans ont adopté pour ces constructions est des plus heureux. A l'intérieur, le parquet est en brique rouge; les murs, crépis à la chaux, sont souvent ornés de fresques, et les plafonds sont en forme de larges voûtes, sous lesquelles on respire une agréable fraîcheur. Ces métairies ou *fattorie* appartiennent pour la plupart à de riches Pisans, entre autres le comte Alliata et le chevalier Serristori. Les gardes, le baudrier en sautoir, coupé sur le milieu par une plaque

luisante de laiton portant les armoiries de leur maître, nous regardaient curieusement passer, car à l'époque de l'année que j'avais choisie on ne voit guère les touristes parcourir la Maremme. Sur le devant de la ferme, les animaux de basse-cour se disputaient quelques grains oubliés, pendant qu'autour des colombiers, formant l'une et l'autre aile de la maison, volaient en se poursuivant les pigeons et les tourterelles. Sur la porte, entourée d'une bande d'enfants, se montrait la fermière, fidèle compagne du métayer. Tout cet ensemble rustique composait un fort gracieux tableau, ayant pour horizon d'un côté les verdoyantes montagnes, et de l'autre la nappe azurée de la mer.

Gamba Corta, que cette scène champêtre laissait indifférent, fouettait et excitait ses chevaux. Il avait hâte d'arriver à San-Vincenzo, deuxième relais de la route où il est de tradition qu'on donne le picotin aux bêtes pendant que le voiturin avale le *bicchierino* de rigueur. L'auberge où nous nous arrêtâmes avait pris le nom d'*Albergo reale* depuis que l'ancien grand-duc, dans une de ses courses en Maremme, s'y était arrêté pour souper et passer la nuit. Le vieux Léopold aimait arriver à l'improviste,

sans se faire annoncer, et savait toujours se contenter de ce qu'il trouvait au logis. Sa suite se montrait souvent plus difficile, mais le prince laissait murmurer. Il est d'usage, en Toscane, quand un souverain a séjourné ainsi dans la première maison venue, ne fût-ce que pour s'y reposer un instant, de célébrer avec pompe cet événement, et, afin que le public n'en ignore, de relater les circonstances qui s'y rapportent sur une immense plaque de marbre exposée en lieu apparent. L'aubergiste de San-Vincenzo n'avait eu garde de manquer à cette coutume ; mais depuis la plaque a été enlevée et prudemment reléguée au grenier.

J'étais en train de déchiffrer péniblement cette inscription lapidaire, d'un style des plus obscurs, quand Gamba Corta, tout guilleret, vint me prévenir qu'il était à mes ordres. Je montai en voiture, et nous continuâmes notre route. Aux allures rapides que nous prîmes dès le début, je n'eus pas de peine à reconnaître les bons effets du picotin et du *bicchierino*. A peine avions-nous parcouru un mille, allant ce train de poste, que Gamba Corta, se retournant vers moi, me montrait sur une butte élevée une autre ville et un autre château : c'était

Campiglia. En Livournais bien appris, qui connaît ses proverbes, il me jeta par la portière le dicton qu'on a fait sur cette localité :

> Il pian di Campiglia,
> T'ingrassa, ti piglia ;

ce qui, traduit en bon français, signifie que la plaine de Campiglia vous engraisse et vous tue, en d'autres termes qu'on y prend ces fièvres intermittentes de la Maremme sous l'effet desquelles à la longue la chair se gonfle par l'appauvrissement du sang et la prédominance de la lymphe, maladie incurable qui vous conduit peu à peu au tombeau.

La Maremme toscane, au milieu de laquelle nous nous trouvions, commence, à proprement parler, à partir de la Cecina. Une végétation et un relief du sol particuliers caractérisent cette région de l'Étrurie. Le terrain est d'abord en plaine, puis légèrement ondulé. Il se termine par une rangée de collines et de montagnes élevées, presque partout couvertes de *maquis*, ainsi nommés de l'italien *macchie*. Ce sont des bois de bruyères, d'arbousiers et autres taillis, auxquels se mêlent diverses variétés de chênes, notamment le chêne vert. Parfois se montre

aussi le chêne blanc, dont la dénomination toscane de *rovere* est calquée sur le latin *robur*. Des lièvres et des lapins sauvages, des perdrix, des merles et des grives, enfin des sangliers en assez grand nombre, vivent dans les maquis. Quelques vipères à la morsure venimeuse et quelques tarentules sont les seuls hôtes malfaisants de ces bois. Sur le rivage règne une sorte de cordon littoral formé par l'accumulation des sables. La dune s'avance, insensiblement poussée par les vents du large. Devant elle s'étendent des marais aux eaux basses, stagnantes et délétères. Il s'en dégage des émanations putrides, cause prédominante des fièvres qui désolent ce pays, d'où la *malaria* éloigne la majeure partie des habitants pendant quatre ou cinq mois de l'année.

Le climat de la Maremme n'a pas toujours été aussi malsain et le sol toujours aussi inculte. On sait que l'état d'abandon où furent laissées les terres de la Toscane ne date que de la décadence de l'empire romain. Aux beaux temps de la république, l'Étrurie était l'un des greniers de Rome. A l'époque des Étrusques, la splendeur et les richesses de ces contrées étaient plus grandes encore. C'est là en effet

que florissait la ville fameuse de Vetulonia, l'une des douze capitales ou *lucumonies* de l'Étrurie du centre. Les ruines de cette cité sont aujourd'hui perdues, et c'est en vain que les antiquaires ont cru les rencontrer soit sur les bords de la Cornia, soit dans l'emplacement de Massa-marittima ou Massa maritime, la *Massa Veternensis* des Romains. On a été plus heureux pour d'autres villes étrusques de la Maremme, et à Roselle on a trouvé de nombreuses ruines qui rappellent l'éclat du passé. Populonia, la *Pupluna* des Rasènes, nommée par Virgile, est encore debout aujourd'hui à la même place et avec le même nom. Son enceinte de murs pélasgiques n'est qu'en partie détruite, et comme à Volterra, la *Vélathri* des Étrusques, cette enceinte fait honte au peu d'étendue de la ville actuelle. Toutes ces cités si puissantes répandaient autour d'elles le mouvement et la richesse, tandis que de nos jours les hommes ont presque disparu de ces contrées, chassés par l'insalubrité du climat.

Je n'avais pas entrepris mon voyage avec l'intention de rechercher après tant d'autres l'emplacement de Vetulonia, et d'enrichir l'archéologie de cette importante découverte. Néan-

moins je ne pouvais passer au pied de Populonia, qui m'apparaissait sur une hauteur, sans me sentir pris d'un vif désir de la visiter. Ici aucune fouille n'était à faire, la ville étalait généreusement ses ruines. Je donnai donc l'ordre au cocher de tourner à droite, et bientôt, laissant la voie Émilienne, nous arrivâmes devant l'ancien port de la ville étrusque, aujourd'hui Porto-Baratti. Comme au temps de Strabon, qui a fidèlement décrit le havre et la ville qui le domine, on fait toujours dans ces parages la pêche du thon avec grand profit (1). Le phare dont parle le voyageur grec a disparu, et l'on en trouverait sans doute les ruines en cherchant bien au fond de la mer. Les usines à fer que cite encore Strabon sont également absentes. Dans l'antiquité, elles projetaient l'éclat de leurs feux sur ces rivages, et éclairaient, elles aussi, les navigateurs qui fréquentaient la mer tyrrhénienne. L'île d'Elbe, d'où l'on tirait le minerai, avait eu elle-même ses fours métallurgiques : de là, selon Diodore de Sicile, le nom d'*Æthalia*, c'est-à-dire l'île brûlée ou l'île des feux, que lui avaient donné les Grecs (2).

(1) Strabon, *Géographie*, liv. v, chap. 2.
(2) Voir la IIIe partie : *L'Ile d'Elbe et ses Mines de fer.*

On voit encore le long du rivage, à Porto-Baratti, les scories provenant des fours à fondre le fer que les Étrusques, ou plutôt les Romains, avaient construits à Populonia. Sur une longueur de plus de six cents mètres et une hauteur moyenne de deux, existe un immense dépôt de matières ferrugineuses que viennent battre les eaux de la mer. Çà et là se retrouvent aussi les pierres dont les fours étaient bâtis. Elles ont été fortement calcinées par la flamme, et présentent même sur plusieurs points un commencement de fusion. Les scories analysées indiquent chez les fondeurs une connaissance parfaite du traitement du minerai de fer. On sait d'ailleurs comment les scories se forment dans tout travail métallurgique : c'est la partie terreuse et stérile du minerai qui se combine dans la fusion avec les métaux étrangers et une certaine portion du métal utile. Étant plus légère que ce dernier, elle surnage et se sépare de lui à la coulée. Dans le travail des usines à fer antiques, le rôle de la scorie était un peu différent, car jadis on ne traitait pas le minerai comme on le fait aujourd'hui dans les hauts-fourneaux où l'on obtient la fonte. On retirait dans une première fusion une masse de fer

spongieux dont on extrayait par compression la scorie adhérente ; on réchauffait ensuite cette masse dans un deuxième foyer pour l'étirer en barres sous le marteau. On produisait de la sorte un fer doux ou aciéreux suivant les cas, et les instruments de ce curieux travail, le marteau et les tenailles, sont encore représentés sur les monnaies de Populonia. Il n'y manque que le dessin des fours, et il est probable qu'ils devaient ressembler à ceux que divers pays, notamment la Catalogne et la Corse, ont continué d'employer jusqu'à ce jour. Au reste les fours à traiter le minerai de fer étaient les mêmes que ceux où l'on fondait le bronze, et il en était de même des instruments employés, car on apprit à forger et à tremper le bronze avant de connaître le fer. Le combustible en usage était le bois et le charbon de bois, dont on retrouve encore des débris au milieu des tas de scories. Il est facile de s'assurer par l'examen des rondins carbonisés que les essences qui végétaient à cette époque dans la Maremme étaient les mêmes qu'aujourd'hui. Les soufflets étaient alors peu usités, et pour lancer l'air dans le foyer, on comptait sans doute sur la brise de

mer, ce qui explique la position littorale des usines de Populonia.

Après la conquête de l'Étrurie, les Romains succédèrent aux fondeurs tyrrhéniens, et nous voyons dans Tite-Live qu'à l'époque de la seconde guerre punique, Populonia fournit à Scipion l'Africain tout le fer dont il avait besoin pour son expédition contre Carthage (1). Sylla ravagea la ville, mais dut respecter ses usines, dont l'utilité était si grande pour Rome. Ces fours restèrent egalement allumés sous les empereurs. Un voyageur latin, Rutilius Numatianus, qui passa en cet endroit vers le v[e] siècle de notre ère, et qui a laissé de son voyage une pittoresque description, parle en effet du travail du fer à Populonia. En supposant que l'invasion des Barbares ait mis fin à ce long travail métallurgique, il n'en reste pas moins très curieux, non-seulement par la manière si intelligente dont il a été conduit en ces temps reculés, mais encore par une durée de près de dix siècles sans aucune interruption.

Après avoir longuement visité les ruines de ces fonderies antiques, je gravis à pied la montée qui conduit à Populonia. Les chevaux,

(1) Tite-Live, déc. III, liv. VIII.

fatigués d'un voyage un peu long, purent ainsi souffler tout à leur aise. Gamba Corta marchait à côté d'eux, faisant claquer son fouet. *Dilettante* comme tous ses confrères, il sifflotait pour égayer sa marche et exciter ses bêtes, le *brindisi* de *la Traviata.* Tout entier à ses chants, il s'inquiétait peu des Étrusques et de leur glorieux passé. Cependant de temps à autre il daignait jeter un regard sur les pans de murs cyclopéens qui d'un côté bordent la route. D'immenses blocs à parements polygonaux sont entassés les uns sur les autres, s'emboîtant avec une parfaite régularité. C'est à peine si l'on aperçoit les joints. Aucun ciment ne relie entre elles ces énormes masses, et après trois mille ans elles sont encore en place comme au premier jour. De quels puissants engins devaient être munis les hommes de cette époque pour traîner à cette hauteur et disposer si bien d'aussi lourds matériaux ! En quelques endroits, le chemin est parqueté de larges dalles, découpées en polygones comme la façade des murs. Puis la muraille et le parquet disparaissent tout à la fois. Les Barbares, et après eux les habitants aussi peu policés auxquels Populonia a donné successivement asile, n'ont pris aucun

souci de ces restes d'une civilisation à la fois si ancienne et si avancée, et tour à tour ils se sont servis d'une partie des matériaux étrusques pour élever leurs petits monuments. Le Colisée lui-même n'a-t-il pas été exploité comme une carrière, et n'a-t-il pas fourni pour une large part à la construction des palais édifiés à Rome pendant le moyen âge et la Renaissance ?

On entre à Populonia par une porte ouverte dans le mur qui entoure la ville moderne, car les murailles étrusques comprennent un trop grand espace pour la population actuelle. Au bruit que fit la voiture dans la principale et je dirais presque l'unique rue sur laquelle la porte donnait accès, tout le monde se mit aux fenêtres : chacun voulait voir le *forestiere*, l'étranger qui arrivait. Aucune auberge n'existant dans l'endroit, j'allai frapper à une maison hospitalière dont on m'avait donné l'adresse à Livourne. Le seigneur du lieu, le chevalier Desiderii de Pise, était absent ; mais le majordome me reçut avec autant d'amabilité que son maître aurait pu le faire. Il indiqua la remise au voiturin, et après un instant de repos il me proposa d'aller jouir du coucher du soleil sur la terrasse du château.

Comme nous passions dans le jardin, il me montra un boulet qui était venu s'y perdre en 1812, lancé par une frégate anglaise. Du balcon du château on dominait la mer, et la vue s'étendait au loin. Sur le premier plan, on distinguait l'île d'Elbe, et auprès d'elle, comme deux fidèles satellites, Palmaiola et Cerbòli. La Pianosa, aux terres basses, apparaissait sur l'eau comme une ombre indécise. On embrassait d'un seul coup d'œil presque toutes les îles qui composent l'archipel toscan. Sur le dernier plan se dressait, comme une forme vague, l'île de Corse, dont les pitons élevés se détachaient plus nettement, colorés des derniers feux du jour. Le soleil venait de disparaître; mais quelques nuages, qui s'étaient tout à coup formés à l'horizon, lui empruntaient leur teinte vive et rougeâtre. Sur la terre ferme, la ville de Piombino, voisine de Populonia, restait entièrement masquée par les montagnes du littoral. On avait peine à apercevoir le port et quelques navires au mouillage. Les bateaux pêcheurs avaient laissé tomber leurs voiles et regagnaient le rivage à la rame. La mer était calme, aucune ride ne se formait à sa surface, et une douce brise parfumait et rafraîchissait l'air.

Tout entier à ce grand spectacle, je me reportais par la pensée aux temps de l'ancienne Étrurie. Je voyais les trirèmes quittant la rade de Populonia et sillonnant la mer Tyrrhénienne. Les unes voguaient vers l'île d'Elbe pour y porter des vivres et embarquer le minerai de fer; d'autres, plus hardies, s'avançaient vers la haute mer, et allaient échanger les produits de l'Étrurie du centre contre ceux de l'Étrurie du nord. Dans ces parages éloignés florissait Luna, riche en métaux comme Populonia, et produisant l'argent, tandis que celle-ci fondait le fer. Luna avait en effet pour armes un croissant, l'emblème de Diane, à qui était dédié l'argent. Les relations de Populonia avec l'Étrurie du sud avaient dû être non moins fréquentes, et le commerce des Étrusques dans la mer Tyrrhénienne avait sans doute présenté autant d'activité que celui des Phéniciens le long des rivages de l'Égypte et la Syrie.

Pendant que j'étaïs plongé dans ces réflexions, et que je comparais avec tristesse la décadence du présent avec la grandeur du passé, la cloche du dîner sonna. Le majordome avait amené un nouveau convive : le curé du village vint prendre part au repas. Le festin

fut des plus gais, et, comme on le pense, la conversation roula tout entière sur les Étrusques. Le curé, en sa qualité de latiniste, cita Virgile. Il rappelait avec orgueil que Populonia avait jadis fourni à Énée pour la conquête du Latium six cents jeunes guerriers, juste le double de ce qu'avait donné l'île d'Elbe, malgré ses inépuisables richesses minérales :

Sexcentos illi dederat Populonia mater
Expertos belli juvenes, ast Ilva trecentos
Insula, inexhaustis Chalybum generosa metallis (1).

Au milieu de ces dissertations savantes que ne put interrompre ni la fumée des cigares, ni la flamme d'un punch à l'italienne, notre réunion se prolongea bien avant dans la nuit. Le majordome et le curé m'apportèrent des médailles et des monnaies, des scarabées gravés sur des pierres dures et rappelant ceux de l'Égypte, enfin une foule d'objets d'art de tout genre. Il y avait des miroirs métalliques en bronze, si communs chez les Étrusques, des vases en terre ou en métal, des chaînes et des anneaux en or du travail le plus délicat. Je passe sous silence l'arsenal obligé des piques,

(1) *Énéide*, liv. x, vers 172-174.

des sabres, des casques tout vert-de-grisés, qui eussent suffi et au-delà, arrangés en panoplies, à orner un musée d'amateur. Je touchai à tout, j'examinai tout avec un soin curieux ; mais les monnaies attirèrent principalement mon attention, car c'était la première fois qu'elles passaient sous mes yeux. Elles sont presque toutes à l'effigie de Vulcain, qui personnifie le travail des métaux dans les religions antiques, celles des Phéniciens, des Étrusques et des Grecs. Les monnaies de Populonia, comme pour mieux expliquer encore ce que la tête du dieu forgeron signifie dans ce cas, portent pour emblêmes le marteau et les tenailles. Le nom de Populonia, en étrusque *Pupluna*, est gravé autour de la pièce, et se lit de droite à gauche, comme l'écriture des langues orientales. Les caractères rappellent ceux que les Grecs ont plus tard employés, et le mot de Pupluna a, d'après certains archéologues, la même signification que le mot *metalla* des Grecs et des Latins (1). Pupluna était en effet

(1) D'autres disent que Pupluna en étrusque répond à Babylone en assyrien, et signifie porte, passage ou port. Les Étrusques étant d'origine asiatique, la ressemblance entre les noms des deux villes s'explique aisément.

pour les Étrusques la ville aux mines : elle faisait le commerce des métaux, et elle jouissait, avec Volterra, du droit de battre monnaie pour toute la confédération du centre. Quelques-unes de ces monnaies sont en or ou en argent ; presque toutes sont en bronze et d'un volume et d'un poids que les énormes *baïoques* de la Rome d'aujourd'hui n'égalent qu'à moitié. La valeur est indiquée en unités du temps par des boules en relief venues sur l'exergue à la fonte, ou au moyen du poinçon, car très peu de monnaies sont fondues. Quelques signes particuliers, par exemple des étoiles, se font aussi remarquer à côté des emblêmes précédemment décrits. Il est difficile de deviner ce que veulent dire ces signes. La tête de Vulcain est quelquefois remplacée par une tête de Minerve étrusque coiffée de son casque, comme la Minerve athénienne. Sur l'exergue est la chouette, l'oiseau fidèle de la déesse. Enfin on a aussi représenté sur ces pièces une figure de gorgone tirant la langue.

Le majordome et le vieux curé avaient mêlé leurs monnaies étrusques, à la fois si curieuses et si intéressantes, avec des médailles romaines. Ils ne faisaient aucune différence entre celles-

ci et les premières, confondant la tête des Césars et celle de Vulcain. Le *Pupluna* des sous étrusques et le *S.-C. (Senatûs-Consultû)* des as romains avaient à peine frappé leurs yeux. Ceci prouve qu'on peut citer à propos Virgile et professer pour les Étrusques une grande admiration, sans rien entendre à la numismatique.

Le lendemain d'une journée si bien remplie, j'allai visiter au dehors de Populonia, dans une vigne du chevalier Desiderii, une magnifique mosaïque. Elle date certainement de l'époque étrusque et représente une grande pêche. La barque apparaît au milieu de la mer ballottée par les vagues, pendant que les pêcheurs tirent leurs filets. Sous l'eau, suivant l'usage admis par les mosaïstes représentant ces sortes de scènes, nagent différents poissons. Quelques-uns sont parfaitement réussis. Cette mosaïque devait faire partie d'une chambre de bain, comme des restes de canaux découverts dans le voisinage semblent l'indiquer. Malheureusement le propriétaire n'a nul souci de ses richesses souterraines ; il ne veut faire entreprendre aucune fouille, et la mosaïque reste à moitié cachée sous la terre. On ne la découvre qu'aux rares voyageurs que le hasard ou l'étude

amène à Populonia. Un seau d'eau jeté à la hâte sur le dessin, d'après la méthode italienne, lui rend momentanément un peu de sa netteté ; puis on recouvre le tout de terre jusqu'à une prochaine visite. Cette admirable relique reste ainsi exposée à toutes les intempéries. Elle a été par hasard découverte quand on a creusé le sol pour y planter la vigne, et la bêche du vigneron l'a en partie dégradée. A côté est un pan de mur auquel sont adossées des arcades qui paraissent dater de l'époque romaine. Elles sont tapissées de lierre, et composent une ruine de l'effet le plus pittoresque. Un peu plus loin, dans les maquis, sont les restes d'anciennes carrières fouillées par les Tyrrhéniens.

II. — LES MINES ET LES FONDERIES ÉTRUSQUES DE CAMPIGLIA.

Génie industriel des Étrusques. — Anciennes mines. — Visite des souterrains. — L'âge de bronze et l'âge de fer. — Les anciens fondeurs. — Les mines de Campiglia sous les Romains, au moyen âge et de nos jours. — Roches volcaniques. — Carrières de marbre.

De Populonia je me dirigeai vers Campiglia, où m'attendait un ami établi dans la contrée.

Gamba Corta, que les fièvres de la Maremme remplissaient d'épouvante, commençait à regretter l'aspect plus riant de la plage livournaise. Il m'avait demandé instamment son congé, sous prétexte qu'il m'était désormais inutile, et je l'avais renvoyé vers son patron avec la *buona mano* de rigueur. Pour moi, je m'établis sans façon et sans nulle crainte dans la maison hospitalière qui m'était ouverte. En compagnie du géologue de l'endroit, l'*egregio signore* Tito Nardi, que me présenta mon ami, je ne tardai pas à parcourir les montagnes voisines. Outre la beauté sauvage de leurs sites, elles m'offraient un autre attrait, celui d'une étude sur place, après un intervalle de trois mille ans, des exploitations minérales et métallurgiques des Étrusques. Cette grande nation, qui a peuplé la Toscane avant les Romains et commencé avant le peuple-roi la civilisation de l'Italie, n'est encore connue des historiens que sous le point de vue de l'art. Très peu se sont inquiétés de sa langue, qu'on parlait, dit-on, encore au temps d'Auguste; très peu aussi ont pu interroger dans tous leurs détails les événements eux-mêmes, car l'histoire de l'Étrurie qu'avait écrite l'empereur Claude est

aujourd'hui perdue. Il n'a jamais même été question, que je sache, dans aucune étude sur les Étrusques, de l'état de l'industrie chez cette nation si avancée, et c'est ce vide que je vais essayer de combler. A défaut d'histoire écrite, les faits parleront d'eux-mêmes.

Le génie des Étrusques, population éminemment industrielle et trop peu connue sous ce rapport, a surtout brillé dans le travail des métaux, tels que le bronze ou l'airain. S'il faut en croire Lucrèce, ce métal a chez les anciens précédé le fer, car il est plus facile à travailler. Or la chimie moderne a démontré que l'airain des anciens n'est qu'un alliage dans lequel entre principalement le cuivre, et les mines de cuivre que les Étrusques ont exploitées en Italie sont surtout celles du Campigliais, la partie de la Maremme toscane où j'étais venu planter ma tente.

M. Tito Nardi, qui connaissait par cœur tous les points qu'avaient exploités les Étrusques, me les fit visiter lui-même. Sur les flancs du Monte-Calvi courent deux rangées parallèles de déblais : ce sont les parties stériles des deux filons excavés par les Étrusques. En certains endroits, des bouches en-

core béantes conduisent dans l'intérieur des exploitations. Munis de cordes et de lampes, nous descendîmes dans ces profondes cavernes. Il nous fut aisé de suivre sur les parois de la roche métallifère la trace du coin et des marteaux à tête pointue qui avaient jadis servi à désagréger ces masses résistantes. La marque est parfois aussi fraîche que si le travail datait d'hier. Quelquefois aussi l'excavation s'est faite extérieurement, à ciel ouvert, comme disent les mineurs, et alors le filon apparaît dans toute sa puissance et sa hauteur. Le minerai brille de son éclat métallique dans sa gangue pierreuse et cristalline, et la roche se présente à l'œil sous le véritable aspect que la nature lui a donné.

Les travaux des Étrusques se terminent sur la cime du Monte-Calvi, où deux vastes puits, mesurant chacun plus de cent mètres en profondeur, marquent la limite de cette antique exploitation. En quelque point qu'on la visite elle étonne par son immensité même, et des chambres aux gigantesques proportions vont se succédant, communiquant entre elles par d'étroits boyaux. Ceux-ci se prolongent quelquefois jusqu'à la surface comme des che-

minées d'aérage destinées à ventiler les travaux. Autour des chambres, dont la hauteur effraie presque le visiteur, sont disposés des massifs en gradins sur lesquels s'élevaient les ouvriers pour l'abatage du minerai. Nous montâmes sur ces larges marches et visitâmes en détail la partie supérieure des chantiers. Pour ne pas nous égarer dans ce dédale, nous fixâmes de loin en loin des chandelles allumées, qui nous servirent au retour pour retrouver notre chemin. Rien ne saurait dépeindre la majesté que ces souterrains empruntent à leur silence et à leur immensité, et le bruit monotone de l'eau s'échappant des parois à intervalles réguliers trouble seul le calme de cette étrange solitude. Aucun son du dehors ne pénètre, et les animaux eux-mêmes qui cherchent un abri dans ces cavités ne s'aventurent guère dans l'intérieur. Retenus par une espèce d'effroi, les rats et les chauve-souris s'établissent prudemment à l'entrée des galeries, et ne poussent pas plus loin leur visite intéressée.

Quelquefois l'ampleur des vides inquiétait les mineurs eux-mêmes, et ils remblayaient et soutenaient alors une partie de leurs chantiers par des roches stériles et des étais en bois que

l'on retrouve encore aujourd'hui en place. Les moellons, au milieu desquels on jetait de la terre ou du sable, ont formé une espèce de béton dur comme le ciment romain, et que l'on ne peut plus détruire qu'à la poudre ; les bois se sont en partie carbonisés, mais non pourris. L'eau qui arrive dans ces vides par les fissures du sol traverse un terrain de marbre. Elle se charge de parties calcaires, et, filtrant goutte à goutte dans les excavations, dépose au toit et au seuil des galeries des aiguilles et des stalactites qui finiront par se rejoindre. Les atomes de carbonate de chaux se reforment un à un à mesure que l'eau s'égoutte ou s'évapore lentement. Cependant quelques-unes de ces colonnes cristallines mesurent déjà plusieurs mètres de hauteur, et ces faits nous démontrent que le temps comme nous le comprenons n'est guère un élément avec lequel compte la nature dans les œuvres qu'elle se plaît à créer.

Les mines que les Étrusques ont exploitées à Campiglia sont des mines de cuivre, de fer et de plomb argentifère. Des premières on tirait l'airain, l'*æs* des Romains. Ce métal n'est, comme on le sait, qu'un alliage de cuivre avec le zinc, le fer et l'étain, qui se trouvaient

naturellement mêlés au minerai, surtout les deux premiers. On produisait l'airain tout d'une pièce dans le four ou après deux coulées successives, et la relation que nous a faite Pline des opérations métallurgiques des anciens ne laisse à ce sujet aucun doute. Les mines de plomb argentifère étaient surtout exploitées pour l'argent qu'elles renfermaient plutôt que pour le plomb, dont les Étrusques ne parais-raissent pas avoir connu l'usage comme les Romains. Ainsi l'on n'a trouvé dans aucune ville de l'Étrurie des tuyaux de plomb comme on en rencontre dans les ruines romaines. Les archéologues pensent cependant que certaines balles de plomb en forme de glands que l'on trouve à Campiglia sont d'origine étrusque, et qu'on les lançait au moyen de la fronde ; mais les soldats de Rome et les *condottieri* du moyen âge peuvent aussi revendiquer leur part dans l'usage de cette arme, aujourd'hui passée de mode. Quant au minerai de fer exploité à Campiglia par les Étrusques, on le mélangeait à celui de l'île d'Elbe, dont la nature calcaire était ainsi corrigée dans le fourneau par la qualité siliceuse du minerai campigliais, facilitant singulièrement la fusion. Aujourd'hui

encore, dans les hauts-fourneaux de Marseille, le même procédé est en usage. On y a longtemps traité du minerai de l'île d'Elbe mêlé à celui de Monte-Valerio, près Campiglia, provenant du filon même des Étrusques.

J'ai déjà dit que l'exploitation des mines de fer, dans l'Étrurie comme dans tous les autres pays de l'antiquité, est venue bien après celle du cuivre, donnant ainsi raison aux poètes, qui mettent l'âge d'airain avant l'âge de fer. Sans s'attacher d'ailleurs aux récits poétiques, un passage d'un livre attribué à Aristote nous apprend que les mines de cuivre chez les Étrusques ont été fouillées avant celles de fer (1); mais le temps a passé sur les excavations du Campigliais, et il est maintenant impossible de déterminer les véritables époques de ces travaux successifs, qui ont dû cependant procéder de la sorte : cuivre, plomb et argent, fer. La première exploitation a sans doute commencé lors de l'arrivée des Tyrrhéniens en Toscane, et ils auront ainsi importé sur le sol italien une industrie déjà florissante en Égypte et dans

(1) Le lecteur curieux de vérifier ce point peut consulter, dans les éditions complètes d'Aristote, le livre qui porte ce titre : Περὶ Θαυμασίων ακοῦσμάτων, et dans la traduction latine *de Mirandis auditionibus*.

3

l'Asie-Mineure. C'est un point de rapprochement de plus des Rasènes ou des Étrusques, comme on voudra les appeler, avec les anciens peuples de l'Orient. L'exploitation de l'argent a peut-être été contemporaine de celle du cuivre, et après est venue celle du fer. Dans tous les cas, les exploitations réunies ont très probablement duré, sauf à faire la part de certaines interruptions inévitables, du xe au IIIe siècle avant notre ère.

Les travaux entrepris par les Étrusques sur les mines du Campigliais frappent encore aujourd'hui d'étonnement le géologue comme le simple touriste. Les habitants de la localité, à qui la tradition, malgré la conquête romaine et l'invasion des Barbares, a transmis le souvenir des Étrusques, ont donné aux ruines de ces exploitations des noms significatifs, tels que le *Poggio alle fessure*, le *Campo alle bucche*, les *Cento Camerelle*, la *Gran Cava* (1), etc. Les ruines des usines métallurgiques où se traitaient les minerais existent également; elles ont reçu en un point où ce travail s'est principalement développé le nom caractéris-

(1) *Le Tertre aux crevasses, le Champ aux excavations, les Cent petites Chambres, la Grande Mine.*

tique de la *Fucinaja* ou la forge, la fonderie. On y rencontre des tas énormes de scories cuivreuses disposées le long d'un ravin; au milieu de ces scories, on découvre quelques pierres réfractaires, un peu rougies par le feu, et qui servaient à la construction des fourneaux. On s'était placé sur ce point sans doute afin de profiter des courants d'air naturels pour souffler le foyer. Malgré les pluies qui entraînent au loin chaque année des quantités assez considérables de scories, tous ces tas réunis cubent encore l'énorme volume de plus de cent cinquante mille hectolitres, correspondant à un poids de trente millions de kilogrammes de scories et à autant de minerai traité. Je parle d'ailleurs de la partie des tas qui est visible, car l'on ne peut juger que par approximation de la véritable hauteur de ces monticules, dont quelques-uns sont enfoncés dans le sol. Quoi qu'il en soit, en ce seul point, le travail de fusion des Étrusques aura duré certainement plusieurs siècles. Dans une autre vallée, dépendant du village de Gherardesca, on trouve une accumulation de scories cuivreuses et plombifères presque aussi considérable que celle de la Fucinaja.

A mesure que le minerai, extrait de la mine, arrivait au jour, on le transportait à l'usine et on le jetait dans le fourneau. Il en sortait à l'état d'airain, dont la composition variable se rapprochait tantôt de notre cuivre rouge, tantôt du cuivre jaune ou laiton, tantôt enfin, mais plus rarement, du bronze. On envoyait alors le métal à l'atelier de moulage. Là on devait généralement le raffiner et le refondre avec l'étain pour fabriquer le bronze, qui n'est qu'un alliage de cuivre et d'étain. Ce dernier métal n'existant nulle part en Toscane, les Tyrrhéniens devaient le recevoir des Phéniciens et des Carthaginois, qui allaient le chercher dans l'Atlantique, aux îles Cassitérides. Une fois le bronze obtenu et moulé, les ouvriers achevaient de lui donner, par le marteau, la lime ou le tour, ces mille formes élégantes que les Étrusques, et après eux les Romains (pour ne parler que de l'Italie), ont transmises, comme une sorte de défi, à nos ouvriers et à nos artistes modernes. De ces ateliers sortaient les lampes à trois becs montées sur un pied commun, et encore conservées en Toscane, où le peuple de la Maremme en fait un si grand emploi. Les casques, les piques, les cuirasses,

les sabres, les vases et les statues de tout genre étaient également façonnés dans ces ateliers de l'Étrurie. Ainsi nous lisons dans Tite-Live qu'Arezzo fournit la plus grande partie de l'équipement des soldats de Rome en casques et lances pour la seconde guerre punique. Arezzo, l'une des lucumonies étrusques, possédait des mines de cuivre dans ses environs et une manufacture centrale d'objets en bronze. Le travail de cette ville industrielle se continua sous les Romains, qui s'y approvisionnèrent pour leurs armées et le service de leurs maisons. Plus tard, après la conquête de la Grèce, l'airain de Corinthe et de Chypre dut remplacer celui de l'Étrurie.

Ayant eu souvent occasion d'analyser les scories étrusques provenant du traitement des minerais de cuivre et de plomb argentifère du Campigliais, je n'ai trouvé dans les unes comme dans les autres, que peu de traces des métaux utiles au milieu desquels elles ont été fondues. Cette pauvreté des scories en cuivre, plomb et argent, indique le soin avec lequel était conduite la fusion. La perte si minime qui se produisait dans le traitement montre le peu d'avantage qu'il y aurait aujourd'hui à

reprendre ces scories pour en retirer la faible quantité de métaux qu'elles renferment encore. Elles ne peuvent que servir de *fondants* dans certaines opérations métallurgiques. Comme elles jouissent d'une certaine dureté, les habitants de Campiglia les emploient à remblayer leurs routes.

A une époque très reculée, les Étrusques étaient donc aussi habiles dans le travail de la métallurgie qu'on l'est de nos jours. Cette connaissance profonde qu'avaient les anciens de la fusion des métaux a du reste été partout constatée. En Espagne, les Phéniciens, et après eux les Carthaginois, qui ont exploité des mines de cuivre et d'argent, ont laissé des résidus presque purs de tout métal. Dans l'île de Chypre, le pays d'où le cuivre a pris son nom, les scories cuivreuses ont également été reconnues très pauvres. Les moines eux-mêmes du moyen âge, qui dans certaines forêts de la France ont fondu les minerais de notre sol, se sont si bien acquittés de ce travail, qu'ils n'ont laissé aux métallurgistes de nos jours rien à faire après eux. Il est donc vrai de dire avec le proverbe qu'*expérience passe science.* Les Étrusques, qui ne pouvaient avoir aucune

teinte de la chimie, science toute moderne, ont justifié le vieil adage mieux peut-être qu'aucun autre peuple. Ajoutons que, s'ils n'avaient pas directement importé en Italie, dans leur grande migration vers la péninsule, l'art de travailler les mines et les métaux, ils l'avaient sans doute appris des Phéniciens, qui plus tard l'enseignèrent aussi aux Carthaginois et aux Grecs, comme eux-mêmes l'avaient connu des Égyptiens. Des relations commerciales suivies répandaient ainsi, à défaut de livres, chez les divers peuples de l'antiquité, la pratique des arts métallurgiques ; mais les Étrusques ont surpassé les Égyptiens et les Phéniciens, égalé tous les autres peuples de l'antiquité dans l'art de travailler le bronze. Les objets de cette époque, répandus avec tant d'abondance dans les différents musées de l'Europe, surtout dans ceux de l'Italie, prouvent amplement la vérité de cette assertion.

J'ai retrouvé au milieu des résidus de la fusion, devant les ruines des fourneaux eux-mêmes, des morceaux de minerai de la grosseur du poing, tels que les Étrusques les jetaient après un triage et un cassage préalables, dans la gueule du foyer embrasé. Ces échantillons

accusent tous une teneur en cuivre très faible, la même qu'on rencontre encore aujourd'hui, où le minerai présente une richesse moyenne de trois à six pour cent au plus. Cette teneur, dont se contentaient les Étrusques, est pour nous à peine suffisante malgré nos méthodes de fusion, que nous croyons perfectionnées. Devant de pareils faits, on se demande comment les anciens, qui ne possédaient ni la poudre ni les moyens mécaniques puissants qui sont à notre disposition, ont pu poursuivre avec profit les exploitations du Campigliais. Est-ce par le travail des prisonniers de guerre, des esclaves condamnés aux mines ? Mais ce genre de travail coûte plus cher que celui des ouvriers ordinaires, et ce qui s'est passé dans les colonies de l'Amérique et de l'Inde après l'affranchissement des esclaves prouve la supériorité du travail libre sur le travail forcé. On objectera que cette expérience n'a eu lieu que pour les exploitations agricoles, et je réponds que le fait est vrai à plus forte raison pour les mines, où la surveillance est si difficile et quelquefois impossible. Qui donc rendait si avantageuse l'exploitation des Étrusques sur un gîte métallifère si pauvre et d'une attaque

si pénible ? C'est, je pense, le haut prix du bronze et l'application de ce métal à tous les usages de la vie civile et militaire, à une époque où le fer était d'un emploi très restreint, et plus coûteux d'ailleurs que le bronze. Ajoutons que l'Étrurie était alors partout cultivée, surtout en céréales, et que ces campagnes n'offraient pas le désolant aspect qu'elles présentent aujourd'hui. L'ouvrier y vivait donc à très bon compte, sous un climat salubre, et par suite le prix de la journée devait être très peu élevé.

Maintenant on se demandera peut-être ce que sont devenues chez les Romains, plus tard dans le moyen âge et les temps modernes, ces mines du Campigliais, dont l'exploitation était prospère à une époque si réculée. Sous les Romains, ces mines n'ont pas été exploitées, et ce qui le prouve, c'est d'abord un décret du sénat, trois fois cité par Pline dans son *Histoire naturelle.* Ce décret, pour des motifs que Pline ne fait pas connaître, mais qu'il est aisé de concevoir, défendait l'exploitation des mines dans toute la péninsule. Le sénat eut sans doute en vue de favoriser par là les développements de l'agriculture sur le sol italien et les progrès de ses colonies lointaines. Ainsi, à la même époque

où Rome achevait la soumission de l'Étrurie, elle conquérait l'Espagne, et elle avait déjà fait de l'île de Sardaigne, qu'elle arrachait aux Carthaginois, une province de la république. L'Espagne et la Sardaigne étaient alors célèbres, elles le sont encore aujourd'hui, par le travail des mines et les richesses qui en proviennent. Défendre l'exploitation minérale sur le sol de l'Italie, et la permettre, l'encourager même dans les pays conquis, c'était donc appeler au loin des colons, c'était répandre dans les provinces récemment annexées la langue, les mœurs, la religion de Rome, et c'est ce que demandait le sénat. A une époque plus rapprochée de nous, n'avons-nous pas vu l'Espagne faire usage d'une telle politique, et prohiber le travail des mines sur son propre sol pour le transporter dans le Nouveau-Monde? Quoiqu'il en soit des idées du sénat au sujet de l'exploitation des mines en Italie, il est certain que les mines du Campigliais, si activement fouillées par les Étrusques, restèrent inexploitées après la conquête romaine. Strabon, dans sa *Géographie*, dit en propres termes qu'en passant à Populonia il y trouva d'anciennes mines abandonnées, et c'est certainement à

celles de Campiglia qu'il fait allusion, ces mines étant les seules voisines de Populonia. Dans les tas de scories de Fucinaja et de Gherardesca, où quelques objets ont été retrouvés, on n'a jamais rencontré d'ailleurs que des restes de l'époque étrusque, comme des scarabées ou des amphores de forme spéciale. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'au point de vue de l'art des mines et de la métallurgie, les travaux du Campigliais présentent un cachet d'unité qui est le signe d'une seule et même époque.

Pendant le moyen âge, les mines de la Toscane ont été le siége de travaux très actifs; mais on n'a pas recommencé les exploitations du Campigliais, et il faut arriver jusqu'aux temps modernes pour assister à la reprise des travaux étrusques. Deux essais ont été tentés, l'un vers le milieu du XVIe siècle par le premier des grands-ducs de Toscane, Cosme Ier de Médicis, dit le Grand, l'autre de nos jours même. La première de ces tentatives n'offrit qu'un intérêt passager. Aussi profond politique que bon administrateur, Cosme joignait à ces qualités celle d'habile commerçant qu'il tenait de sa race. Le pouvoir ne le fit renoncer ni à la banque ni au négoce, et plus d'une fois la ruse

italienne inspira ses opérations de marchand. Devinant tout le parti qu'il pourrait tirer des mines si abondamment répandues sur le sol de la Toscane, si activement travaillées par les Étrusques et après eux par les républiques italiennes, il essaya d'en reprendre quelques-unes, notamment celles du Campigliais, respectées par le moyen âge. Il fit venir d'Allemagne un maître mineur et fondeur, et s'adressa au célèbre banquier d'Augsbourg, à Fugger, le Rothschild de l'époque. Les mines de plomb argentifère furent surtout celles qui tentèrent Cosme; mais bientôt, distrait par les intérêts plus graves de la politique, il oublia la métallurgie, pour laquelle il avait cependant une si grande passion qu'il allait jusqu'à travailler lui-même dans le laboratoire de son palais. Le grand artiste fondeur, Benvenuto Cellini, lui tenait quelquefois compagnie. Les descendants de Cosme s'occupèrent aussi de l'exploitation des mines, mais portèrent leurs regards sur d'autres localités, et c'est de nos jours seulement que nous assistons à une reprise sérieuse des travaux de Campiglia. Jusqu'à présent toutefois les recherches dans les anciennes excavations, principalement pour les mines de

cuivre, n'ont donné que de très faibles résultats, et, chose curieuse, le minerai que les Étrusques avaient si bien et si longtemps exploité paraît jusqu'ici trop pauvre à la science moderne ! La roche se montre aussi très résistante pour nos outils d'acier, qui s'y émoussent, pour la poudre, qui l'entame et la désagrége à peine. Enfin, nos fourneaux semblent rebelles à la fusion de ce minerai, qui, composé de matières essentiellement fusibles, comme l'amphibole, a parfois présenté ce phénomène singulier de se reconstituer dans la coulée au four à réverbère sans abandonner le métal qu'il contient (1).



Un ingénieur civil, M. Blanchard, mon ami et mon hôte, car c'est chez lui que je séjournais à Campiglia, était naguère encore directeur de ces mines et fonderies de cuivre pour le compte d'une compagnie parisienne. C'est lui qui m'a conduit pour la première fois dans l'intérieur des carrières étrusques, comme un géologue, M. Nardi, m'en a fait visiter le premier l'extérieur. Avec l'aide de ces savants et

(1) Il est juste de dire que tout récemment des essais plus concluants ont été faits dans un petit four à cuve, où l'air était injecté par un soufflet de forge.



si aimables compagnons, je pus explorer aussi, au pied d'un château en ruine, celui de la Roche-Saint-Sylvestre, les anciennes carrières d'où les Étrusques tiraient les pierres pour leurs fourneaux. Ce sont des roches volcaniques de la nature des trachytes, et qui résistent très bien au feu. L'éruption de ce terrain a eu lieu à une époque géologique plus moderne que l'apparition des gîtes métallifères. Les trachytes sont arrivés tout d'une pièce, et les ruines du château de Saint-Sylvestre, pittoresquement assises sur la cime d'une butte élevée formée de ces roches volcaniques, présentent un paysage de l'effet le plus heureux. Les filons de cuivre et de plomb ont été en partie disloqués par l'apparition de ces roches ; les couches elles-mêmes du terrain à marbres, qui compose presque tout le sous-sol de cette localité, ont été violemment soulevées jusqu'à la hauteur du Monte-Calvi, point culminant de la contrée. Les roches vertes amphiboliques au milieu desquelles se trouve disséminé le minerai de cuivre, sont aussi postérieures au dépôt du terrain à marbres qu'elles ont recoupé ou disjoint. On conçoit que de tels phénomènes sont pour le géologue un moyen chronométrique précis d'é-

valuer l'âge des différents terrains, les terrains soulevés étant nécessairement d'un âge plus ancien que les roches qui les ont disloqués.

Les Étrusques ne se sont pas contentés de l'exploitation des gîtes métallifères de Campiglia, et aux flancs de la montagne de marbre dont est formé le Monte-Calvi se dessinent nettement d'anciennes carrières jadis exploitées par les Étrusques, et après eux par les Romains. On enlevait avec le pic et le coin d'immenses blocs que l'on précipitait ensuite dans la vallée. Quelquefois ces masses se brisaient en route, et encombraient le chemin qu'elles auraient dû parcourir entières, de débris et de tronçons épars. Ce mode barbare d'exploitation est encore usité aujourd'hui non-seulement à Campiglia, dont on a souvent essayé de reprendre les anciennes carrières, mais encore à Carrare et à Seravezza, dans le nord de la Toscane, d'où se tirent ces marbres blancs et gris employés dans le monde entier pour la statuaire et l'ornement (1). Ceux de Seravezza ont été découverts par Michel-Ange lui-même, qui connaissait aussi ceux de Campiglia. Ces

(1) Voir les *Marbres de l'Altissimo et de Carrare.*

derniers imitent, par le grain et la transparence, le marbre si estimé de Paros, et l'on a peine d'abord à comprendre qu'ayant été à plusieurs époques si utilement exploités, ils aient aujourd'hui tant de peine à lutter contre les marbres du nord de la Toscane. Les Étrusques, pour une partie de leurs tombeaux et de leurs bas-reliefs, ont fait venir la pierre de Campiglia, et les Romains connaissaient si bien ces carrières que le long de la voie Émilienne on a découvert une borne milliaire faite de ces marbres. Dans les mosaïques que l'on a aussi rencontrées sous le sol dans ces localités, les pièces rapportées de couleur blanche sont formées du marbre campigliais. Les anciennes exploitations de ces carrières ont d'ailleurs laissé des traces visibles sur le sol, et l'on peut presque déterminer, par la différence de teinte que présente le marbre sur les parois restées visibles, l'époque relative où la carrière a été exploitée.

III. — FOLLONICA ET MONTIONI.

Caldana. — Les brigands. — Les marais. — Les lucioles. — Une ville morte. — Le *prêtre*. — Les fourneaux de Follonica. — L'ingénieur grand-ducal. — Les alunières de Montioni. — Fâcheux contre-temps. — Le littoral de la mer Tyrrhénienne de Livourne à Orbetello.

Pendant tout le temps que je séjournai à Campiglia, je trouvai non-seulement l'accueil le plus gracieux auprès de mon hôte, mais il voulut bien m'accompagner aussi dans quelques excursions hors du lieu de sa résidence. Le cocher qu'il avait à son service prit les fonctions de Gamba Corta, et deux chevaux à l'allure rapide remplacèrent l'attelage beaucoup plus calme de l'automédon livournais. Follonica et ses hauts-fourneaux furent le but d'une première excursion. A peine sortis de Campiglia, nous rejoignîmes la voie Émilienne au petit hameau de Caldana, ainsi nommé parce qu'une source thermale y sort de terre. Ces eaux sont aujoud'hui sans emploi ; mais du temps des Romains, peut-être même dès l'époque étrusque, on les avait soigneusement captées, et des thermes existaient en ce lieu. Nous ne tardâmes

pas en effet, vis-à-vis de la rade de Torre-Mozza, à passer devant une bâtisse de construction moderne qui renferme une mosaïque romaine. On dit que c'est le dernier grand-duc Léopold qui a forcé le propriétaire de ce terrain à prendre soin de cette œuvre d'art, le menaçant de la faire transporter à Florence, s'il ne la recouvrait pas dignement. Plût à Dieu que celle de Populonia se fût aussi trouvée sur le chemin du grand-duc dans son excursion à la Maremme !

Nous demandâmes à visiter la mosaïque, et la permission nous en fnt gracieusement accordée. Cette mosaïque décore le parquet d'une salle de bain, et a seule été déblayée. L'ouvrage porte le cachet de l'époque romaine, et il n'y a pas lieu de penser qu'il puisse être attribué aux Etrusques.

A peine eûmes-nous quitté Torre-Mozza que nous entrâmes dans les maquis. La route est ouverte au milieu des bois, et c'est pendant l'été le rendez-vous des *birbanti* ou brigands, qui y détroussent à leur aise les rares voyageurs que leurs affaires amènent en ce lieu désert (1).

(1) Ceci avait lieu en 1858. Grâce à l'annexion, la Maremme est aujourd'hui dotée d'un chemin de fer qui va de Livourne à Civita-

L'été est la plus mauvaise saison pour la Maremme ; c'est celle où tout le monde fuit, effrayé par l'*aria cattiva.* Chacun demande alors à faire ce qu'on appelle en Toscane l'*estatura*, c'est-à-dire à prendre ses vacances, ou si l'on veut ses quartiers d'été. La préfecture de Grosseto déménage, et le tribunal de cette ville emporte momentanément vers des lieux plus sains ses précieuses archives. Les gendarmes eux-mêmes désertent quelquefois leur poste, avec permission s'entend. Les casernes disposées le long de la route entre Torre-Mozza et Follonica sont alors ouvertes par les voleurs, qui y établissent tranquillement leur domicile ; ils attendent pour décamper et transporter ailleurs leur industrie que le mois d'octobre soit revenu et qu'il ait ramené les gendarmes.

La partie du littoral de la Maremme que nous traversions est citée comme un des points les plus malsains de toute la Toscane, et l'étang de Follonica est pour les malheureux qui habitent dans le voisinage un véritable foyer de peste. De ce point, les marais du littoral se prolongent, mais sans continuité apparente,

Vecchia. La voie ferrée a chassé les brigands et en partie la fièvre, en amenant partout des colons qui ont défriché les maquis.

jusqu'à la limite sud du grand-duché, par Castiglion-della-Pescaia, Grosseto et Orbetello. Ils traversent ensuite les États de l'église des embouchures du Tibre aux Marais-Pontins, et s'étendent jusqu'à Terracine. Pour ne parler que de la Toscane, la surface qu'occupent ces marécages y est très considérable malgré tous les travaux de dessèchement, de colmatage et d'endiguement entrepris jusqu'à ce jour. Vers Follonica et Castiglion-della-Pescaia, des lieux autrefois foulés par le pied de l'homme sont toujours immergés, et l'on peut voir sous ces eaux stagnantes les dalles de l'ancienne voie romaine Émilia. Les habitants de ces pays désolés, ceux que leur métier force à y séjourner toute l'année, ne bravent pas impunément un air aussi méphitique. Ils y acquièrent en peu de temps un teint jaune et maladif, caractéristique de la fièvre paludéenne qu'ils portent pour jamais avec eux et qui les consume lentement. « Nous ne vivons pas, nous mourons, » disait un pauvre *contadino* ou paysan de la Maremme à un touriste anglais qui lui demandait comment l'on pouvait vivre sous un climat aussi dangereux.

L'écoulement rendu facile aux eaux litto-

rales, le drainage, le défrichement des maquis et l'introduction de la grande culture, enfin la plantation des dunes, sont des moyens excellents pour écarter le mal. On régularise ainsi le régime des eaux, on modifie la composition de l'humus et l'on purifie l'air. Le mélange des eaux salines de la mer avec les eaux douces du rivage doit être aussi soigneusement empêché, parce que les sels contenus dans l'eau de mer facilitent l'altération des substances organiques renfermées dans les eaux douces du littoral, et que ces substances, en se décomposant, donnent naissance à des gaz méphitiques. C'est par de tels moyens que l'on arrivera graduellement à l'assainissement complet de ces contrées. Depuis les Médicis, les gouvernants de la Toscane ont eux-mêmes, il faut le reconnaître, donné l'exemple pour atteindre à ce but désiré, à ce qu'on a nommé en style officiel le *bonificamento della Maremma*. Le dernier grand-duc, entre autres, a poursuivi pendant tout son règne et avec de louables efforts de grands projets d'assainissement. Son exemple a entraîné les riches propriétaires, et de Torre-Mozza à Follonica, le chevalier Franceschi a commencé de faire ce

que M. Desiderii a si bien exécuté dans la plaine de Populonia.

La nuit était venue quand nous sortîmes des maquis et des terres de M. Franceschi. Nous quittâmes la voie Émilienne pour suivre l'embranchement qui mène à Follonica. Les chevaux prirent le galop. A droite et à gauche de la route, des milliers de *lucioles* volant au-dessus des bruyères répandaient dans l'air une éclatante lumière. La température était douce et fraîche à la fois ; les étoiles brillaient au ciel, où resplendissait aussi le disque de la lune ; la comète elle-même, la comète de 1858, si belle alors en Italie, traçait au firmament sa courbe étincelante. La clarté transparente de la nuit excitait nos bêtes, déjà aiguillonnées par le voisinage de l'écurie. Jamais promenade triomphale ne fut si poétiquement éclairée, jamais voyageurs de la Maremme n'arrivèrent à Follonica avec des chevaux plus fringants et par une plus belle nuit.

Nous descendîmes à l'auberge en y demandant un gîte. On nous regarda curieusement, car l'on avait peine à se figurer que deux *forestieri* pussent ainsi faire un voyage de plaisir à Follonica. La bonne saison en effet était loin

d'être venue sur ce point désolé de la Maremme. On était aux premiers jours d'octobre, et les pluies d'automne avaient déjà grossi le volume de l'eau impure de l'étang, sans que pour cela elle pût mieux s'écouler. Dans les maquis, la terre était comme inondée. Le soleil, apparaissant après la pluie, avait facilité les émanations d'un sol vierge, d'un terreau qui n'a pas été remué depuis des siècles. La chaleur était en quelque sorte intervenue comme un agent de laboratoire, et avait rendu encore plus considérable la décomposition des matières végétales et animales contenues dans l'humus. Aussi tout le monde avait fui de Follonica; une auberge seule restait ouverte. Les nombreux cafés, qui pendant l'hiver reçoivent dans leurs salles bruyantes les ouvriers de l'usine à fer et les matelots de la rade, étaient aussi presque tous fermés. Le marchand avait clos sa boutique; les hauts-fourneaux étaient éteints, et l'usine, abandonnée à la garde d'un seul surveillant, ne devait rouvrir ses portes qu'au commencement de novembre. Sur la jetée en charpente, où quelques mois auparavant de nombreux navires partis de l'île d'Elbe débarquaient le minerai, se promenait alors un seul douanier,

triste et pâle, les yeux mélancoliquement fixés sur la pleine mer, où ne se montrait aucune voile.

Tel fut le spectacle que nous présenta la ville le lendemain de notre arrivée. Il n'avait rien de bien attrayant ; mais mon ami et moi étions aguerris contre l'ennemi invisible, la fièvre maremmane, dont le nom n'est cependant prononcé par les Toscans qu'avec une sorte de frayeur. Le matin, nous avions soin de ne pas sortir à jeun, et nous allumions un cigare pour chasser, par la fumée du tabac, les miasmes fiévreux. Le jour, nous prenions quelques *poncini*, mélange d'eau-de-vie ou de rhum, de sucre, de citron et d'eau chaude, consacré par l'expérience pour maintenir le corps en éveil. Enfin le soir nous commandions qu'on passât dans nos draps cette espèce de bassinoire particulière à ces localités, et que l'on a décorée, je n'ai jamais pu savoir pourquoi, du nom pieux de *prêtre*. Quelques charbons allumés qu'on y dépose répandent dans le lit une agréable chaleur, et enlèvent leur humidité aux draps, ce qui prévient un accès de fièvre. En Maremme, on est du reste exposé à s'étendre dans un lit où s'est déjà roulé plus d'un voyageur, et l'usage

du prêtre ne laisse pas, en ce cas, d'avoir son bon côté.

L'usine métallurgique de Follonica, but de notre visite, contenait trois hauts-fourneaux, où l'on fondait le minerai de l'île d'Elbe. Ils avaient chacun reçu un nom particulier, et le curé de l'endroit, en les baptisant et bénissant la première coulée, n'avait point oublié d'en dédier un au grand-duc Léopold et de décorer les deux autres des noms de saint Jean et de saint Étienne, patrons vénérés des Toscans. La fonte obtenue était moulée au sortir du fourneau, ou bien transformée en fer dans des foyers de forme spéciale et rappelant, sauf les dimensions, les forges des maréchaux. Ces foyers sont du reste encore employés en France dans beaucoup d'usines, notamment celles de la Franche-Comté, ce qui a valu à ces fours le nom de feux comtois. Le combustible dont on faisait usage était le charbon de bois préparé l'hiver dans les maquis.

L'usine appartenait au grand-duc. Édifiée par un Médicis au commencement du siècle passé, d'autres disent par les princes de Piombino un ou deux siècles auparavant, elle avait subi peu à peu diverses transformations; mais

le progrès était lent à venir et s'avançait à pas de tortue. Ainsi, à côté d'une machine soufflante mue par une roue hydraulique, on voyait encore dans la forge grand-ducale ce genre de soufflet particulier aux vieilles usines à fer, et que l'on nomme une *trompe*. L'eau s'y précipite dans un tuyau élevé formé de troncs d'arbres joints bout à bout, et composé quelquefois d'un seul tronc. Elle entraîne dans son parcours une certaine quantité d'air qui se rend d'abord dans un tonneau servant de régulateur, et de là dans le fourneau lui-même. Ce système de soufflage a pris naissance avec la métallurgie ; il présente aussi peu d'avantages qu'il est curieux, et comme il utilise à peine dix pour cent de la force de l'eau, il a été généralement relégué en Europe dans les usines presque inaccessibles des montagnes. Là les vieilles méthodes de fusion, transmises de siècle en siècle, se sont conservées intactes comme aux premiers jours ; ainsi en Corse ou en Catalogne. En Toscane, on a suivi l'exemple de ces deux pays, et si les foyers Catalans ont été remplacés à Follonica par les hauts-fourneaux il y a quelques années, on a toujours maintenu les trompes avec un religieux respect. L'ancien ingénieur

du grand-duc, un ténébreux Allemand venu de Freyberg, prétendait là-dessus que Rome n'avait pas été fondée en un jour, et qu'il devait en être de même pour Follonica. En fait de mines, il n'était guère plus avancé. Il était resté presque seul, parmi les Saxons, disciple fervent de Werner, qui, à la fin du siècle passé, créa la géologie; mais la science a marché depuis, et la vérité de la veille est devenue l'erreur du lendemain. C'était là le moindre souci de l'ingénieur grand-ducal, qui, fidèle aux idées *neptuniennes* du maître, niait l'école *plutonienne* et les phénomènes volcaniques de notre globe. Il prétendait, en manière de spirituelle moquerie, que les roches granitiques de l'île d'Elbe lui *brûlaient* les pieds dans ses courses, et, superstitieux comme tous les vieux mineurs allemands, il croyait *a priori* à la richesse des filons dirigés au sud et à la stérilité de ceux qui marchaient au couchant.

C'est à ce curieux personnage que Léopold II avait confié le soin de diriger les usines de Follonica ainsi que les mines de l'île d'Elbe. Sur ces dernières, on exploitait toujours le minerai à ciel ouvert comme une carrière, et sans amé-

nager le gîte. Ainsi avaient fait les Étrusques, et après eux les Romains ; ainsi faisait notre Saxon. Depuis trois mille ans, des bourriquets étiques descendaient le minerai de fer des montagnes de l'Elbe, et sur un petit pont en charpente, renouvelé quand il était pourri, des porteurs, la face rougie par la poussière ferrugineuse, jetaient corbeille par corbeille le minerai dans de petits bateaux (1). Le directeur des mines grand-ducales se fût bien gardé de rien changer à une aussi ingénieuse méthode. Fier de son titre officiel, sonnant haut, comme il convient pour un tel emploi, celui de *reggio consultore pegli affari di miniere*, il habitait tranquillement Florence, paraissait souvent à la cour, mais rarement dans l'Elbe ou la Maremme. Les princes n'aiment guère qu'on les conseille, même pour leurs affaires de mines ; aussi l'ingénieur royal se bornait-il à ne conseiller le grand-duc que lorsque celui-ci réclamait un avis. Léopold avait bien le goût de la métallurgie et des mines, et il ne demandait qu'à conduire sagement tant ses forges de terre ferme que ses mines insulaires ; cependant,

(1) Voir l'*Ile d'Elbe et ses mines de fer.*

depuis plusieurs années, il était visiblement occupé d'autre chose, et tournait fréquemment ses regards vers l'Autriche, comme pour conjurer avec son aide un orage qui devait finir par l'emporter.

De graves préoccupations politiques pesaient donc sur le gouvernement de la Toscane quand je visitai Follonica; mais le minerai de l'île d'Elbe est si pur, si riche et en même temps si fusible que tout marchait à souhait dans les usines grand-ducales, sauf les améliorations. Le *reggio consultore* n'en recueillait pas moins sa part de compliments à chaque visite du maître, et, comme la mouche du coche, s'attribuait presque tout le succès. Aujourd'hui tout a changé : la révolution italienne, en éloignant le prince autrichien, a forcément amené sinon la démission, — de pareils hommes ne se démettent jamais, — au moins le complet effacement de son ignorant conseiller, et un ingénieur français sorti d'une de nos écoles a pris la place du manœuvre allemand (1). Follonica est transformée; les habitants étonnés ont pour

(1) J'écrivais ceci en 1862. Depuis lors cet ingénieur, M. Ponsard, que j'ai eu le plaisir de rencontrer plusieurs fois en Toscane, a quitté Follonica et fondé, en 1864, une grande usine à Piombino.

la première fois entendu les mugissements de la machine à vapeur. De nouveaux fourneaux ont été construits, et le bruit métallique des laminoirs a remplacé le son étourdissant des vieux marteaux ; ceux-ci sont allés avec la *trompe* rejoindre les mânes des Étrusques. Il faut espérer que ce n'est là qu'un premier pas. L'usine de Follonica ne peut aujourd'hui racheter l'insalubrité de sa position par l'abondance de ses chutes d'eau, moteurs gratuits, car les *flammes perdues* des hauts-fourneaux chauffent les chaudières à vapeur également pour rien. Dans les deux cas, la force motrice n'est donc plus un élément économique à considérer, et l'avantage reste tout entier à la vapeur. Le but qu'il faut désormais poursuivre est d'établir une usine à l'île d'Elbe, où les bateaux de commerce qui viennent charger le minerai pour le porter en Angleterre amèneront à bon compte la houille et le coke, aujourd'hui indispensables aux usines à fer. Presque partout en Europe, et notamment en France, la méthode de traitement à l'anglaise s'est introduite dans les anciennes forges. Nous avons pu ainsi, décuplant notre production, satisfaire aux exigences de nos chemins de fer en même temps

que nous avons ménagé le bois de nos forêts. Que notre exemple serve de guide à l'Italie, qui a encore presque tous ses *railways* à construire, que la Toscane enfin se persuade que si ses mines de l'île d'Elbe, bien qu'exploitées depuis trente siècles d'une manière continue, sont aussi riches qu'au premier jour, et paraissent à peine effleurées, il n'en est pas de même de ses bois, qui ne fourniront pas pour de longues années encore, et à des prix convenables, du charbon à ses usines.

En quittant Follonica, je me dirigeai vers les alunières de Montioni, situées à quelques lieues de distance, au milieu des maquis, et appartenant également au grand-duc. Le paysage dont je jouis au départ était vraiment pittoresque. Un vaste cirque, s'étendant de la pointe de Piombino à celle de la Troja, est pour ainsi dire jalonné par les forts et les batteries édifiés le long du rivage. Vers le milieu de la corde de cet arc de plus de dix lieues, s'élève en pleine mer la tour de Cerboli, semblable à la pyramide qu'on érigeait jadis au milieu des amphithéâtres. A gauche de la route, les bois de chênes clair-semés et les fourrés de bruyère ferment brusquement l'ho-

rizon. A droite, la Pecora vient se perdre dans l'étang de Follonica, à un niveau plus bas que celui de la mer, et annonçant ainsi un pays désolé par la fièvre. Je ne tardai pas à découvrir sur les hauteurs le village de Scarlino, dont le clocher blanchi dégage sa flèche au milieu des arbres. Gavorrano, connu par ses bains d'eaux thermales, ses carrières de granit et ses filons de fer, m'apparut ensuite perché sur une montagne à pic. On comprend dans la Maremme l'élévation de ces lieux habités.

La route se bifurque à moitié chemin, et j'entrai dans les maquis, où se montre çà et là une *fattoria* ou vaste ferme. J'arrivai bientôt aux alunières de Montioni, terme de ma course. Comme les forges que je venais de visiter, elles étaient en chômage. La nouvelle campagne n'était pas encore commencée; mais la géologie plutôt qu'un simple but de curiosité m'amenait à Montioni. Accompagné du gardien, je pus parcourir ces carrières curieuses et la fabrique qui en dépend.

Les carrières sont très anciennes; pendant tout le moyen âge, elles ont été activement exploitées. Elles appartenaient, ainsi que beaucoup d'autres, à la république voisine de Massa-

Marittima, qui vendait l'alun à Florence. On l'y employait comme mordant pour la teinture dans le travail de la laine, l'*arte della lana*, comme on le nommait. C'est ce travail qui contribua surtout au renom de cette grande cité, et qui fut la principale source des richesses de ses illustres marchands. Sous les grands-ducs, les carrières de Montioni continuèrent d'être exploitées ; mais l'industrie et la fortune des Florentins avaient disparu avec la liberté. Néanmoins Cosme Ier fit travailler activement sur les alunières de la Toscane, non-seulement celles de Montioni, mais encore celles de Campiglia. Il avait même confié la direction de celles-ci à un maître-ouvrier qu'il fit venir expressément de la Tolfa, près de Rome. Les carrières de la Tolfa étaient alors et sont aujourd'hui encore les plus réputées de l'Italie, on en exporte les produits dans le monde entier ; cependant l'extraction a bien diminué depuis que d'autres agents chimiques, notamment les sulfates de zinc et d'alumine, sont venus remplacer en partie l'alun comme mordant pour fixer les couleurs.

C'est à la princesse Elisa Bacciochi, un moment grande-duchesse de Toscane, et à un

Français, M. Porte, qui l'avait accompagnée dans sa principauté de Piombino, qu'est due la reprise active des travaux de Montioni. Depuis cette époque, ils n'ont plus été interrompus. Ils sont très curieux à visiter, et le sol, tout autour des exploitations, présente une apparence volcanique due à d'anciennes sources thermales alcalines et sulfureuses qui ont sillonné la surface, et aussi à des émanations gazeuses qui se sont fait jour à travers les fissures des roches environnantes. Il est resté comme témoin de ce phénomène géologique, qui s'est produit à une époque antédiluvienne, une source sulfureuse chaude où l'on a établi des bains pour les habitants de la localité. L'action des eaux et des gaz dont j'ai parlé a été de modifier profondément la nature des terrains qu'ils ont traversés, et de transformer en alunites ou pierres d'alun les schistes alumineux de Montioni. Aussi le relief du sol aux points où la roche est à nu se présente-t-il à l'œil du géologue dans un état de *métamorphisme* prononcé. On dirait un terrain volcanique et non plus un terrain de sédiment. Les lignes mêmes qui délimitent les assises des roches neptuniennes ne sont plus apparentes, et

l'exploitation des carrières se fait sans aucune méthode. On frappe au hasard, et c'est à la couleur et à l'aspect de l'alunite que l'on juge du plus ou moins de richesse du minerai. Ce mode d'exploiter a fini par produire sur certains points des vides énormes, effrayants, et qui parfois cependant se soutiennent d'eux-mêmes. Ils me rappelaient les chambres étrusques des mines de Campiglia. Ils communiquent d'ailleurs naturellement avec la surface, et l'on descend au fond de ces immenses cavernes soit par une corde enroulée sur un treuil, soit par des escaliers qui font le tour de l'excavation, et qui sont taillés dans le roc. On n'a ménagé aucun appui, et il est bon, si l'on veut s'aventurer sur ces marches, de n'être pas sujet au vertige.

Le directeur que le grand-duc avait installé à Montioni se piquait de progrès. Malgré la vive opposition du *reggio consultore*, il avait renoncé en partie au système barbare d'exploitation que je viens de décrire, et travaillé, comme un vrai mineur, au moyen de puits et de galeries. Il n'était pas alors sur les lieux, et faisait l'*estatura,* comme tous les employés du grand-duc; mais un jour que, passant près des alunières, je me détournais de ma route pour aller le voir,

il fut fier de me montrer lui-même ses travaux. Il avait enfin trouvé un homme à qui développer ses idées. J'étais un peu du métier comme lui, et il m'accompagna dans sa plus belle galerie. Il avait préalablement donné ses ordres : le pertuis, tracé en ligne droite, comme un tunnel de chemin de fer et avec des dimensions presque aussi considérables, était tout illuminé aux chandelles, ni plus ni moins que pour une visite du grand-duc. Il me fallut entrer dans cette galerie encore tout suant d'une longue course que nous venions de faire sur les carrières de la surface ; le directeur, pour jouir plus tôt de son triomphe, ne m'accorda aucun répit. Par politesse et en ma qualité de mineur, je n'osais faire aucune observation. J'entrai donc bravement dans le tunnel, au risque d'y prendre la fièvre en passant subitement et tout en transpiration de l'air chaud du dehors à l'air glacial du souterrain. Le tunnel était resplendissant de clarté, et mon conducteur rayonnait de joie. Bientôt nous arrivâmes par un assez long détour, où nos lampes nous éclairèrent seules, au pied d'une immense excavation. On y avait établi les chantiers d'abatage. Les mineurs avaient été prévenus, et trois coups

de mine partirent à la fois, faisant voler la roche en éclats ; mais les précautions avaient été mal prises : l'air, subitement refoulé dans les galeries, alla sortir par le tunnel, où il renversa toutes nos chandelles ; nos lampes elles-mêmes s'éteignirent, et nous ne pûmes songer à reprendre le chemin par où nous étions venus. Nous fîmes contre mauvaise fortune bon cœur en adoptant la voie la plus courte, sinon la plus commode. Suspendus au câble du puits, nous allâmes sortir au pied du treuil devant les ouvriers étonnés. Mon guide ne soufflait mot : il avait peine à digérer sa mésaventure; il était furieux d'un si triste dénoûment après un si beau début. Cependant il commença peu à peu à se dérider, et m'accompagna devant les fours où l'on calcine la pierre, et qui sont semblables aux fours à chaux. De là nous passâmes aux chaudières de dissolution et de concentration, puis l'atelier de cristallisation nous fut ouvert. Je pus y admirer à mon aise l'étrange phénomène en vertu duquel les cristaux d'alun se rassemblent en grappes autour d'un obstacle quelconque, un fil ou un bâton, jeté dans les tonneaux où sont amenées les solutions. Je passai enfin aux magasins où les cristaux sont

séchés et mis en caisse. Le directeur m'y montra avec orgueil ses produits d'une blancheur et d'une netteté remarquables ; il me vanta sa marchandise, à la fabrication de laquelle il avait certainement contribué pour une bonne part ; il me dit qu'il en faisait pour cent cinquante mille kilogrammes chaque année, et m'assura, en forme de péroraison, que son alun était plus estimé dans le commerce et se vendait mieux que celui de Rome. Je n'engageai là-dessus aucune discussion par motif d'incompétence, et parce qu'aussi l'heure du dîner était venue. J'allai partager le repas de famille que m'offrit l'excellent directeur, et dans l'après-midi de cette journée si bien remplie je quittai Montioni le cœur content et l'esprit satisfait.

Nous venons de parcourir la partie la plus pittoresque et la plus curieuse du littoral de la mer Tyrrhénienne, celle qui s'étend entre Livourne et Grosseto. En chemin, nous avons même poussé quelques pointes dans l'intérieur, comme à Campiglia, et en dernier lieu à Montioni. La partie de la Maremme toscane comprise entre l'Ombrone et la Fiora, c'est-à-dire entre Grosseto et la limite sud du grand-

duché, présente, comme la première, un rivage malsain et presque désert, mais riche aussi de souvenirs. C'est là que le promontoire Télamon, et sur la péninsule pittoresque formée par le mont Argentario, le port d'Hercule, se trouvent, aussi bien que le cap Troja, avec les mêmes noms qu'ils portaient dans l'antiquité et que leur avaient donnés les Pélasges. Orbetello, sur une langue de terre s'avançant au milieu d'un étang marin, et Porto-San-Stefano, opposé à Télamon à la base du mont Argentario, sont les deux principales villes littorales de cette portion de la Maremme. Les ruines étrusques sont ici éloignées de la côte : c'est Roselle près d'Orbetello, Cosa, Saturnia, Sovana, vers la frontière des États-Romains. Sur la mer est l'île granitique de Giglio ; plus bas, on rencontre celle de Giannutri. Au nord, quelques îlots à fleur d'eau, perdus au loin, vis-à-vis de l'embouchure de l'Ombrone, semblent placés dans ces parages comme des sentinelles avancées qui les annoncent au marin. Ces écueils ont été appelés du nom original de *Fourmis de Grosseto,* et forment, avec le Giglio, Giannutri et Monte-Cristo, isolé en pleine mer, les dernières îles de l'archipel toscan.

Dans l'intérieur des terres, on rencontre de vastes fermes, çà et là disséminées, dont une, celle de l'Alberese, est une propriété grand-ducale. Le sous-sol n'est pas non plus stérile, et les mines d'antimoine de Pereta, de Montauto, les mines de mercure de Capalbio, et, au pied du mont Argentario, celles de cuivre vers Capo-d'Uomo, rappellent, bien que sur une moins grande échelle, les richesses minérales des localités déjà visitées.

Sur tout le littoral de la mer Tyrrhénienne, de Livourne à l'embouchure de la Fiora, la pêche et le cabotage, aussi bien que le travail des champs et l'exploitation des mines, font vivre les populations clair-semées. Les thons et les sardines qui fréquentent ces eaux sont renommés comme autrefois, et le transport des produits minéraux et des récoltes, ainsi que du charbon végétal, du tan, des bois, donne lieu, entre les divers ports du littoral et celui de Livourne, à un mouvement assez actif. Les mouillages de Vada, San-Vincenzo, Porto-Baratti, le port de Piombino, les rades de Torre-Mozza, Follonica, Castiglion della Pescaia, Télamon, enfin Porto-San-Stefano, se distinguent parmi les points les plus favorisés,

ceux qui font avec Livourne le commerce le plus important.

Telle était en 1858 et telle est encore à peu près la situation du littoral du sud de la mer toscane. Cette situation ne pourra s'améliorer tout à fait qu'avec l'entier achèvement des grands travaux d'assainissement depuis si longtemps commencés; mais elle s'est déjà heureusement modifiée avec l'établissement de la voie ferrée tracée le long du rivage entre Livourne et Civita-Vecchia. Depuis lors (1863), cette intéressante région maritime, mieux connue, attire davantage le mouvement des voyageurs et des colons, et l'activité européenne se porte aussi avec plus d'ensemble dans la région de l'intérieur, qu'il nous reste à visiter.

IV. — LES HOUILLÈRES DE MONTE-BAMBOLI.

Vallée de la Cornia et de la Milia. — Chemin de fer. — Les immigrants des maquis. — Les mineurs. — Nécropole de fossiles. — Les improvisateurs maremmans. — L'estafette pillée.

En quittant Montioni, je me dirigeai vers la vallée de la Cornia, parallèle à celle de la Pecora, par où j'étais arrivé. Mettant en pratique l'adage d'un vieux voyageur qui me disait

qu'il ne faut jamais passer deux fois par le même chemin, si l'on veut voir toujours du nouveau, je piquai mon cheval de l'éperon et m'engageai à travers les hautes bruyères dans un sentier que je n'avais point encore parcouru. J'arrivai bientôt sur les bords de la Cornia, dont le lit, semé d'énormes cailloux et de blocs de rochers, témoignait de la violence du courant à l'époque des pluies. Les versants du fleuve sont formés de collines qui vont s'élevant davantage à mesure qu'elles s'éloignent de la Cornia. Elles se présentent avec leur manteau de myrtes, de genièvres et d'arbousiers. Point de plaines un peu étendues, point de ces reliefs légèrement ondulés qui, s'aplanissant à distance, offrent aux yeux l'immensité d'un vaste horizon; partout au contraire des lignes de coteaux courant en sens divers et bornant brusquement la vue. Sur quelques hauteurs apparaît une vaste ferme; au milieu des maquis, on voit monter parfois la fumée d'une charbonnière. A côté est la cahute du travailleur qui veille à la combustion de sa meule. Tel est l'aspect général de cette partie de la Maremme toscane, et je fus frappé dès l'abord de la ressemblance de ces sites avec

ceux de certains endroits de la Corse où l'on retrouve la même végétation sous un climat plus sain.

La vallée de la Cornia, dans laquelle je m'engageai, se termine à la mer par l'étang de Piombino : la rivière qui lui donne son nom arrose, en sortant des maquis, quelques plaines bien cultivées; mais mon but n'était pas de revenir vers le littoral, et je remontai le courant jusqu'à la hauteur du point où ce petit fleuve reçoit la Milia. Je suivis la nouvelle vallée et le chemin de fer qui la sillonne. Ce chemin dessert une mine de charbon, celle de Monte-Bamboli, que j'allais visiter ou pour mieux dire revoir, car j'avais été moi-même, un an auparavant, chargé de sa direction. Lors de mon excursion dans la Maremme, la mi-octobre était venue, et avec elle avait recommencé l'exploitation du combustible minéral. Je ne tardai pas à voir passer les wagons de houille descendant à la mer vers Torre-Mozza. Là le charbon est embarqué sur de petits navires qui le portent à Livourne, où on l'emploie dans les fabriques, et à Civita-Vecchia, où on l'expédie à l'usine à gaz de Rome. Les caboteurs portent aussi jusqu'à

Gênes et à Naples la houille de Monte-Bamboli.

Sur une grande partie de la voie le long de laquelle je cheminais, les wagons descendent par leur propre poids, et j'assistais, en me garant, à la manœuvre des conducteurs du train. Ils serraient les freins au passage des courbes ou des endroits dangereux, et lâchaient les chars à toute vitesse quand le chemin était en ligne droite et la pente assez faible. Derrière le train, sur de vastes plates-formes attelées au dernier wagon, venaient les produits de la Maremme : d'abord le charbon végétal faisant concurrence à celui des mines, puis les bois de chauffage et de charpente, les douelles pour les barriques, le tan. Un autre produit, emporté aussi par la voie ferrée, était la potasse, que l'on fabrique en grande quantité dans les maquis en lessivant la cendre des chênes dont on brûle sur place les troncs et les racines. Tout cela descendait vers la *marine* de Torre-Mozza, où de petits navires, ancrés à quelque distance du rivage, attendaient leur chargement. Le train marchait rapidement en raison de la pente de la voie, et sur un plateau où l'inclinaison trop faible ne permettait plus la libre descente, des chevaux attendaient les wagons.

Quand le train eut défilé, je repris ma course vers les mines, et j'entendis longtemps derrière moi le roulement des chars. Les rails semblaient servir de conducteurs au son, et le bruit métallique des essieux et des roues en fonte troublait seul la profonde solitude des maquis. A ce bruit, les buffles noirs aux cornes recourbées, paissant en liberté dans la campagne, s'arrêtaient étonnés. Ouvrant leurs humides naseaux, ils dressaient une oreille attentive, tandis que de leur bouche entr'ouverte dégouttait la bave écumante. Cependant je ne tardai pas à rencontrer quelques ouvriers disséminés le long de la voie. C'étaient des terrassiers *aquilani* réparant les fossés et les talus du chemin endommagés par les dernières pluies. Ces rudes travailleurs, venus à pied de la province des Abruzzes, dont le chef-lieu est Aquila (ancien royaume de Naples), n'ont pas d'égaux dans leur métier en Italie. On ne saurait leur comparer en Europe que les terrassiers si renommés de la Belgique, qui ont été et sont encore occupés en France sur nombre de nos chemins de fer. Les Aquilani sont surtout employés en Toscane sur les grandes propriétés de la Maremme, où ils prennent part

à l'entreprise des travaux d'irrigation ou de desséchement. Ils s'engagent pour une campagne, c'est-à-dire d'octobre à juin, et repartent avec l'apparition des fièvres. Ils vont par bandes, obéissant à un chef qui dirige le travail. Ils sont d'une grande sobriété, très économes, très doux dans leurs relations.

Avec les Aquilani, je rencontrai dans les maquis les charbonniers et bûcherons génois occupés auprès de leurs meules. Leur figure respire un air grossier, presque sauvage, qui contraste avec la douceur et la simplicité des Aquilani. Tandis que ceux-ci recherchent des habitations commodes, les charbonniers se bâtissent au milieu des bois des cahutes composées de troncs d'arbres retenus par des mottes de terre. La face toujours noircie, la barbe en désordre, vêtus de haillons, ils n'inspirent qu'une médiocre confiance au chasseur ou au voyageur égaré qui tout à coup les rencontre. Cependant quelques-uns d'entre eux sont d'honnêtes travailleurs, si d'autres ne craignent pas de donner asile aux *birbanti*, et souvent d'opérer de compte à demi avec eux. Les Toscans de la Maremme ne font d'ailleurs aucune distinction et poursuivent d'un égal mépris tous

les *Genovesi* et *Piemontesi* que leur métier de charbonnier amène chaque hiver dans les maquis. Les Piémontais répondent par l'indifférence à la mauvaise idée que l'on a d'eux, et dans leur solitude s'inquiètent peu de l'opinion des hommes. Travaillant à la tâche, ils ne demandent qu'à aller vite en besogne, pour gagner beaucoup et porter au plus tôt leurs écus au pays. Plus sobres encore que les Aquilani, ils ne vivent que de *polenta*, pâtée de farine de maïs.

Les mineurs de la Maremme, surtout ceux de Monte-Bamboli, appartiennent à une nationalité différente de celle des terrassiers et des bûcherons. Ce n'est pas le royaume de Naples ni le Piémont, c'est la Toscane elle-même qui les fournit. On les recrute au commencement de chaque campagne dans les montagnes de San-Marcello et de Pistoie. Ils en descendent en foule chassés par les neiges et se répandent par toute la Maremme, où ils viennent prêter leurs bras aux compagnies minières et métallurgiques. Ce sont des travailleurs intelligents, joyeux, actifs. La *polenta* compose le fond de leur nourriture, mais ils ne dédaignent pas le *baccalà*, sorte de morue sèche, et le *salame* ou

viande salée. Ils boivent aussi volontiers du vin et de l'eau-de-vie. Ils parlent la belle langue de Dante avec une pureté rare et un accent qui passe, comme celui de Sienne, pour le meilleur en Italie. Fiers de cette distinction, ils font peu de cas de leurs voisins les Lucquois, les Modénais, les Parmesans, qui ne parlent qu'un méchant dialecte, qui émigrent également pour la Maremme pendant l'hiver et s'y adonnent principalement au travail de la terre. Le sobriquet de *Lombardi* que leur appliquent dédaigneusement les Pistoyais rappelle les anciennes luttes de l'Italie, et équivaut, pour des oreilles toscanes, au nom malsonnant d'étranger lourdaud et grossier ou de barbare, comme on eût dit au temps de Rome.

C'est ainsi qu'en me dirigeant vers Monte-Bamboli et arrivé à ces mines, je passai en revue toute la population des ouvriers immigrants de la Maremme. Tous la quittent au mois de juin, emportant leur petit pécule vers le sol natal. Ils y vont revoir leur famille, faire leurs récoltes et procéder à leurs semailles. La plupart retournent ensuite se louer de nouveau tout l'hiver en Toscane, mais plusieurs parmi eux ne résistent pas longtemps à ce métier,

car les fièvres de la Maremme, contre lesquelles ils prennent tous fort peu de précautions, font bien des victimes parmi les immigrants. Plus d'un qui a quitté ses montagnes à l'air pur ne doit plus les revoir; d'autres y rapportent les germes d'un mal qui les mine et les consume lentement.

Monte-Bamboli, où je venais d'arriver et dont j'apercevais depuis longtemps la maison d'administration perchée à mi-coteau et les puits de mine avec leurs cheminées fumantes, est un des lieux les plus malsains de la Maremme. Ici, comme dans tout l'intérieur du pays, les fièvres ne sauraient plus être attribuées à l'influence des marécages du littoral. Monte-Bamboli est en effet éloigné de vingt-cinq kilomètres de l'étang de Torre-Mozza, et certaines localités aussi insalubres sont encore à une plus grande distance de la mer, par exemple dix et quinze lieues. Elles sont d'ailleurs garanties par des chaînes de montagnes des vents qui soufflent dans cette direction. Il est donc probable que la *malaria* ne provient dans ce cas que des émanations de l'humus; peut-être aussi l'état particulier de l'air entre-t-il pour quelque chose dans les maladies en-

démiques de ces pays boisés et toujours humides. Ainsi à Monte-Bamboli la vallée, fermée par de hautes montagnes, affecte une forme d'entonnoir; elle n'offre pas assez de facilités à la libre circulation de l'air, et l'état hygrométrique de l'atmosphère augmente encore l'insalubrité de ce triste séjour, car le scorbut y fait ses ravages; c'est le seul lieu où cette épidémie ait été observée dans la Maremme. Enfin, comme si ce n'était point assez, le choléra est venu à différents intervalles porter l'épouvante au milieu de la population des mineurs, déjà si malheureusement décimée.

Trop fatigué pour continuer ma route, je m'arrêtai à Monte-Bamboli. Le gérant de la mine, un Français, M. de Mailland, me reçut de la façon la plus cordiale. L'ingénieur qui m'avait succédé, également un compatriote, ne me tint pas quitte d'une descente dans l'intérieur. Je pris plaisir à reparcourir une à une les différentes galeries souterraines de cette curieuse exploitation. Les mineurs, engagés deux mois à l'avance, étaient descendus de leurs montagnes neigeuses et arrivés presque tous à leur poste. Pendant que les uns abattaient la houille dans les nouveaux chan-

tiers, d'autres réparaient les vieilles galeries qui avaient souffert pendant la suspension des travaux. Les ouvriers ont à lutter contre assez d'ennuis à la surface ; à l'intérieur, comme pour établir une compensation, ils se trouvent heureusement préservés des trois ennemis du mineur, les éboulements, les eaux et le gaz inflammable, qui, dans d'autres mines de houille, font chaque année tant de victimes. A Monte-Bamboli, au contraire, le terrain est assez solide pour se soutenir de lui-même ou au moyen de quelques étais ; les eaux intérieures sont peu abondantes et ne proviennent que de quelques infiltrations de la surface ; enfin le *grisou* ne s'est jamais rencontré, et le charbon n'est pas sujet à s'allumer spontanément, comme dans certaines houillères.

Vaste nécropole d'animaux antédiluviens, ce gîte carbonifère renferme entre les feuillets de ses couches de schiste et de houille des restes d'ossements fossiles. D'énormes pachydermes, dont les races se sont depuis éteintes, — les anthracothères, les hippothères, — vivaient en nombre dans ces parages à l'époque où se forma ce terrain, il y a des milliers de siècles. Leurs débris, restés sur place, ont fait la joie des géo-

logues pisans quand le charbon a été découvert et la mine exploitée pour la première fois en 1840. MM. Savi et Meneghini ont reconstitué ces espèces, comme autrefois Cuvier, le père de la paléontologie, refit en entier le paléothère, dont quelques os seulement avaient été retrouvés dans les plâtrières de Montmartre.

Pendant que j'étais à Monte-Bamboli, les observations géologiques n'occupèrent pas tous mes instants. Le directeur, pour me distraire des sérieuses études et varier les soirées, appela quelques mineurs, qui étaient pour moi d'anciennes connaissances, et qui faisaient métier d'improviser des vers. Aux veillées de la cantine et le dimanche dans l'après-midi, devant les cahutes de leurs camarades, ces poètes d'un nouveau genre, invoquant préalablement Apollon et réclamant pour eux-mêmes les honneurs du Capitole, récitent des *octaves* comme celles de Tasse, ou mieux les improvisent en chantant. Le dieu des vers et celui de la bouteille aidant, ils s'attaquent l'un l'autre dans une lutte poétique, car ces improvisations se font généralement à deux, et ils donnent libre cours à leurs chants, ni plus ni moins que les bergers des Bucoliques. Les improvi-

sateurs de la Maremme ne font pas remonter si loin leurs traditions ; mais ils conservent précieusement les *reali di Francia*, récits du temps de Charlemagne et des troubadours.

Un de ces poètes populaires dont les traits sont encore gravés dans ma mémoire est le Corse Agostino, devenu Toscan, grâce à son long séjour dans la Maremme. Traqué autrefois dans les maquis pour s'être livré aux violences de la *vendetta*, il s'était réfugié dans la péninsule, afin de n'avoir pas de compte à rendre aux tribunaux français. Agostino valait mieux que ne le promettaient son abord et sa figure sombre, sillonnée d'affreuses cicatrices. Fidèle gardien de la discipline, c'était lui qui allait par les maquis visitant chaque jour sur toute sa longueur le chemin de fer de Monte-Bamboli, dont on l'avait nommé surveillant. Il ne connaissait que son devoir, et le remplissait avec une énergie peu commune. Partout on regardait passer avec frayeur le Corse, — *il Corso*, — comme l'appelaient les gens de la Maremme. D'un courage à toute épreuve, Agostino défiait les *birbanti*. Chaque semaine, il était tenu d'aller à deux heures du matin recevoir de la diligence de Livourne, qui s'ar-

rêtait à Torre-Mozza, les sacs d'écus destinés à payer les ouvriers. Porteur de plusieurs milliers de francs, il remontait la nuit seul le long du chemin de fer. La veille, il avait bien soin d'annoncer à tous la mission dont on le chargeait, voulant s'assurer, disait-il, si les bandits de la Toscane oseraient arrêter le Corse. Bien que sous le rude et fier insulaire on ne pût guère deviner le poète, Agostino se distinguait parmi les improvisateurs les mieux doués de la Maremme. Quand il avait bu quelques *bicchierini d'aqua vita,* ou une couple de petits verres de la célèbre anisette toscane de San-Marcello, il ne connaissait plus de rivaux. Tantôt il racontait une *vendetta*, ou l'histoire du fameux bandit le roi Théodore, resté populaire dans toute l'Italie; tantôt, courtisan habile, il entreprenait l'éloge du directeur de la mine, faisant rimer *carbone* avec *patrone, ingeniere* avec *cavaliere.* Il chantait, jetant au vent des octaves multipliées avec une facilité singulière, au grand ébahissement des mineurs et des pâtres, auditoire ordinaire des improvisateurs toscans, et dont l'admiration enthousiaste pour le poète corse se témoignait par d'énergiques bravos.

J'aurais voulu suivre encore une fois dans tous leurs détails ces luttes poétiques au milieu des maquis ; mais mon temps était limité, et je quittai bientôt Montè-Bamboli, me dirigeant vers Massa. Cette ville est l'ancienne capitale de la Maremme, d'où lui est venue l'épithète de *marittima*, accolée à son nom moderne. C'est aussi un moyen de la distinguer de Massa près Carrare, plus connue en France que la Massa de la Maremme, mais certainement moins curieuse.

Ayant renvoyé à Montioni le cheval qu'on m'avait prêté, j'enfourchai une mule au pied solide qui me fut offerte à Monte-Bamboli. La bonne bête connaissait si bien la route pour la faire d'ailleurs tous les jours, que je n'eus qu'à la laisser aller librement, la bride sur le cou. A pied, derrière nous, marchait Livorno, le *postino* ou estafette de la mine, qui chaque jour allait à Massa pour les dépêches et les provisions. Livorno devait son sobriquet au nom de sa ville natale. Il avait, paraît-il, quelque peu guerroyé en 1848, et avec les patriotes toscans contribué pour sa part à chasser le grand-duc, que les baïonnettes et les canons de l'Autriche ramenèrent quelques mois après à Florence.

Bien qu'ayant porté le mousquet et fait don, à ce qu'il prétendait, car il était borgne, d'un de ses yeux à la liberté italienne, Livorno n'en était pas moins resté timide et peureux. On allait même jusqu'à prétendre que pendant la bataille il avait fait comme Sosie, qui avait fui sous les tentes,

Et pris un peu de courage.
Pour les gens qui se battaient.

Aussi glissa-t-il prudemment sur la narration de ses campagnes que je n'ai jamais pu lui arracher que par lambeaux, et préféra-t-il me faire le récit détaillé de la rencontre malheureuse de *birbanti* qui dix-huit mois auparavant l'avaient arrêté au milieu des maquis. Je connaissais cette histoire pour la lui avoir entendu plusieurs fois raconter. Livorno me redisait, encore tout tremblant, comment ils lui mirent le couteau sur la gorge pour lui ôter toute idée de crier, et le dévalisèrent de tous les *francesconi* égarés au fond de ses poches. Ils lui enlevèrent ensuite sa montre, une sorte de globe en argent qu'il venait d'acheter au seul et unique horloger de Massa, et dont il pleurait encore la perte en me la racontant. Ces impudents

coquins passèrent ensuite à la cantine de la mine, où ils achetèrent, comme de vertueux passants, de quoi aller faire *merenda*, c'est-à-dire un goûter dans les bois. Livorno prétendait que c'était la même troupe qui fut prise par les gendarmes quelques jours après cette équipée, conduite à Massa et jetée en prison. Malheureusement on oublia de fermer la porte de la geôle, et les bandits s'échappèrent. *Bisogna che campino!* dit le juge, heureux d'être délivré d'une affaire à instruire, il faut bien que tout le monde vive! Ce dernier trait peint les mœurs locales, le *far niente* officiel.

Cependant nous étions sortis des broussailles, et nous traversions une plaine aride qui s'étend le long des maquis. Devant moi, sur une hauteur, se dressait Massa, entourée de ses vieilles murailles crénelées. De distance en distance s'élèvent des tours encore debout; deux portes donnent entrée dans la ville. Malgré le dicton maremman, improvisé par quelque poète du lieu dans un accès de fièvre :

Vedi Massa
E passa,

je vis Massa et je ne passai pas. Je gravis, au

pas ralenti de ma monture, le chemin en escalier qui conduit à l'une des portes, et je foulai bientôt les larges dalles de la grande rue où reluit l'enseigne de l'*Albergo del Sole*. Pendant que Livorno, habitué des lieux, conduisait la mule à l'écurie, je commandai le déjeuner, et j'allais, en attendant, jeter un coup-d'œil dans la ville.

V. — MASSA-MARITTIMA ET LE CHATEAU DE PIETRA.

Ancienneté de Massa-Marittima. — Sa prospérité au moyen âge. — M. Rovis. — Vieilles mines et vieux code. — Le *Tesoretto*. — La Pia des Tolomei.

Massa-Marittima, au moyen âge *Massa Metallorum* ou Massa aux mines, date de la plus haute antiquité. Quelques archéologues prétendent qu'elle occupe l'emplacement de Vetulonia, l'une des anciennes capitales de l'Étrurie du centre, et qui fut avec Chiusi (le *Clusium* des Latins et le *Camars* des Étrusques) la résidence du roi Porsenna. Si cette prétention est peu fondée, il est au moins certain que cette cité n'est autre que la colonie romaine

Massa Veternensis, déjà très puissante sous Auguste. Je ne vis lors de mon passage aucune ruine de cette époque ; mais la république du moyen âge, jadis si fameuse, m'apparut presque intacte. La cathédrale, de style roman, est du commencement du XIIIe siècle. Elle rappelle ces anciennes églises d'Italie bâties de pierres de différentes couleurs, où le noir et le blanc se marient d'une façon si heureuse. De vieilles maisons d'une imposante architecture, aux fenêtres cintrées soutenues sur les côtés et coupées au milieu par de sveltes colonnettes, se remarquent aussi dans les rues principales et sur la grande place de Massa : c'est en petit ce que l'on retrouve à Pise, Lucques, Sienne, Florence. Comme dans ces villes, des murailles épaisses munies de créneaux avec de larges fossés à leur base, des portes massives roulant sur leurs gonds de fer et fermant des ouvertures pratiquées dans de grosses tours d'où pleuvaient contre les assaillants les pierres et les flèches, tout rappelle les longues luttes des moyens temps et ces ardentes rivalités de ville à ville qui sont loin d'être éteintes de nos jours, bien que les républiques italiennes soient tombées.

Massa, célèbre au moyen âge par les richesses qu'elle tirait de son sol, si fécond en productions minérales, se mêla pour une large part aux guerres intestines de cette époque. Elle eut à résister aux nombreuses attaques des républiques voisines, Volterra, Pise et Sienne, jalouses de sa prospérité. Elle se défendit vaillamment ; mais enfin, vaincue par le nombre, elle fut conquise par Sienne, qui avait déjà soumis Volterra, comme elle-même devait enfin être subjuguée par Florence.

La cité massétane comptait dès l'an 1200 plus de vingt mille habitants dans ses murs ; elle était alors, comme elle l'est aujourd'hui encore, le siége d'un évêché. Elle avait un hôtel des monnaies, et, puissante par l'exploitation du fer, du cuivre, du plomb et de l'argent, aussi bien que par celle du soufre et de l'alun, elle l'était aussi par son commerce. Les relations de ses marchands s'étendaient au loin, et ils envoyaient jusque sur les places d'Allemagne et celles des Pays-Bas, Anvers notamment, les produits de leurs usines métallurgiques. Le prix du cuivre de Toscane réglait même le cours des marchés. Massa eut aussi la gloire de fournir des mineurs à divers sou-

verains, et en 1326 elle en envoyait jusqu'à cent à la fois au duc Charles de Calabre, fils du roi de Naples, Robert le Sage. Ce n'est pas que le duc eût des mines à exploiter; mais, engagé dans une longue guerre, il avait des retranchements à ouvrir et des forteresses à détruire, et pour cela il avait demandé cent mineurs à la république massétane.

Je rencontrai à Massa un vieil ingénieur autrichien, le vénérable M. Rovis, que les fièvres paludéennes ont depuis enlevé à la science et à ses amis. Il me fit un accueil tout paternel, me donna nombre de détails curieux sur les anciennes mines de Toscane, et, malgré ses quatre-vingts ans, m'accompagna lui-même dans celles dont il avait repris l'exploitation après cinq siècles d'intervalle. Peu communicatif, comme la plupart des Allemands, M. Rovis vivait solitaire; il passait auprès des crédules habitants de la Maremme pour une espèce de magicien. Chacun se rappelait l'avoir vu arriver à Massa trente ans auparavant, et depuis lors il paraissait toujours avoir le même âge. On se disait tout bas qu'il avait été officier du génie en Autriche et exilé en Italie pour des motifs restés secrets. Complètement indifférent

à ce qu'on pouvait penser de lui, M. Rovis s'entourait de paperasses, étudiant avec le soin jaloux d'un antiquaire les anciennes mines du territoire massétan. Il essayait d'en retrouver les plus célèbres, et prétendait avoir mis la main sur celle de *la Regina*, qui fit vers l'an 1294 la fortune de l'évêque de Massa, auquel la commune l'avait inutilement disputée. Quelques ouvriers de ses mines approchaient seuls le vieil ingénieur ; il voulut bien sortir pour moi de son silence habituel et de son mystérieux mutisme, et plus d'une fois nous partîmes le matin à cheval pour aller visiter ses usines, et ne rentrer que le soir à la ville. Le prudent vieillard mettait sa bête au pas, mais il causait tout le long du chemin, et le charme de son instructive conversation rompait l'ennui d'une marche aussi lente.

Les anciennes mines exploitées par la république de Massa, que me fit visiter M. Rovis, me remplirent d'étonnement, comme celles des Étrusques, que j'avais parcourues à Campiglia. Les exploitations du territoire massétan indiquent une connaissance plus parfaite du terrain ; on devine que la science va se faire, que la géologie est sur le point de naître. Ces tra-

vaux, étant beaucoup plus récents, offrent également au visiteur des moyens d'étude que ne leur présentent plus les premiers. Ainsi on a retrouvé dans les galeries du moyen âge les pics en fer à tête carrée et à pointe aciéreuse dont se servaient les mineurs pour abattre la roche, et les sacs en peau de chamois et de buffle dans lesquels on portait le minerai. Dans les chantiers, la lampe fumeuse du travailleur a laissé une trace encore visible le long des parois. Autour des *fronts de taille* disparus, on aperçoit toujours la marque formée par les bûchers que l'on allumait du samedi soir au lundi matin pour *étonner* la roche et en rendre l'abattage plus facile. En d'autres endroits, les câbles qui servaient à extraire le minerai ont produit au ciel des galeries, à l'entrée, une suite de stries profondes, effet de l'usure. Ces sortes de cannelures indiquent un travail de plusieurs siècles, et c'est ainsi que, dans les vieux cloîtres, la margelle du puits au milieu de la cour est marquée sur tout son pourtour de vides semblables, occasionnés également par le passage des cordes longuement répété.

Je remarquai dans ces anciennes mines la trace laissée par le pic sur les parois des ga-

leries ; mais j'avais déjà observé ce fait dans les chantiers étrusques de Campiglia, antérieurs à ceux de Massa d'un si grand nombre de siècles. Je n'eus donc pas sujet de m'étonner cette fois si, sur quelques points, le travail ne semblait dater que d'un jour, tant les marques étaient encore nettes et distinctes. Comme à Campiglia, je retrouvai en place les étais de bois soutenant le toit des galeries, ainsi que les murs en pierre destinés à remblayer les vides ; comme à Campiglia, les eaux dégouttant du plafond de ces souterrains ont formé des stalactites, mais ici elles se sont facilement rejointes à cause des dimensions moins considérables que présentent les travaux. Ces colonnes naturelles arrêtent en plus d'un endroit la marche du visiteur, et semblent placées là à dessein pour l'avertir de l'ancienneté de ces exploitations.

Quelques-unes des galeries que je visitai ont une direction rectiligne sur une très grande longueur, comme nos tunnels de chemins de fer : elles offrent partout les mêmes dimensions ; enfin un petit canal est ménagé latéralement avec une pente uniforme pour l'écoulement des eaux au dehors. Tous ces détails indiquent

une grande habileté dans les travaux de mines et la pratique d'instruments de précision, comme le niveau, l'équerre d'arpenteur et la boussole, que les Étrusques ne connaissaient pas. Il y a mieux : les mines étaient réglementées à Massa avec un soin minutieux, comme elles le sont aujourd'hui dans les gouvernements centralisés, par exemple en France. La loi massétane des mines, qui remonte au moins à l'an 1200, formait le quatrième chapitre du code de la république, et j'ai vu à Florence, à la bibliothèque des Uffizi, un très beau manuscrit de ce code. Il est sur parchemin, en forme d'in-folio, splendidement recouvert d'une reliure en maroquin rouge du Levant. On peut dire que c'est la dernière édition, car il date de 1325. L'écriture est une belle gothique; les premières lettres de chaque page sont ornées et peintes, et le latin souvent macaronique. Ce recueil de lois est dans tous les cas une œuvre des plus remarquables, non-seulement pour le temps où il a été produit, mais encore pour notre siècle. C'est ainsi que dans le code des mines le législateur a prévu avec une sollicitude remarquable tous les cas possibles d'une exploitation. J'ai même rencontré en Toscane

un plaisant avocat du barreau de Livourne qui prétendait que Napoléon, quand il promulgua la loi des mines de 1810, s'était non-seulement inspiré de la loi massétane, mais n'avait fait que la copier. Les jaloux Italiens nous accusent du reste de bien d'autres plagiats ; la difficulté pour le cas présent est qu'au commencement de ce siècle le manuscrit de Massa, dont on soupçonnait seulement l'existence, n'avait pas encore été retrouvé. Il n'a été déchiffré que tout récemment, en 1853, par M. Bonaini, alors surintendant des archives grand-ducales, qui a mis gracieusement le code original à ma disposition. Il faut s'armer d'une grande patience et ne pas trop s'effrayer des abréviations et tournures latines du moyen âge, si l'on veut y lire un à un les quatre-vingt-six articles composant la loi des mines de Massa.

Tous ces articles sont également dignes d'attention ; mais ce n'est pas le lieu de les citer. Disons seulement, en réponse à l'avocat livournais, que Napoléon, s'il avait eu connaissance de la loi massétane, s'en serait certainement mieux inspiré. Ainsi il est triste de le dire, mais les articles du code massétan annoncent des principes de libéralité et d'intelligente pro-

tection dont la loi française est loin de faire preuve envers l'industrie minérale et métallurgique du pays. Chez nous, tout procède par longues enquêtes, par instructions successives qui fatiguent le demandeur. A Massa, dans les trois jours de la demande une mine était concédée (1). Des fonctionnaires spéciaux, les ingénieurs de la république, veillaient à l'exécution de la loi, à la délimitation des concessions (2), à l'écoulement des eaux intérieures, au bon entretien des chemins ; ils dressaient même des états statistiques, mais tout cela sans gêner ni molester les exploitants. La durée des travaux et des chômages était prévue. Les procès, au lieu de traîner en longueur, étaient soumis à des juges compétents, je veux dire

(1) Le grand principe de la loi massétane est que la *propriété du dessus n'emporte pas la propriété du dessous,* principe opposé à celui du droit romain et proclamé pour la première fois en France par Mirabeau devant l'Assemblée nationale. C'est à la suite du discours du grand orateur, le dernier qu'il prononça et l'un de ses plus éloquents, que fut promulguée la loi des mines de 1791, qui a précédé celle de 1810.

(2) Les plans des différentes mines devaient être soigneusement dressés et orientés, et l'on employait pour cela la boussole, qui n'était encore qu'une pierre d'aimant, *calamita.* L'usage de l'aiguille magnétique à cette époque reculée (la première loi des mines à Massa ayant été promulguée très certainement avant l'an 1200), ne laisse pas d'être aussi intéressant qu'il est peu connu de nos antiquaires.

à des hommes du métier, à un tribunal des mines enfin, comme il en existe aujourd'hui en Allemagne. Vingt-cinq jours après la nomination des experts, le procès devait être terminé. Celui qui avait découvert une veine minérale ne devait pas tenir le fait caché sous peine d'être noté d'infamie pendant dix ans. On le peignait en effigie sur le palais de la commune et souvent en caricature, par exemple la tête en bas et coiffée d'une mitre. C'était au moyen âge, dans les républiques italiennes de Toscane, la plus grande note d'infamie que l'on pût infliger à un citoyen. On vouait ainsi à la malédiction de tous et pour longues années le nom de l'ennemi public.

L'organisation des sociétés d'actionnaires, les cas de déchéance des concessions, tout avait été fixé par le législateur, jusqu'à la révision de la loi et aux additions successives à y apporter, car en pareille matière l'expérience éclaire tous les jours. Les usines métallurgiques avaient été réglementées comme les mines ; on avait veillé à l'alimentation régulière des fonderies en minerais et combustibles ; enfin des essayeurs nommés par la république devaient analyser les métaux produits. Le degré de *fin*

exigé notamment pour le cuivre, surtout quand on l'expédiait à l'étranger, fait honneur à l'habileté des fondeurs massétans, au moins aussi pratiques dans leur art que nos fondeurs modernes. Ce fait peut servir à expliquer le renom que le cuivre de Massa avait acquis sur les marchés européens.

Telles sont les dispositions générales de la loi massétane. C'est le plus ancien code de mines connu ; il est même antérieur aux lois analogues de Wenceslas, roi de Bohême, que les Allemands lui opposent à tort. Aussi, en parcourant le manuscrit si religieusement conservé à Florence, n'ai-je pu me défendre d'un vif sentiment d'admiration pour cette petite république de la Maremme qui, à une époque de troubles continuels, avait si bien ordonné et son exploitation souterraine et la fusion des métaux. Les cinq chapitres des *Statuts et Règlements de la cité de Massa*, dont le quatrième a trait à la loi des mines, sont du reste tous également dignes de mention, et le code massétan, œuvre tout originale, forme, dans la législation des peuples du moyen âge, un monument des plus curieux.

Les chantiers de M. Rovis ne furent pas les

seuls que je visitai aux alentours de Massa, et je n'avais qu'à marcher au hasard hors de la ville pour y rencontrer d'anciennes excavations. Souvent les noms mêmes des localités, tels que *Campo-alle-Cave* ou le champ aux mines, *Serra-Bottini* ou la montagne des puits, préviennent le promeneur. En ce dernier point, les anciennes ouvertures se rencontrent en si grand nombre, que souvent les déblais extraits des unes et des autres se mêlent à la surface. Le sol est percé comme une écumoire, et sur un plan que me montra le géomètre de ces mines les puits étaient si rapprochés, bien que le plan fût à une assez grande échelle, qu'ils imitaient par leurs groupes ces amas d'étoiles que l'on voit représentés sur les cartes du ciel.

A côté des anciennes mines de Massa, j'ai rencontré les ruines des fonderies où l'on traitait les minerais. Le fer, le cuivre, le plomb et l'argent étaient extraits de la roche par la fusion, analysés par les essayeurs de la république et expédiés ensuite sur les différents marchés de la péninsule et de l'Europe. Les scories que j'ai retrouvées autour des fonderies, souvent en tas immenses, indiquent un traite-

ment intelligent, car elles n'accusent plus que de très faibles traces des métaux traités. Quelques-uns des fours employés sont encore debout, et j'ai pu voir sur l'un d'eux l'ouverture par où passaient les soufflets. D'autres fois j'ai rencontré, encore presque intacts, les canaux qui amenaient l'eau à l'usine pour la mise en mouvement des roues hydrauliques et les différents besoins de la fonderie. La principale usine de Massa était située au pied de la montagne sur laquelle est bâtie la ville. L'endroit porte toujours le nom sous lequel il est désigné dans la loi des mines, l'*Arialla*, et j'ai visité dans le voisinage les ruines d'un fort que la république avait fait édifier, sans doute pour mettre l'usine à l'abri d'un coup de main en ces temps de luttes orageuses.

Les traces des anciennes exploitations du moyen âge se retrouvent aux environs de Massa sur un rayon d'à peu près vingt-cinq kilomètres. Toutes les cités de second ordre soumises à cette petite république, et quelquefois en guerre avec elle, suivirent l'exemple de leur capitale. Les seigneurs de cette époque trouvaient du reste dans le travail des mines une source assurée d'impôts, de dîmes, en un mot

le moyen de s'enrichir à peu de frais. Aussi l'ardeur fut-elle grande partout, et il serait trop long de faire connaître en détail un ensemble aussi imposant d'exploitations simultanées dont l'histoire n'offre peut-être pas d'autre exemple.

Tout autour du château de Pietra, j'explorais un jour quelques-uns de ces vieux travaux où le seigneur de l'endroit avait si bien fait ses affaires que le nom de *Tesoretto* est resté à la localité. Ce seigneur d'affreuse mémoire était Nello Pannocchieschi, le mari de la Pia des Tolomei, dont le sort infortuné a inspiré plus d'un poète italien et arraché à la Ristori quelques-uns de ses plus pathétiques accents.

Me trouvant près du féodal manoir où s'était dénouée si tristement l'aventure de la Pia, je ne manquai pas d'aller visiter ces poétiques et pittoresques ruines. N'était-ce pas une occasion heureuse, qui semblait comme à souhait m'être offerte, de faire diversion aux études d'un autre ordre auxquelles je venais de me livrer ? Sur la cime d'un piton isolé, qu'une éruption de quartz métallifère a soulevé à une hauteur de plus de cent mètres, s'élèvent les restes du château de Pietra. Ils dominent

la plaine environnante, et le voyageur qui parcourt cette partie désolée de la Maremme les aperçoit de plusieurs lieues. Je gravis la pente un peu raide qui conduit au château ; j'interrogeai ces ruines muettes. Quelques lézards se chauffant au soleil, une bande de rats qui avaient paisiblement installé leurs pénates dans les caves et les souterrains, étaient les seuls hôtes de cette antique demeure. Les arbres étendaient leurs racines au pied des murs, où s'accrochait le lierre. Les pierres s'en allaient une à une, les plus grosses avaient roulé jusqu'au milieu de la montagne. Un jeune garçon, échappé d'une ferme voisine, s'était attaché à mes pas, me suivant d'un œil curieux. Il était prêt à me raconter la sombre histoire de la Pia, que la tradition a conservée vivante dans la Maremme, et laissa tomber lentement ces paroles de Dante :

Ricorditi di me, che son la Pia,
Siena mi fe, disfecemi Maremma...

Ces beaux vers, si à propos rappelés, valaient bien une bonne-main. Le teint pâle et maladif de l'enfant, miné par la fièvre, donnait un charme de plus à sa citation, et pendant qu'il

rapportait à sa mère la pièce de monnaie qu'il venait de recevoir, je redescendis lentement la butte élevée de Pietra, rêvant à Dante et à la Pia.

VI. — LES ENVIRONS DE MASSA-MARITTIMA. — MONTIERI.

Habitudes des Massétans. — Le *scaldino*. — Magnifique panorama. — Rocca-Tederighi. — Un étymologiste de l'endroit. — Le passé de Montieri. — *Maestro* Frati. — Un grand voleur canonisé. — Causes de la décadence des mines toscanes. — La *malaria*. la peste noire, les *condottieri*, les crises financières, etc. — Nécessité d'une reprise sérieuse.

Les distractions que je trouvais à Massa en dehors de mes études d'archéologie minérale ne m'offraient pas de tels attraits que je dusse vivement regretter le séjour de cette ville. Le Maremman (tel est le nom de l'habitant de ces contrées) est de sa nature grossier. Alors qu'à Sienne et à Florence on rencontre des gens très empressés de vous servir, peuple d'arlequins et de *facchini*, si l'on veut, mais peuple agréable et plein de verve, on ne trouve dans la Maremme qu'une population d'Italiens rudes et égoïstes, vivant pour eux-mêmes et soigneu-

sement cloîtrés dans leurs impénétrables demeures. Le Maremman, quel qu'il soit, est toujours d'une politesse douteuse, et son nom de *Maremmano* est en Toscane l'équivalent de paysan et de mal-appris. Sous prétexte de se prémunir contre la fièvre, on garde imperturbablement à Massa son chapeau sur la tête en toute occasion. Le langage se ressent des manières, l'accent est loin d'être aussi pur qu'à Sienne et à Pistoie, et bien des termes vieillis, qui sont restés dans l'italien de la Maremme, s'ils font la joie des antiquaires, ne respirent qu'une médiocre élégance.

Les Massétans se visitent peu. Suivant un vieil usage, les hommes se réunissent un moment le soir ou à une heure de la journée chez le pharmacien de l'endroit, l'*inclito spezziale*, et là, devant un maigre journal bien vite parcouru, on cause des affaires du jour. Ce cercle d'oisifs forme l'été un groupe compacte et bruyant sur le devant ou au milieu de la boutique ; l'hiver, chacun arrive avec son *scaldino*, sorte de panier en faïence commune, de couleur marron, et sans couvercle. On met de la cendre chaude et des charbons allumés dans le corps allongé de cet ustensile, et on tient l'anse entre

les mains. Le coup d'œil des causeurs assis en ligne sur le banc de la pharmacie et penchés tous vers leur *scaldino*, ne manque pas d'un certain effet. C'est un tableau d'intérieur digne du pinceau d'un Téniers. L'étrange instrument que je viens de décrire occupe une place importante dans le mobilier d'une maison toscane. Les dames, pour qui il tient lieu de chaufferette, en ont de très élégants, et l'on en fabrique de tout petits pour les enfants. Les hommes les plus graves ne marchent jamais l'hiver sans être accompagnés de leur *scaldino*, et j'ai vu à Livourne le premier avocat de la ville donner ses consultations avec cet appareil entre les mains. Les juges le portent à l'audience, les prêtres à l'église, et les douaniers se promènent le long de la mer avec cette chaufferette passée au bras. Quand un visiteur arrive dans un salon l'hiver, l'une des premières politesses qu'on lui fait est de lui présenter un *scaldino* après lui avoir offert un siége. Ces habitudes caractérisent la Toscane ainsi qu'une partie de l'Italie.

Pendant tout le temps que je demeurai à Massa, la promenade autour des murs de la ville, surtout du côté qui regarde la mer, avait

pour moi un charme tout particulier. Massa est élevée de plus de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et n'en est éloignée que de vingt kilomètres à vol d'oiseau. Le splendide tableau dont j'avais, à Populonia et Follonica, aperçu partiellement quelques coins, se déroulait ici à ma vue dans tout son ensemble majestueux. Des hauteurs de la ville, dominant cette partie de la Maremme, toutes les îles de l'archipel toscan apparaissent comme autant de terres flottantes, et au loin, à l'horizon, quand le temps est beau et l'air transparent, la Corse et la Sardaigne, sur une ligne continue, découvrent toutes deux leurs cimes étincelantes de neige. Le long du littoral, le golfe de Piombino se développe en un cirque pittoresque dont les flancs dénudés du Calvi à droite, et à gauche les montagnes verdoyantes de Gavoranno, viennent marquer, en mourant à la mer, les deux extrémités. Les fonderies et forges de Follonica, et plus près de Massa, sur la grande route, celles de Valpiana se révèlent par les tourbillons d'une fumée noire et épaisse que vomissent les fours. Dans les maquis restent cachées les alunières de Montioni, les mines de houille de Monte-Bamboli ; mais sur un autre

point, et à quelques lieues de distance seulement, apparaît le village de Monte-Rotondo, perché sur une haute montagne. Là commencent ces fameux *soufflards* dont on aperçoit les blanches vapeurs qui se dégagent des profondeurs du sol. Ce sont les *soffioni* et les *lagoni* d'acide borique, source de l'immense fortune laissée par un Français, feu M. de Larderel, qui le premier sut les exploiter.

Non loin de Massa sont des sites aussi curieux que ceux que nous avons déjà visités. C'est Capanne-Vecchie avec ses vieilles mines de cuivre et ses anciennes carrières d'alun, dont les résidus de fabrication se sont transformés en bonne pouzzolane; c'est l'Accesa avec son lac aux bords semés de joncs, aux eaux limpides, avec ses exploitations du moyen âge, non moins intéressantes que celles des Capanne. Après l'Accesa vient une vaste plaine, en partie formée de landes stériles. Là se dressent, sur des hauteurs isolées, d'un côté le château de Pietra que nous connaissons, de l'autre Monte-Massi avec ses mines de charbon, et plus loin Rocca-Tederighi, un nid d'aigle perché à plus de cinq cents mètres. Les mines de cuivre de cet antique fief appartenaient autrefois à une

comtesse de Sienne. Elles se trouvent dans les mêmes conditions géologiques que la fameuse mine de Monte-Catini. Un château en ruine, qui s'élève à quelque distance du village, a gardé le nom de Sasso-Forte ou de Scaccia-Gallo. Le curé de l'endroit m'expliqua à sa façon le motif de cette dénomination curieuse. Il prétendait qu'une bande de soldats ou de *condottieri* français, de passage en ce point de la Maremme à l'époque où nos troupes inondaient l'Italie au xv[e] et au xvi[e] siècle, avait tenté vainement de s'emparer de ce château fort. Les assaillants auraient même, selon le curé maremman à qui je laisse la responsabilité de son dire, été repoussés avec perte et violemment précipités à bas de ces rochers abrupts. De là le nom de Scaccia-Gallo resté à ce vieux castel.

Non loin de Rocca-Tederighi est Sasso-Fortino, autre position jadis fortifiée, aux murs aujourd'hui en ruine, puis Rocca-Strada, dont les mines d'argent furent au moyen âge exploitées par des banquiers siennois. Revenant sur nos pas, gravissant les montagnes à notre droite et coupant à travers les maquis, nous tombons sur Boccheggiano et Prata, deux villes

juchées à des hauteurs presque inaccessibles, deux nouveaux centres d'exploitation métallurgique à l'époque des républiques italiennes. Partout alors la Maremme fut fouillée, et partout les mines récompensèrent avec usure les efforts des énergiques travailleurs. Les bouches encore béantes de toutes ces anciennes excavations, les tas de déblais qui en proviennent, les amas de scories en tous lieux accumulés, semblent défier la science et l'industrie modernes. Ces ruines muettes sont comme un éternel reproche à l'inertie des Toscans d'aujourd'hui.

Le point le plus digne d'attention, où toutes ces nouvelles exploitations se sont développées, est la montagne qui s'étend de Montieri à Gerfalco, non loin de Prata, à quelques lieues au nord-est de Massa. On dit que le nom de Montieri n'est que la corruption des deux mots latins *mons æris*, et que les Romains connaissaient ces mines de cuivre, qui auraient même été exploitées par les Étrusques. Peut-être ceux-ci ont-ils en effet poussé leurs investigations jusque sur ces gîtes aussi bien que sur ceux de Massa ; mais en ces deux points les travaux du moyen âge ont effacé par leur étendue toute trace des excavations primitives.

Les mines de Montieri ont été surtout exploitées pour l'argent qu'elles renfermaient, et ce qui les rend curieuses, outre l'étendue des travaux, c'est qu'il n'en est guère sur lesquelles il reste plus de documents écrits. Ainsi dès l'an 896 nous voyons le marquis Adalbert de Toscane faire donation des mines d'argent de Montieri à l'évêque de Volterra. Au XII[e] siècle, c'est la république de Sienne qui possède ces gîtes ; avec les richesses qu'elle en retire elle élève des monuments encore aujourd'hui debout. Ces mines retournent ensuite aux mains des évêques de Volterra, et ils battent monnaie avec l'argent qui en provient. Le degré de finesse du métal obtenu était tellement apprécié dans le commerce que, dès 1169, le marc de Montieri servait d'étalon en Toscane pour les ventes et les achats. Les évêques de Volterra s'enrichirent tour à tour dans cette exploitation, tout en payant la dîme comme vassaux aux empereurs d'Allemagne. Quelquefois ils affermaient les mines à des compagnies de marchands ou de banquiers qui, en peu d'années, réalisaient d'importants bénéfices. Un Français aussi savant que modeste, M. Ulrich, aujourd'hui inspecteur des mines de l'île d'Elbe, a

porté le flambeau de la critique sur les conditions économiques de l'exploitation des mines de la Maremme au moyen âge, et c'est de lui en grande partie que je tiens ces détails sur l'histoire de Montieri. Il n'est pas besoin d'ailleurs de recourir aux archives du grand-duché pour s'assurer de l'intérêt qu'ont dû présenter ces travaux ; il suffit de parcourir la montagne à laquelle est adossée la ville actuelle. On y rencontre un ensemble de puits verticaux et de galeries inclinées ou horizontales dont les déblais, aujourd'hui recouverts par la terre végétale, recèlent des échantillons de cuivre et de plomb argentifères d'une très grande richesse. On trouve aussi à l'entrée de la ville un amas considérable de scories sur lequel une partie des maisons est bâtie. Il y faut enfoncer des pilotis pour les fondations, sans espoir quelquefois d'arriver au terrain solide, tant la hauteur des tas est considérable. Enfin dans la principale rue de Montieri existent encore l'établissement métallurgique et les grands magasins que les évêques de Volterra et après eux les banquiers de Sienne avaient édifiés.

Un digne habitant de la localité, maréchal-ferrant de son métier, *il maestro Frati,* me

servit de guide dans mes courses sur tous ces anciens travaux. Le bonhomme ne formait qu'un rêve, celui de voir enfin renaître l'exploitation jadis si fructueuse. Dans son ardeur, ce confrère de saint Éloi abandonnait quelquefois sa forge et son soufflet, et il s'en allait errant par la montagne, recherchant parmi les déblais autour des anciens puits, des échantillons métallifères qu'il collectionnait précieusement. Il leur donnait à chacun, à vue d'œil, une teneur en argent toujours très forte, que l'analyse certainement n'eût point justifiée. Par amour pour sa ville natale, il appelait à grands cris des capitalistes pour rouvrir tous ces vieux travaux. *Maestro* Frati accusait le grand-duc, qui n'en pouvait mais, et son ingénieur, qui avait bien peut-être un peu tort, de l'état de triste chômage où se trouvaient les mines toscanes. Il ne pouvait concevoir un arrêt si long et si préjudiciable aux intérêts de sa chère patrie après deux périodes d'exploitation aussi brillantes que l'avaient été celle des Étrusques et celle des républiques italiennes, dont il connaissait également les détails. Ce forgeron géologue voulait à toute force que je fusse l'envoyé de quelque société étrangère venu pour étudier

ces mines et procéder enfin à une reprise sérieuse des travaux. Je ne pus réussir à le détromper, et il me supplia plusieurs fois de lui garder un emploi dans ma compagnie, celui de forgeron, poste auquel l'appelait naturellement, me disait-il, son métier de maréchal-ferrant. Il me promettait d'affûter au plus bas prix possible les pics et les fleurets des mineurs, et, comme pour se donner de nouveaux titres à la faveur qu'il demandait, il me supplia d'accepter un magnifique échantillon *d'argent rouge*, ou sulfure d'argent cristallisé, sur lequel il avait un jour mis la main dans ses recherches à travers la montagne.

C'est en compagnie de ce *dilettante* en métallurgie que je parcourus non-seulement Montieri, mais encore Poggio Muti et Gerfalco. Possédant bon nombre de légendes sur tous les pays que nous traversions, il allait devisant le long du chemin, et me faisait ainsi oublier les fatigues de la route. C'est lui qui le premier me raconta l'aventure du *beato*, un insigne voleur devenu saint et patron de l'endroit. Employé au moyen âge, il y a de cela bien longtemps, me disait Frati, comme fondeur dans l'usine de Montieri, le *beato*, dont je

regrette d'avoir oublié le nom, qui n'est pas du reste dans le calendrier, avait un jour volé un lingot d'argent. On lui coupa la main, car un article de la loi des mines de Massa punissait ainsi ce méfait. Le *beato* alla cacher sa honte dans une grotte du voisinage, et y vécut en ermite. Les ouvriers de l'usine eurent pitié de leur camarade, peut-être pour avoir, eux aussi, opéré quelquefois comme lui, mais avec plus d'habileté. Ils lui portaient tous les jours des vivres et des consolations. Cette vie d'ermite repentant eut une fin. Le *beato* mourut; des miracles s'opérèrent autour de son tombeau, et l'ancien voleur fut sanctifié. Montieri le réclama pour son patron. Je ne sais pas si Rome présenta quelques objections, mais je sais que les Montiérais gardent soigneusement les os du bienheureux, l'invoquent à l'occasion et lui adressent force neuvaines. Un des anciens puits de la mine porte le nom de puits du *beato*, et la grotte où ce bon saint fit pénitence en cette vie a reçu la dénomination de *romito* ou de l'ermitage. Mon guide, qui me fit pieusement connaître tous ces détails, était pour son compte pleinement convaincu de la sainteté du patron de Montieri. Il lui devait la guérison

d'un de ses enfants, nouveau miracle à ajouter à tant d'autres. La moralité de cette histoire prouve une fois de plus, concluait *maestro* Frati, que le repentir lave toutes les fautes, et qu'on peut être un grand voleur dans ce monde et un grand saint dans l'autre.

Les mines de Montieri ont été les premières exploitées en Toscane après la chute de l'empire romain. Les ruines des anciennes exploitations de l'Étrurie durent frapper d'ailleurs les yeux des Barbares, qui sortaient presque tous des forêts de la Germanie, où, s'il faut en croire Tacite, les mines, surtout celles de fer, étaient travaillées dès la plus haute antiquité. Dans l'époque de calme qui suivit l'invasion, les Goths, puis les Lombards, rouvrirent donc sans nul doute les puits et les galeries des Étrusques, que les Romains, on le sait, avaient dû respecter, pour obéir à une loi du sénat. Vinrent ensuite les Allemands, dont l'influence s'est fait si longtemps sentir en Italie, et qui ont joué jusqu'à ces derniers temps le rôle des Phéniciens dans l'antiquité, celui de former tous les autres peuples de l'Europe, en leur vendant des métaux, à la pratique de l'art des mines et de la métallurgie. Les Allemands pa-

raissent avoir été les maîtres des premiers mineurs et fondeurs de Massa, et l'on retrouve en effet dans la loi des mines de cette république un assez grand nombre de termes trahissant leur origine teutonique. Il n'est pas nécessaire du reste de s'adresser aux étymologies, et le fait de l'introduction des méthodes allemandes dans la reprise des mines toscanes s'explique très bien par l'histoire. Nul n'ignore en effet quelle prépondérance les empereurs d'Allemagne ont gardée pendant tout le moyen âge sur l'Italie du nord et du centre. Il n'y aurait rien d'étonnant aussi que la grande comtesse Mathilde, qui possédait le marquisat de Toscane dans la deuxième moitié du XIe siècle, ait appelé des mineurs allemands, car elle épousa successivement deux princes d'Allemagne. Le produit des mines dut même former une partie notable de ses immenses revenus.

Quelles causes amenèrent la cessation de travaux si productifs, et comment des exploitations si prospères furent-elles interrompues sans retour? Les motifs d'un tel abandon sont nombreux, et parmi les faits principaux qui entraînèrent, vers le milieu du XIVe siècle, la

fermeture successive de toutes les mines toscanes, il faut d'abord citer les guerres intestines. Ainsi Massa succombe en 1346 sous les coups répétés de la république de Sienne, et avec la chute de la liberté, suivie de l'exil volontaire ou forcé des plus riches familles, périt également la grande industrie massétane. Il ne faut pas oublier non plus les déprédations de hardis *condottieri* qui portent dans les lieux qu'ils ravagent le vol et l'incendie, et offrent aux mineurs venant se mettre à leur solde un gain plus élevé et une occupation plus attrayante. Les pestes et les famines, faisant irruption coup sur coup et se succédant comme à l'envi, concourent pour une part encore plus large au dépeuplement du pays, et achèvent d'enlever au travail des mines le peu de bras qui restaient disponibles. La peste de 1348 fut surtout terrible; c'est celle qu'à décrite Boccace dans le *Décaméron*, celle qui, sous le nom de *peste noire*, fit le tour de l'Europe, semant partout l'épouvante et la mort. C'est depuis cette époque que la Maremme a perdu presque tous ses habitants. De vingt mille âmes qu'elle avait, Massa tomba au-dessous de mille. Les campagnes, jusqu'alors si fer-

tiles, se dépeuplèrent, et les maquis envahirent de nouveau les terrains jadis productifs. Aujourd'hui encore on rencontre au milieu des hautes broussailles des oliviers devenus sauvages, et l'ordre dans lequel se succèdent les arbres rappelle seul l'ancienne culture. Des ruines nombreuses de villages et de châteaux couvrent aussi ces lieux changés en déserts. Enfin la *malaria*, dont la première apparition dans la Maremme remonte au moins au v[e] siècle après le Christ, puisque Sidoine Apollinaire, appelé de Lyon à Rome, nous dit dans ses lettres qu'il prit les fièvres en traversant l'Étrurie, la *malaria* étendit encore plus ses ravages à mesure que dans les champs les bruyères remplaçaient la moisson. La Maremme acheva de se dépeupler, et il faut arriver jusqu'à notre époque pour assister à une reprise des mines massétanes et à un commencement de régénération de ces malheureuses contrées.

A des événements déjà si tristes vinrent se joindre des circonstances économiques fâcheuses qui accélérèrent la ruine des exploitations. A peine les croisades eurent-elles cessé, qu'un abaissement subit frappa en Europe le cours

des métaux, et l'extension que prirent à cette époque les mines allemandes, surtout celles d'argent, eut aussi quelque influence sur cette dépréciation. L'argent, obtenu tout à coup en quantité considérable et sans grandes difficultés métallurgiques, éprouva une diminution énorme, qui réagit sur les mines toscanes. Ainsi l'évêque de Volterra, qui percevait à Montieri une redevance d'une corbeille de minerai sur quatre, dut se contenter désormais de la moitié. Le mal alla empirant, et dès 1355 l'évêque ne pouvait plus payer la dîme à l'empereur d'Allemagne, parce que, disait-il dans sa lettre de doléances, les mines, depuis quelques années, ne donnaient plus aucun bénéfice et étaient presque devenues stériles. Charles IV s'inclina devant les justes raisons qui avaient rendu les gîtes improductifs, et libéra l'évêque de la dîme, prenant en considération, comme on peut le lire dans sa réponse, autant les longues guerres, les pestes et les famines dont avaient souffert ces contrées, que les violences d'aventuriers voisins qui avaient brutalement occupé une partie des terres de l'évêque.

A l'abaissement du prix des métaux, et surtout de l'argent, du cuivre et du plomb, il faut

joindre, comme une autre cause de ruine, le taux élevé de l'intérêt. L'argent se prêtait alors à Florence et à Sienne à vingt-cinq et même trente pour cent. La main-d'œuvre aussi avait doublé de prix par suite des calamités publiques. Enfin des crises commerciales d'une gravité dont l'histoire n'a plus offert d'exemple, et auxquelles on devait s'attendre, éclatent coup sur coup (1). Les Bardi, cette puissante maison de Florence qui a laissé son nom à l'une des rues de la ville où se trouvaient ses nombreux bureaux, et en même temps que les Bardi les plus riches banquiers de Toscane, unis à eux par les liens du sang et des affaires, les Scali, les Peruzzi, les Acciajuoli et tant d'autres, font, entre les années 1330-50, une faillite successive de près de cent millions de notre monnaie actuelle. Il n'en a pas fallu autant en 1857 pour amener une crise financière qui semble durer encore et paralyser toujours l'industrie.

Tant de misères réunies eurent un terme; mais au moment où la Toscane sortait de la

(1) Voyez le remarquable ouvrage de M. Ulrich, *Condizioni economiche dell' industria mineralogica in Toscana durante il medio evo;* Livorno, 1847.

période si malheureuse qu'elle venait de traverser et songeait à réparer ses pertes, arriva la découverte de l'Amérique. Ce grand événement, qui ouvre d'une manière si glorieuse le cycle des temps modernes, tourna d'un autre côté les investigations des exploitants de mines, et fit encore baisser sur les différentes places de l'Europe la valeur de l'argent. Les troubles politiques qui agitèrent la Toscane vers cette époque attirèrent aussi son attention ailleurs. Toutes les républiques italiennes et Florence elle-même étaient successivement tombées : la volonté d'un seul avait pris la place de l'initiative individuelle. Les Médicis devenus grands-ducs et vassaux de l'Autriche, de marchands qu'ils étaient, essayèrent vainement de rouvrir les mines toscanes. Ils échouèrent dans la Maremme aussi bien qu'au nord du grand-duché, dans les Alpes apuanes. Ces derniers gisements, aussi intéressants que ceux que j'ai déjà fait connaître, ne furent pas moins activement exploités par les Étrusques d'abord, au temps de la ville de Luna *la métallifère*, et pendant le moyen âge ensuite, par la république de Lucques et les seigneurs de Vallecchia et de Corvaja. De nos jours, M.

Porte, que j'ai déjà cité à propos des alunières de Montioni, a tenté de reprendre tous ces vieux travaux. Il est mort à la peine, ruiné; mais son exemple a porté des fruits. Si la plupart des mines de la Maremme n'ont pas encore donné les bénéfices qu'on est en droit d'attendre d'une exploitation régulière, on peut citer les mines de cuivre de Monte-Catini, près Volterra, et celles de plomb et d'argent du Bottino, dans les Alpes apuanes, comme une preuve de ce que peuvent produire dans l'industrie minérale la patience et la bonne administration. Les bénéfices annuels de la première de ces mines ont souvent dépassé un million, et ceux de la seconde plusieurs centaines de mille francs. Je les ai visitées l'une et l'autre, et c'est sur les lieux mêmes que j'ai pu me convaincre de leur richesse. Que ces faits servent de leçon; que les gîtes de Toscane soient enfin exploités avec l'esprit de suite et les capitaux convenables, et les mines de cette riche contrée verront enfin renaître les splendeurs d'un passé qui a laissé de si remarquables traces.

VII. — MONTE-ROTONDO ET LES SOFFIONI.

Orage, feu et fumée. — Le *signor* Tomi et ses filles. — L'ex-grand-duc. — Les fumerolles. — Découverte de l'acide borique. — Le Styx et la barque de Caron. — Les établissements de M. de Larderel.

Massa et les localités environnantes, dont je parcourus toutes les anciennes excavations, interrogeant partout et le sous-sol et la surface, n'offrirent plus bientôt à ma curiosité aucun appât inconnu, et je poussai vers d'autres lieux. Les *soffioni* de Monte-Rotondo, projetant dans l'air, à peu de distance de Massa, leurs blanches colonnes de vapeur, semblaient m'inviter à des études d'un nouveau genre et m'attiraient vers des sites que je n'avais point encore visités. Je répondis à cet appel, et par une triste et brumeuse matinée de novembre je dis à l'*albergo del Sole* un adieu définitif.

Le *scirocco*, ce vent humide du sud-est, qui apporte sur les maremmes italiennes un redoublement de fièvre, soufflait avec une violence inaccoutumée. Le ciel avait pris une teinte de plomb. De larges gouttes d'eau, tombant par

intervalles, laissaient leur empreinte sur la poussière du chemin, et faisaient prévoir un prochain orage. Près de m'engager dans la montagne, par la route qui de Massa mène à Monte-Rotondo, j'hésitai un instant. Une terrible averse, dont un coup de tonnerre retentissant était l'avant-coureur, se préparait au-dessus de ma tête; mais mes réflexions ne furent pas longues, et, m'affermissant sur la selle, je piquai des deux, enveloppé dans un vaste *plaid*. La pluie ne tarda pas à tomber à torrents; mes habits furent transpercés. Force me fut enfin, car ma bête refusait d'avancer, d'aller demander asile à une ferme que je voyais près de la route. Quelques passants et des rouliers, surpris comme moi par l'orage, m'avaient précédé dans une salle commune, et se chauffaient tranquillement autour d'un large feu. C'était une vraie cheminée marem-mane que celle où ils s'étaient assis en rond, et je pris ma place au milieu de la compagnie. Tout autour du foyer était un banc de pierre sur lequel nous étions groupés; le manteau de la cheminée nous couvrait de son dôme noirci. Une chaîne à laquelle s'attachaient les marmites descendait vers le milieu du feu. Nous

étions là comme des jambons qu'on fume, pendant que la maîtresse du logis, sans trop s'inquiéter de nous, préparait sa cuisine du matin. Peu habitué à ce mode de chauffage, je fus bientôt pris à la fois d'un mal de tête et de nausées qui me forcèrent d'abandonner la place. Mes vêtements étaient encore mouillés, l'eau s'en échappait en vapeur, et tout le monde se mit à rire du délicat *cavaliere* auquel la fumée faisait mal.

Cependant, la tempête s'étant un peu calmée, je pus me remettre en chemin. Mon voyage se termina sans nouvel incident, et je descendis à Monte-Rotondo, chez le *signor* Tomi, pour qui j'avais une lettre.

L'imprudence que j'avais commise en partant par un temps d'orage eût pu avoir des suites fâcheuses, car c'est souvent par les transitions brusques du chaud au froid, et en s'exposant trop longtemps à la pluie, que l'on prend en hiver la fièvre de la Maremme. Tomi me conduisit en toute hâte devant une vaste cheminée, cette fois d'un style moderne. Je m'y séchai tout à mon aise pendant qu'on ouvrait ma valise et qu'on m'apportait le plus brûlant et odorant *poncino* dont j'eusse encore humecté

mes lèvres. Mon hôte m'envoya même ses deux gracieuses filles, qui vinrent me baiser la main et voulurent à toute force dénouer mes éperons. Je me soumis de très bon cœur à la première de ces opérations ; mais j'acceptai difficilement la seconde, étonné de trouver dans la Maremme une aussi curieuse coutume.

Ne voulant pas abuser trop longtemps de l'hospitalité du brave Tomi, je lui demandai de me conduire chez un Français, M. Durval, qui exploitait à Monte-Rotondo, en concurrence avec M. Larderel, des *lagoni* d'acide borique. Cet aimable compatriote me fit le plus gracieux accueil, et je m'installai chez lui sans façon. Tomi me fit cependant promettre, pour ce jour-là, d'aller partager son dîner à la vingt-quatrième heure du jour, *alle ventiquattro,* comme on dit dans la Maremme. On y compte les heures comme à Rome, à partir du coucher du soleil ou de l'*Angelus* du soir et en faisant un double tour de cadran. Ce système, renouvelé des Latins et en usage aussi chez les astronomes, n'est pas sans embarrasser au premier abord les étrangers qui parcourent la Toscane, lorsqu'ils demandent l'heure aux passants. L'horloge de Monte-Rotondo indiquait le temps

d'une autre façon et sonnait par séries de trois heures. La mécanique ne pouvait battre davantage, et Tomi avait, je ne sais pourquoi, décoré le réveil-matin de son village du nom d'horloge à la française. C'était sans doute une manière de complimenter notre nation, qu'il aimait beaucoup. Cet excellent homme était plein de bons sentiments et faisait partie de la confrérie de la *Miséricorde*. Les membres de cette antique institution, particulière à la Toscane, enterrent les morts et portent, en remplissant ce pieux devoir, une robe noire de pénitent dont le capuchon se rabat sur la figure. C'est une façon de faire le bien en se cachant, et l'on dit qu'à Florence, où les plus grandes familles sont de la confrérie, le grand-duc lui-même se rendait quelquefois incognito à l'appel de la cloche des frères de la Miséricorde. Léopold avait d'ailleurs pour les Toscans une sorte de paternelle affection. Il visitait chaque année la Maremme, et son souvenir y vivra longtemps ; j'entends celui de l'homme, et non celui du prince autrichien. A Monte-Rotondo, Tomi me rappelait que l'année précédente le vieux prince, en voiture découverte, la seule qu'on avait pu trouver à Massa, était arrivé

par une pluie battante, au grand mécontentement du ministre qui l'accompagnait, et qu'il força comme lui à se mouiller jusqu'aux os. A Monte-Bamboli, les mineurs m'avaient aussi raconté qu'en attendant le dîner que son maître d'hôtel préparait à Massa, le grand-duc, pressé par la faim et sortant de visiter les mines, s'était tranquillement installé à la cantine des ouvriers. Ce sans-façon, cette familiarité plaisaient beaucoup aux Maremmans, et Tomi me narra nombre de ces anecdotes en m'accompagnant vers les *soffioni.*

Ces jets de vapeur, d'une haute température, sortent de terre avec fracas, et sont aujourd'hui exploités pour l'acide borique qu'ils renferment. Autour des points où ces phénomènes volcaniques se présentent, le sol est complétement dénudé, impropre à toute culture, car il offre un degré de chaleur très élevé. Le terrain est fissuré, et l'on voit par moments s'échapper de ces fentes des fumées plus ou moins visibles, s'arrêtant à la surface du sol quand le temps est humide. C'est à ces signes réunis ou isolés que l'on reconnaît la présence des *soffioni* ou des fumerolles, comme on les appelle aussi. Sur les points où les vapeurs sont

plus abondantes et sur ceux où elles sont exploitées, la forme du terrain affecte celle d'un cratère. En outre la roche est profondément modifiée par les dégagements de vapeurs et de gaz ; elle se désagrège et tombe en poussière. On y retrouve, entre autres substances, de l'alun et des cristaux de soufre, utilisés dans les temps anciens, aujourd'hui négligés. Toute l'attention des industriels s'est concentrée sur l'acide borique, dont l'extraction est d'un très grand profit et le placement toujours assuré. Ce corps est mécaniquement entraîné par les gaz des *soffioni*, et se trouve mêlé à la vapeur d'eau qui s'y rencontre en très grande abondance. Parmi les autres gaz, il faut citer surtout l'hydrogène sulfuré, reconnaissable à son odeur d'œufs pourris. Il est remarquable que ce gaz n'exerce aucune influence délétère sur la santé des travailleurs. On s'en explique mieux l'action sur les vignobles avoisinants, qu'il a préservés de l'oïdium.

La découverte de l'acide borique dans les *soffioni* de Monte-Rotondo ne date que de la fin du siècle dernier. Jusqu'alors les fumerolles étaient citées comme un phénomène naturel des plus curieux, mais sans portée industrielle.

Lucrèce, qui les mentionne, était loin de se douter de l'importance que ces fumées auraient un jour. Il fallait du reste la chimie moderne pour arriver à la découverte de la matière si utile qu'elles renferment. L'acide borique dut se trahir à l'analyse du pharmacien grand-ducal Hœffer par la propriété spécifique qu'il possède de colorer en vert la flamme de l'alcool. Cette découverte dans les *soffioni* de Toscane eut lieu en 1777, et c'est sur ceux de Monte-Rotondo qu'elle fut faite. Dès que la présence de cette substance fut constatée, on essaya de l'extraire en faisant passer les vapeurs à travers de l'eau où elles abandonnaient l'acide borique, qui entrait en dissolution. Les bassins construits à cet effet et nommés *lagoni*, petits lacs, étaient étagés, et l'on opérait successivement de l'un à l'autre pour arriver à la concentration des eaux acides. Le célèbre naturaliste Mascagni, qui commença ces essais, eut l'idée de se servir de la chaleur naturelle des eaux chauffées par les fumerolles comme d'une espèce de bain-marie pour évaporer les lessives. Ses tentatives ne réussirent pas.

Vers 1816, un marchand français de Livourne, M. Larderel, eut l'idée de reprendre

ces épreuves et une société se forma. Trois fabriques furent montées, dont une à Monte-Rotondo. Comme les eaux chauffées par les fumerolles ne possédaient pas un pouvoir calorifique suffisant pour l'évaporation des lessives, on se servit de bois; mais le combustible est cher en Toscane, et il fallut, vers 1827, renoncer à ces nouvelles tentatives. Les actionnaires étaient profondément découragés; M. Larderel seul, faisant preuve d'une foi et d'une énergie peu communes, prit sur lui de mener cette affaire à bonne fin et dédommagea ses associés. Le succès couronna ses longs efforts; il emprisonna les vapeurs des *soffioni* et les conduisit sous les chaudières de dissolution. Comme au point d'émergence quelques-unes de ces vapeurs ont la température de l'eau bouillante, on conçoit que désormais l'évaporation des lessives et la cristallisation de l'acide borique se firent pour ainsi dire sans frais. Aussi la production alla-t-elle toujours croissant, et M. Larderel possédait-il en 1858, quand je visitai la Maremme, jusqu'à dix établissements qui fabriquaient ensemble par année plus de douze cent mille kilogrammes d'acide borique. Les bénéfices s'élevaient à plus d'un demi-million

de francs. La société anglaise qui achetait à M. Larderel tous ses produits, et qui l'avait lié par un traité dont il n'a pas vu lui-même la fin, réalisait, dit-on, un gain encore plus élevé.

L'acide borique récolté en Toscane se présente en petites paillettes cristallines d'un blanc jaunâtre. On l'emploie pour obtenir l'émail dans les fabriques de faïence et de porcelaine, notamment dans les fameuses usines du Staffordshire. Il sert aussi à produire le borax ou borate de soude dont se servent les bijoutiers pour fondre l'or et l'argent, et les serruriers pour braser, c'est-à-dire souder au laiton les petites pièces de fer. Enfin le borax s'emploie comme *fondant* dans les laboratoires et la petite métallurgie.

Je ne me contentai pas de visiter à Monte-Rotondo l'établissement de M. Larderel. J'allai voir aussi celui de M. Durval, installé non plus auprès du village, mais dans la plaine qui s'étend au pied de la montagne. C'est là qu'est le lac sulfureux de Monte-Rotondo, digne confrère de l'Averne. Ses eaux ont une apparence savonneuse, et de distance en distance, au bouillonnement qui se produit à la surface, on devine

les *soffioni* du fond. Un petit bateau, échoué sur les rives fangeuses et couvertes de joncs, me permit de me promener sur l'eau. Le sol se relevait à partir des bords du lac de façon à imiter un cratère dont celui-ci aurait été le fond. Le paysage aux environs n'avait rien de bien gracieux, et la barque sur laquelle j'étais monté me rappelait l'esquif de Caron. Quand j'eus fini mon excursion, le nautonnier qui m'avait passé ne vint pas me demander mon obole, et ce ne fut qu'à ce signe que je m'aperçus que je n'étais point aux bords du Styx.

Aux alentours du lac, les *soffioni* faisaient un effrayant vacarme. M. Durval avait eu, depuis quelques années, l'heureuse idée d'aller chercher sous le sol, au moyen de la sonde, les fumées souterraines. Il fut dès lors prouvé que des *veines* de vapeurs parcouraient le sous-sol de ces localités, comme on rencontre des veines d'eau sous d'autres points. Quand les ouvriers atteignaient les *soffioni*, les vapeurs s'échappaient brusquement par l'issue qui leur était ouverte. Arrivant à la surface avec grand fracas, elles projetaient à des hauteurs considérables les pierres et les boues arrachées aux parois du trou de sonde. Tous ces débris re-

tombaient ensuite sur le sol au grand effroi des ouvriers, qui se garaient du mieux qu'ils pouvaient. C'était en petit l'image d'une éruption volcanique, moins la flamme, ou si l'on veut l'incandescence. Un de ces puits, ouvert l'année précédente, avait amené au jour un *soffione* d'une puissance telle qu'on entendait de dix lieues à la ronde le sifflement de la vapeur; on eût dit une dizaine de locomotives gémissant à la fois. Le jet était si fort qu'on ne put l'emprisonner pour le conduire sous les chaudières. Il fallut se résigner à boucher et à condamner le trou. Si les fumerolles ne contenaient pas des gaz attaquant les métaux comme l'hydrogène sulfuré, on voit qu'il y aurait en eux, dans certains cas, outre le calorique disponible, un réservoir de force mécanique que l'on pourrait utiliser. C'est de la même façon que les Chinois font des trous de sonde pour retirer du sol le gaz d'éclairage, et qu'on a creusé récemment aux États-Unis, dans les états d'Ohio et de Pensylvanie par exemple, des puits pour l'extraction de l'huile minérale.

La profondeur à laquelle on rencontre les vapeurs des *soffioni* n'est pas assez considérable pour en expliquer la haute température.

On sait que la chaleur augmente d'un degré centigrade par trente ou trente-cinq mètres de descente sous le sol, et partant ce n'est qu'à environ trois mille mètres qu'on trouve la température de l'eau bouillante, soit cent degrés. Or les sondages de Monte-Rotondo n'atteignent jamais cent mètres. Il est donc probable que les *soffioni* viennent d'un foyer inférieur, ou que leur température est empruntée à des phénomèmes électriques et chimiques que nous ne pouvons qu'entrevoir.

Désireux d'aller visiter les divers établissements de M. Larderel pour étudier dans son ensemble cet étrange phénomène des fumerolles chargées d'acide borique, que jusqu'à ces derniers temps la Toscane seule présentait et qui ne s'est depuis retrouvé qu'en Californie, je pris congé de mes aimables hôtes. Tomi et M. Durval, ainsi que son ingénieur, M. Meil, voulaient à toute force me retenir à Monte-Rotondo, mais la science l'emporta sur l'amitié. Tout le long du chemin, jusqu'à l'établissement central de Monte-Cerboli, appelé en l'honneur de son fondateur du nom de *Larderello*, on traverse une série de *soffioni*. De loin en loin se présentent des fabriques, notamment à Sas-

so, Lustignano, Serrazzano; puis viennent Castelnuovo et Monte-Cerboli, ces deux derniers sur le bord de la route. L'aspect si particulier de ces fabriques, les dômes en maçonnerie recouvrant les *soffioni* emprisonnés, les canaux quelquefois suspendus en l'air qui conduisent les fumées sous les chaudières, en d'autres points les bassins étagés ou les anciens *lagoni*, enfin les ateliers en plein vent où s'évaporent et se cristallisent les eaux, les étuves où l'on sèche l'acide, et au milieu des usines une odeur pénétrante de gaz sulfhydrique et des tourbillons de vapeur d'eau à aveugler une armée de visiteurs, tout cet étrange spectacle m'eût comblé d'étonnement, si je n'avais pas été déjà initié, dans ma visite à Monte-Rotondo, aux différents détails de cette curieuse industrie.

De l'étude géologique générale à laquelle je me livrais dans cette excursion, il résulte que tous les *soffioni* sont disposés suivant une ligne qui court sensiblement du sud-sud-est au nord-nord-ouest, et autour de laquelle ils oscillent. La formation de ces fumerolles se relie au soulèvement de la chaîne qui traverse la Maremme dans cette direction et à l'apparition de roches

éruptives, telles que les serpentines, qui ont produit ce soulèvement. Ces roches ont ouvert dans le sol des fissures par où les *soffioni*, partant d'un foyer souterrain commun, se sont fait jour à la surface.

L'établissement de Larderello, où je m'arrêtai assez longtemps, est une sorte d'usine centrale que le fondateur a entourée de toute sa sollicitude. C'est la fabrique préférée, et Larderello est devenu un petit village d'ouvriers qui possède sa place, sa statue et sa fontaine; qui a son curé, son médecin et son pharmacien. Les travailleurs de l'établissement et les pauvres gens des lieux circonvoisins reçoivent gratuitement les soins du docteur et les médicaments; mais M. Larderel n'a pas seulement songé pour tout ce monde au salut de l'âme et du corps, il a pensé à celui de l'esprit, et il a établi dans la petite ville qu'il a baptisée et fondée un asile pour les enfants et une école de musique. Il a fait aussi construire des ateliers de tissage pour les veuves et les sœurs des ouvriers. Enfin une sorte de caisse d'épargne qui distribue des pensions aux veuves, aux vieillards, aux orphelins de la fabrique, fonctionne régulièrement à Larderello. Toutes les autres usines, d'ailleurs,

sont aussi paternellement administrées. M. Larderel, que la mort est venue frapper récemment, était l'artisan de sa propre fortune, le créateur de la grande industrie de l'acide borique, l'une des plus curieuses de l'Europe. Avant lui, le borate de soude se tirait à grands frais de l'Inde et de l'Égypte. Le subit abaissement des prix a été dû à la fabrication toscane, et les prix eussent été encore moindres sans les traités qui liaient M. Larderel. Dans tous les cas, en échange d'un peu de fumée qui auparavant se perdait dans l'air, cette fabrication a procuré à la Toscane une entrée en numéraire de plus de quinze cent mille francs chaque année; je dis à la Toscane, car M. Larderel, non content de faire vivre les nombreux ouvriers de ses fabriques, dépensait largement tout ce qu'il gagnait, et il a englouti des millions tant dans son palais de Livourne que dans ses vastes propriétés de Pomarance. A Larderello, qu'il a fondé et qu'il se plaisait à embellir, ce qui attire tout d'abord les yeux, c'est la gracieuse place qu'il a justement décorée du nom de *Place de l'Industrie*. D'un côté est le laboratoire de chimie, le musée de minéralogie, la pharmacie, la *philharmonique* ou école de

musique, l'école des garçons et des filles, l'atelier de tissage pour les femmes. Au milieu est l'église, dont le curé joint à ses fonctions celles de maître d'école. Puis vient l'hôpital, auquel est attaché un médecin. Sur le dernier côté de la place s'élève le palais dont M. Larderel avait fait sa résidence. Il ne manquait rien à cette splendide habitation, pas même un théâtre, où les ouvriers venaient jouer. L'habile et honnête industriel qui faisait un si noble emploi de sa fortune avait reçu successivement de tous les princes de l'Europe les récompenses qu'il méritait. Le grand-duc l'avait le premier décoré, anobli. Le comte de Larderel de Monte-Cerboli, reconnaissant envers les *lagoni*, source de ses grandes richesses, avait pris pour armes un *soffione* s'échappant du sol comme la fumée d'un cratère. Ces armes parlantes, ce blason d'un nouveau genre, lui avaient valu de la part des jaloux et des mauvais plaisants le nom d'*il conte Fumo;* mais il laissait dire, et, se reportant au temps peu éloigné où il débitait encore à Livourne des fusils et des soieries de Saint-Étienne, il était fier de ses rapides succès et des honneurs qui lui arrivaient. Il prenait soin d'étaler ses décorations, et j'ai vu à Monte-

Cerboli, dans une salle à côté du laboratoire de l'usine, au milieu d'un magnifique cadre doré, toutes les croix et tous les rubans de ce monde. Le contre-maître de la fabrique conduisait religieusement le visiteur dans cette salle après lui avoir montré les *lagoni ;* c'était comme le bouquet de la fin. Disons tout de suite que M. Larderel avait comme industriel de grandes qualités qui rachetaient ce petit excès d'amour-propre ; on n'arrive pas sans quelque talent à la haute fortune où il était parvenu.

VIII. — VOLTERRA ET MONTE-CATINI.

Les salines de Val-di-Cecina. — Les albâtres de Volterra. — Le cicerone Ruggiero. — Ruines étrusques. — Curiosités modernes. — Le Potose de la Toscane.

De l'usine de Monte-Cerboli, je me dirigeai sur Volterra, dont je voulais visiter les ruines étrusques et les carrières d'albâtre. Chemin faisant, je rencontrai aussi d'autres sujets d'étude, et cette dernière partie de mon voyage m'offrit tout l'attrait de mes précédentes excursions. En sortant de Larderello, je remarquai d'abord près de la route les bains d'eaux mi-

nérales de San-Michele. Ces eaux, comme celles de Morbo, situées entre Castelnuovo et Monte-Cerboli, sont acidules, sulfureuses, et marquent au thermomètre trente-cinq degrés. La température et la composition de ces sources n'étonneront assurément personne, si l'on tient compte du voisinage des *soffioni.*

De San-Michele, j'arrivai bientôt à Pomarance, dont les murs et les tours du moyen âge m'apparurent de loin. De là, la route descend vers le fleuve Cecina. Les terrains que l'on traverse sont incultes, composés de roches serpentineuses et de *gabbri*, au milieu desquels se rencontrent une partie des filons cuprifères de la Toscane. Aussi les recherches de mines ont-elles été nombreuses en ces localités, à Libbiano, à Monte-Castelli et à la Cavina, vers les bords de la Cecina. Je ne tardai pas à traverser le fleuve sur un magnifique pont suspendu.

Avant de monter à Volterra, qui se dessinait à ma droite sur les hauteurs où depuis trois mille ans se développent ses murs cyclopéens, je m'arrêtai aux salines de Val-di-Cecina, propriété des princes de Toscane depuis le temps des Médicis. La construction de l'usine actuelle date de Pierre-Léopold, le célèbre réformateur,

qui eut la gloire d'introduire sans secousse dans le grand-duché les améliorations et les progrès auxquels nous ne sommes arrivés en France que par la révolution de 1789. L'usine, successivement agrandie par le successeur de Pierre-Léopold et par le dernier grand-duc, comprenait, quand je la visitai, quatre immenses chaudières de concentration et deux chaudières de cristallisation. Le tout était disposé sous de vastes toitures et au milieu d'un grandiose établissement. La quantité de sel obtenue était, me dit-on, de douze mille kilogrammes par jour. Les cristaux sont d'un blanc de neige, parfaitement secs, et on les cite avec raison comme les plus beaux et les plus purs qu'on puisse voir. Les eaux d'où on les retire traversent des couches d'argile salifère qu'on appelle les *moje*, et qui sont situées sous le sol, à d'assez grandes profondeurs. On amène ces eaux au jour avec la sonde, comme on fait pour les puits artésiens. Les gîtes sont à quelque distance de l'usine. Des canaux en bois, grossièrement établis, conduisent les dissolutions salines dans un grand réservoir; de là elles passent dans les évaporateurs et enfin dans les cristallisoirs, où le produit se dépose. Les argiles qui

contiennent ce sel le renferment d'ordinaire à l'état microscopique, et il est probable qu'elles doivent leur composition particulière à des eaux salées sous lesquelles elles se seront déposées à l'époque de leur formation géologique. Tout le sel que nous consommons ne vient pas des mers actuelles, et dans l'est de la France on rencontre, surtout dans la Meurthe, des gîtes analogues à ceux de la Toscane.

Des salines, je montai à Volterra, et le long du chemin je pus apercevoir quelques-unes de ces carrières d'où l'on retire l'albâtre. Les plus importantes sont cependant à la Castellina, village peu éloigné de Volterra. La pierre, travaillée dans l'une et l'autre localité, est ensuite expédiée dans le monde entier à l'état de vases, de coupes, de candélabres, de socles et corps de pendules, de statuettes; on lui donne en un mot ces mille formes diverses que tout le monde connaît. On sait combien cette matière est tendre et reçoit facilement l'impression du ciseau. Ce n'est d'ailleurs que de la pierre à plâtre cristallisée, de même composition chimique que celle qu'on retire des buttes de Montmartre. L'albâtre de Volterra est souvent translucide; d'autres fois il imite le marbre.

Parmi les plus belles variétés, on cite le *giallo,* rappelant le beau marbre jaune de Sienne, et le *fiorito,* de même apparence que les marbres gris veinés de Carrare. Il y a aussi l'albâtre blanc compacte, ressemblant au marbre statuaire.

Les Volterrans ont une habileté toute particulière pour travailler l'albâtre ; il est même probable que cette industrie s'est transmise de père en fils et de temps immémorial dans cette antique cité. Les Étrusques, fondateurs de Volterra, ont brillamment ouvert le chemin où les ont suivis tous leurs successeurs. Ceux-ci les ont même surpassés, et les artistes modernes font preuve d'un goût exquis dans leurs dessins et leurs compositions. Ils sont en cela restés Italiens, et chacun d'eux étale avec un juste orgueil aux regards des visiteurs, ce qu'il appelle son *museo,* c'est-à-dire la collection de ses œuvres. Des familles d'artistes volterrans exercent sur une très grande échelle le travail de l'albâtre, et pendant que le chef exploite les carrières et sculpte la pierre au logis, il n'est pas rare de voir les fils faire leur tour du monde pour débiter les chefs-d'œuvre paternels. L'Inde et les deux Amériques raffolent

de ces produits, et l'on cite des marchands de Volterra qui sont revenus chez eux de ces lointaines contrées avec plusieurs millions. Dans les établissements d'eaux minérales des Pyrénées, on vend au poids de l'or aux crédules baigneurs des objets en albâtre de Volterra, comme étant faits avec des marbres pyrénéens. J'ai amené un vendeur de Bagnères-de-Luchon à me faire cette confidence, et j'ai vu aussi à Naples de naïfs touristes acheter des coupes en serpentine de Toscane, les croyant, sur la foi du marchand, en lave du Vésuve. Que de choses qui ne s'achètent que pour l'étiquette qu'elles portent!

Je rencontrai à Volterra un cicerone quelque peu antiquaire, le signor Ruggiero, qui me fit visiter la ville. Nous nous rendîmes aux murs cyclopéens, qui avaient plus de douze kilomètres de tour lorsque l'enceinte était continue; c'est au moins trois fois le développement des murs modernes. De là nous visitâmes la porte romaine, dite porte de l'Arc ou d'Hercule et ouverte sur un pan des vieux murs. Ruggiero me la donna comme une porte étrusque; mais à l'arc en plein cintre et aux voussoirs nettement taillés je ne pus me faire illusion. Les

portes des villes purement étrusques, dont aucune n'a été, que je sache, trouvée debout, devaient ressembler aux pylônes égyptiens, essentiellement composés de deux *pieds-droits* de forme massive, légèrement inclinés l'un vers l'autre, et d'une *plate-bande* rectiligne les reliant par le haut. Les hypogées de l'Étrurie ne nous laissent là-dessus aucun doute (1).

On rencontre à Volterra plusieurs de ces chambres sépulcrales où les tombes sont rangées par ordre; elles sont taillées dans l'albâtre, de petites dimensions, et ornées de bas-reliefs. En enlevant le couvercle qui les ferme, on retrouve des os à moitié calcinés par le feu. Les bijoux, les vases et autres objets d'art qu'on déposait au milieu des cendres du défunt ont disparu. Les Romains, puis les Barbares, enfin les Toscans modernes ont successivement mis la main sur ces précieux objets, et violé les tombes étrusques, comme on dit encore en Italie. Plusieurs de ces sarcophages ont été portés au musée des *Uffizi*, à Florence; la plupart sont au musée de Volterra. Enfin on en a

(1) Peut-être faut-il corriger un peu ce que ces assertions avaient de trop absolu au moment où j'écrivais ces lignes. Voir la dernière partie de ce livre : *Arezzo et les Ruines de Chiusi.*



laissé un certain nombre dans les hypogées que l'on montre aux étrangers près de la ville. C'est là, en dehors d'une autre porte romaine, dite de Diane, qu'était la grande nécropole. Presque toutes les chambres souterraines ont été comblées; dans celles restées ouvertes, on a rempli les tombes d'os d'emprunt, à la grande mystification des touristes anglais, qui, ne soupçonnant pas la supercherie, emportent tous un échantillon avec un soin religieux.

Mon cicerone Ruggiero, qui me confessa le tour qu'on jouait aux voyageurs, était possesseur de quelques médailles étrusques trouvées à Volterra. Cette ville battait monnaie comme Populonia; elle était du reste l'une des douze capitales de la confédération tyrrhénienne du centre. Les monnaies de Volterra sont en bronze; elles ont le même diamètre et plus de poids encore que celles de Populonia à cause du relief plus proéminent ou mieux conservé des figures. Celles-ci sont les mêmes : c'est surtout le Janus à deux têtes et la Minerve en casque. Sur l'exergue se lit circulairement et de droite à gauche le nom de Volterra, en étrusque Velathri ou Felathri, et au milieu s'élève un objet indéterminé ressemblant à une

massue. Avec ces monnaies, Ruggiero possédait également quelques pierres gravées, arrachées à des bagues; mais après mûr examen j'eus tout lieu de le soupçonner aussi de faire là-dessus la contrebande, comme la plupart des guides italiens. Il ne sut pas ruser assez habilement, et parmi les pierres qu'il me montra, un jaspe, fort beau d'ailleurs et fort bien gravé, portait un petit Cupidon les yeux bandés, et pour épigraphe *amour et foy*. Quelque beau cavalier français venu à la suite de Charles VIII en Italie aura laissé ce souvenir à une dame de Volterra, et par une suite de vicissitudes qu'il est aisé d'imaginer, la pierre et peut-être l'anneau seront tombés aux mains de Ruggiero. Ce cicerone était bien au demeurant le meilleur fils du monde, et le plus original de tous les guides que j'aie rencontrés en Italie. Au sujet de ses pierres gravées de toute époque, et qu'il donnait imperturbablement pour des pierres étrusques, il m'avoua que ses clients n'étaient pas comme moi difficiles et n'y regardaient pas de si près. Me prenant là-dessus en estime et continuant ses confidences, il se plaignait de l'indifférence avec laquelle les étrangers arrivant par hasard

jusqu'à Volterra visitaient les ruines étrusques. On lui donnait bien par moments de généreux pourboires ; mais cela ne lui suffisait point, et Ruggiero aurait voulu un peu plus d'attention pour les restes de ses chers Tyrrhéniens. Un archéologue français venu à Volterra quelques années auparavant était le seul qu'il se rappelât volontiers. Cet archéologue lui avait fait la même remarque que moi au sujet de la porte prétendue étrusque, et Ruggiero aurait bien voulu pouvoir arriver à cet esprit de divination. De là de nombreux regrets sur son éducation laissée inachevée.

C'est en compagnie de cet antiquaire manqué que je visitai le musée étrusque de Volterra. La plupart des tombeaux sont remarquables à plus d'un titre, surtout par les bas-reliefs sculptés sur la face antérieure et par les statues couchées ou accoudées qui surmontent le couvercle. Ces statues représentent le personnage défunt : c'est un aruspice, reconnaissable à une boule qu'il tient dans la main, la bulle d'or, qui était aussi chez les Étrusques le signe distinctif du patriciat (1), ou bien c'est une

(1) La boule est quelquefois passée au cou, et remplacée dans la main par une grenade entr'ouverte, signe, dit-on, de la vie qui s'en va.

femme se regardant dans le miroir métallique et tenant un éventail à plumes comme en ont nos belles dames d'aujourd'hui. Dans les bas-reliefs, les dessins représentent souvent un convoi funèbre. Le mort est emporté sur une charrette que les prêtres et les pleureuses accompagnent. L'artiste a su donner aux chevaux un air de tristesse qui plaît, et les pauvres bêtes s'avancent lentement, la tête penchée vers la terre. Les prêtres paraissent moins tristes, et je me rappelai involontairement devant ces naïves sculptures ces vers trop vrais du fabuliste :

> Un mort s'en allait tristement
> S'emparer de son dernier gîte ;
> Un curé s'en allait gaîment
> Enterrer son mort au plus vite.

Certains bas-reliefs sont encore plus curieux en ce qu'ils représentent des scènes mythologiques ayant trait à des faits que les Grecs chantèrent plus tard : ainsi les voyages d'Ulysse. Je vois encore le pudique héros qui s'est fait attacher au grand mât pour résister aux tentations des sirènes qui nagent voluptueusement autour de son navire.

Tous les bas-reliefs et statues des tombeaux

étrusques annoncent l'enfance de l'art ou un ciseau peu exercé. La sculpture du moyen âge a un grand air de parenté avec eux, et quelques-uns portent la trace d'une peinture rouge ou bleue dont on les coloriait. Les bijoux en or, les vases en terre, les armes et divers autres objets en bronze du musée de Volterra sont plus remarquables, et il y a surtout certaines chaînes en filigrane d'un travail si exquis et si net qu'elles excitent bien des envies chez tous les visiteurs ; mais qu'est-ce que tout cela en comparaison des objets d'arts déposés dans les musées étrusques de Rome et de Florence et provenant des fouilles de Cæré, Corneto (l'ancienne cité des Tarquins), Pérouse, Vulci, Veies, Chiusi, Arezzo, Cortone ? Qu'est-ce que tout cela encore vis-à-vis de ce que nous offre le musée Campana ?

Ruggiero, non content de me montrer tous les trésors étrusques de Volterra, me fit aussi parcourir la ville. La cathédrale, qui date du XIIe siècle ; le Baptistère, de forme octogone, élevé sur le plan d'un temple romain, double analogie qu'il possède avec celui de Florence ; les églises de San-Francesco et de San-Lino, le couvent des Camaldules, attirèrent successi-

vement mon attention. Partout je rencontrai des tableaux des maîtres de la grande école italienne, et je fus étonné de tant de richesses accumulées. Les chefs-d'œuvre étaient prudemment recouverts d'un rideau, et il fallait partout payer pour faire tirer la ficelle, comme il est d'usage en Italie. Ruggiero, qui exerçait consciencieusement ses fonctions de cicerone, ne pouvait concevoir une telle manœuvre pratiquée par les curés eux-mêmes et non par leurs bedeaux.

Après les églises, je visitai le palais public, ancienne résidence du consul ou podestat quand Volterra était une cité indépendante ; puis mon guide me montra la maison où il prétendait qu'était né Perse le satirique, et enfin la demeure de Daniel Ricciarrieli, dit de Volterra, que les descendants du célèbre peintre occupent encore. Elle renferme une belle fresque de lui. Ruggiero ne me fit pas grâce de la citadelle, jadis prison d'état. C'est le fameux aventurier français, Gauthier, duc d'Athènes, un moment maître de Florence en 1342, qui en jeta les fondements. Cosme III y fit enfermer, sur d'injustes soupçons, l'infortuné Lorenzini, qui resta onze années enchaîné

dans son cachot (1). Il y composa un traité des sections coniques, dont le manuscrit est déposé à la bibliothèque Magliabecchiana de Florence. La citadelle de Volterra contient aujourd'hui une prison cellulaire, bâtie sur le modèle de celle de Mazas. C'est là qu'on enfermait aussi, du temps de l'ancien grand-duc, les condamnés à perpétuité, ceux que la peine de mort, abolie dans le grand-duché, n'avait pu atteindre. De la citadelle, j'allai donner un coup d'œil à une piscine et à des thermes romains, puis aux *balze*, immense éboulement de terre qui s'est produit au XVIIe siècle, et qui depuis lors gagne tous les jours. Il entraîne peu à peu dans la vallée adjacente la partie nord de la montagne d'argile sur laquelle est bâtie Volterra.

C'est sur le flanc de cet abîme que Ruggiero m'annonça piteusement qu'il n'avait plus rien à me montrer et me rendait ma liberté. J'en profitai pour songer au retour. Le mois de décembre était venu, et il était temps de rentrer au logis. Je fis donc marché avec un voi-

(1) Cosme accusait Lorenzini d'avoir favorisé la correspondance de Marguerite d'Orléans, son épouse, avec le prince Ferdinand. Quand c'eût été vrai, c'était la grande duchesse d'abord qu'il eût fallu enfermer.

turin pour me mener jusqu'à Pontedera, où je devais prendre le chemin de fer de Livourne. Cependant les mines de cuivre de Monte-Catini étaient à l'entrée de la route, au pied de la montagne même où s'élève Volterra, et je ne pouvais manquer de terminer ma visite de la Maremme par cette intéressante excursion.

Les Étrusques de Velathri ont ouvert les premiers ces gîtes, et c'est de là que l'Étrurie a tiré le bronze d'une partie de ses médailles et de tant d'autres objets d'art. Au moyen âge, la république de Volterra et après elle celle de Florence ; au commencement des temps modernes, le grand-duc Cosme Ier et ses deux fils continuèrent successivement les travaux. Les mines furent fermées dans la première moitié du xviie siècle, à la suite de la peste de Volterra. Le naturaliste Targioni, qui à la fin du siècle dernier parcourut la Toscane et ramena l'attention de ses compatriotes sur les richesses minérales de ce pays, dit dans son ouvrage qu'une société livournaise travaillait de son temps à Monte-Catini. M. Porte reprit cette exploitation, et après dix ans d'essais infructueux céda la mine pour trente mille francs environ à trois capitalistes de Florence. Un an

après, l'ingénieur allemand M. Schneider, directeur des travaux, mit la main sur des amas cuivreux si riches et si puissants que la mine produisit bientôt des millions, et enrichit au-delà de toute espérance ses trois heureux propriétaires. M. Schneider est vraiment un favori du sort. Peu d'années avant son entrée à Monte-Catini, il exploitait, avec un de ses confrères de Saxe, les mines de charbon de Caniparola, près de Gênes. Ces mines furent fermées faute d'un gain qui payât les frais, et nos deux mineurs firent contre mauvaise fortune bon cœur en ouvrant une boutique. Ils débitaient modestement le pain à la livre et le vin au *fiasco* à leurs rares clients, quand Monte-Catini et une mine de cuivre voisine eurent besoin chacune d'un ingénieur et s'adressèrent à nos deux Saxons. Unis dans le bonheur comme dans l'adversité, les deux amis tirèrent à la courte-paille à qui écherrait Monte-Catini ; le sort tomba sur M. Schneider. Quelques mois après, son camarade périssait de mort violente, écrasé sous un éboulement.

L'heureux directeur du Potose toscan me permit de visiter ses travaux. A l'entrée de la galerie en descente par laquelle on pénètre dans

la mine, sont les bustes en marbre de Targioni et de Porte, hommage mérité rendu à deux généreux promoteurs de l'industrie minière en Toscane. Pendant que j'examinais ces bustes, on m'apporta un costume complet : une culotte à fond de cuir, une veste de mineur boutonnant sur le côté, une ceinture pour passer le marteau, une grosse paire de bottes en caoutchouc et un fort chapeau de même matière. Muni de ma lampe, je suivis mon conducteur. Le galerie est pourvue de marches, et une rampe d'appui règne sur toute sa longueur. Jamais, dans aucune des nombreuses mines que j'ai visitées, je n'ai retrouvé pareil luxe; jamais non plus, il faut le dire, si beaux bénéfices n'ont été réalisés. Aussi a-t-on fait de Monte-Catini une sorte de mine *à l'usage des gens du monde*, et de même qu'on m'avait présenté un costume complet de mineur, on offre gracieusement aux dames une robe, un chapeau et des chaussures de circonstance.

Partout, dans les galeries et dans les chambres d'exploitation où m'accompagna M. Schneider, reluisait le précieux minerai. C'est la *pyrite de cuivre*, ayant l'éclat et l'aspect de l'or ; le *cuivre panaché*, dont les irisations jaunes, violettes

et verdâtres imitent la couleur changeante des plumes du paon, d'où le nom de *pavonazzo* que lui donnent les Toscans ; c'est enfin le *cuivre gris* ou sulfuré, ayant la couleur et le grain de l'acier, mais tendre jusqu'à se laisser couper au couteau, et dont la richesse atteint souvent quatre-vingt pour cent de cuivre métallique. La nature ne s'est pas contentée de rassembler sur un même point tant de minerais différents ; elle les y a groupés en quantité si grande et si purs de toute gangue que les bénéfices annuels de l'exploitation dépassent aujourd'hui un million de francs, sans que l'on force l'extraction. La production mensuelle s'élève à deux cent mille kilogrammes de minerai. La plus grande partie est envoyée en Angleterre, aux usines de Swansea, dans le pays de Galles. Ces vastes fonderies reçoivent devant leurs fourneaux, jour et nuit allumés, les produits des mines de cuivre du monde entier, et renvoient ensuite le métal aux différents pays de l'univers, en cela presque tous tributaires des Anglais, la France plus qu'aucun autre. Le minerai de teneur moyenne ou faible extrait de Monte-Catini est d'abord enrichi sur place au moyen de broyages et de

lavages, puis envoyé à l'usine de Prato, située près du chemin de fer de Florence à Pistoie. Le cuivre obtenu est vendu en Toscane, surtout à Prato même, où l'on fabrique de temps immémorial la plus grande partie des ustensiles dè cuivre employés en Italie : Prato est le Saint-Flour de la péninsule.

Je quittai Monte-Catini, non sans avoir inscrit mon nom sur le registre où, suivant la mode italienne, on fait signer les visiteurs qu'attire chaque jour la richesse devenue proverbiale de ces gîtes. Je me livrai ensuite corps et âme à mon voiturin, qui me promit de me porter à Pontedera avant le dernier départ du chemin de fer de Livourne. La route, triste et monotone au départ, s'embellit peu à peu, et la riante et fertile vallée de l'Era me rappela certains paysages de la Touraine : partout la verdure, bien qu'on ne fût encore que dans les premiers jours de janvier.

Absent depuis quatre mois de Livourne, je trouvai à mon retour la situation politique assez tendue. Les paroles que Napoléon III avait adressées au ministre d'Autriche à la réception du 1er janvier 1859 avaient ranimé les espérances des Italiens. On parlait à Flo-

rence de reprendre au théâtre les tragédies politiques de Niccolini, pleines d'allusion à l'histoire de Toscane. Le cri à double sens de *Viva Verdi!* devenait partout un signe de ralliement. Je compris que la guerre se préparait. Les études que je voulais poursuivre en Italie demandaient un état de calme et de tranquillité que rien ne me faisait prévoir. Je fis donc mes adieux, bien malgré moi, à ce beau pays. En moins d'une nuit, un petit pyroscaphe toscan, une vraie coquille de noix, me porta de Livourne à Gênes. J'arrivai à Turin dans la soirée du 14 janvier, et trouvai toute la ville en grand émoi par suite de la venue du prince Napoléon, fiancé de la princesse Clotilde. N'ayant point à prendre part à ces fêtes, je continuai ma route par le Mont-Cenis, traversant les Alpes neigeuses par la plus belle nuit d'hiver. Je repris bientôt le chemin de fer en Savoie, et de là jusqu'à Paris, où je trouvai peu de croyance à la guerre. Les événements nous ont dit depuis qui avait alors raison des Français ou des Italiens.

La Toscane, dont les récits qu'on vient de lire font connaître un des districts les plus

curieux, n'est pas seulement, on le voit, un pays agricole, le *jardin de l'Italie*, comme on l'a nommée avec tant de raison ; c'est aussi une contrée industrielle, et si elle a brillé, à l'aurore des temps modernes, d'un si vif éclat dans les beaux-arts et les belles-lettres, elle peut aujourd'hui voir s'ouvrir pour elle, bien que d'une autre façon, une seconde époque de renaissance. Qu'elle entre résolûment dans la voie où semblent la pousser de nouveau quelques-unes des traditions de son passé. Le XIX[e] siècle a inauguré l'ère de l'industrie. Parmi toutes les contrées de la péninsule, l'Étrurie est celle qui peut le mieux donner l'exemple et entraîner à sa suite toutes les autres vers le but que M. de Cavour, en mourant, a indiqué à ses compatriotes. Si l'Italie veut sérieusement se régénérer, si elle veut que l'unité se fasse, qu'elle oublie ses vieilles haines, qu'elle se tourne vers les points d'où peut lui venir la lumière, vers les pacifiques travaux qui développent le commerce ; qu'elle apprenne, par l'exemple de l'Angleterre, ce que peut gagner une nation à être grande par l'industrie.

LES MARBRES

DE

SERAVEZZA, DE L'ALTISSIMO

ET DE CARRARE



LES MARBRES

DE

SERAVEZZA, DE L'ALTISSIMO ET DE CARRARE

Le voyageur parti de Livourne sur la voie ferrée qui relie le port principal de la Toscane à sa vieille capitale Florence est bientôt arrivé à Pise, première station du parcours. Là, si, au lieu de continuer sa route vers l'ouest, il suit l'embranchement nord de la voie qui atteindra prochainement Gênes, unissant ainsi deux villes autrefois rivales, il peut d'abord admirer tout à son aise, sans descendre de wagon, les quatre monuments qui font la gloire de Pise. Réunis sur la même place, comme pour épargner au touriste la peine de les cher-

cher les uns après les autres, le Dôme, la Tour penchée, le Baptistère et le *Campo-Santo* sont presque effleurés par la locomotive. Les travaux d'art de la voie et les vieux remparts crénelés de Pise la gibeline, trop étendus pour la ville moderne, tant elle a perdu de son ancienne importance, se touchent pour ainsi dire, et l'on peut embrasser du même regard les merveilles de notre siècle et celles des âges passés. La campagne est riante ; l'olivier y croît au milieu des blés, la vigne s'y enlace à l'ormeau comme au temps de Virgile. A gauche est la mer, qui reçoit les eaux paresseuses de l'Arno. L'embouchure du fleuve est presque barrée par les sables, et une tour en ruine, qui servait jadis de phare, indique l'emplacement de l'ancien port de Pise. Parallèlement à l'Arno court le fleuve Serchio, dont l'embouchure est également marquée par une tour. A droite se profilent de hautes montagnes aux tons bleuâtres, celles dont parle Ugolin dans le poème de Dante, et qui *empêchent les Pisans de voir Lucques*.

C'est à travers cette contrée, si belle dans sa végétation naissante, si riche en souvenirs, que m'entraînait la vapeur par une de ces

magnifiques journées d'hiver comme on en voit beaucoup en Italie. On était au mois de décembre 1863. Parti de Livourne le matin, j'avais franchi la station de Pise, puis, tournant au nord, celle de Viareggio, caressée par les flots de la Mer-Tyrrhénienne, et j'arrivais à Pietra-Santa, terme de mon voyage par la voie ferrée. Un ami, que j'avais rencontré quelques années auparavant dans la Maremme toscane (1) et qui depuis avait pris la direction d'une mine d'argent dans les Alpes apuanes, au nord du grand-duché, était venu m'attendre à la station; il me disputa aux nombreux *vetturini* qui s'emparaient déjà de mes bagages. Montés sur un léger *calessino* attelé d'un cheval fringant, nous dépassâmes bientôt tous les voiturins de louage qui nous avaient suivis à la course en vociférant, et en moins de trois quarts d'heure nous atteignîmes la jolie petite ville de Seravezza (2). J'allai aussitôt frapper

(1) Voir l'étude sur *la Maremme*, chap. II.

(2) Il est d'usage en Toscane d'écrire Seravezza avec un seul *r*, contrairement à l'étymologie. On a évité ainsi le concours de deux syllabes longues dans le même mot et obéi à la règle qui ne veut qu'un seul accent tonique. La prosodie italienne, digne fille de la prosodie latine, est pleine de ces délicatesses. Il est juste de dire cependant que la poste et le chemin de fer, rigides observateurs de l'étymologie et la préférant à l'élégance, écrivent Serravezza.

à une maison hospitalière qu'un Français, M. Henraux-Sancholle, propriétaire des plus belles exploitations de marbre du pays, avait mise gracieusement à ma disposition, et je trouvai dans cette maison, au pied des Alpes toscanes, des hôtes aimables qui me rappelèrent la France.

Seravezza était un point de départ des mieux choisis pour quelques tournées qui devaient me conduire vers les sites les plus curieux de la Toscane, si riche en mines et en carrières, et surtout vers deux centres d'exploitation justement célèbres, l'Altissimo et Carrare, — l'Altissimo, où le génie de Michel-Ange, obéissant à la volonté patriotique d'un Médicis, Léon X, découvrit, il y a plus de trois siècles, des gisements de marbres qui, retrouvés il y a quarante ans, n'ont pas cessé depuis d'être exploités; — Carrare, où tous les habitants tiennent le ciseau comme sculpteurs ou comme carriers, et dont les marbres, connus bien avant ceux de Seravezza, ont depuis deux mille ans fourni tant de précieux matériaux à l'architecture et aux arts d'ornement comme à la statuaire.

I. — LA VALLÉE DE SERAVEZZA.

La Serra et la Vezza. — Les frulloni. — Diverses qualités de marbres. — Marbre-brèche. — La carrière du Rondone. — *L'ispettore* Niccolino. — Les terrassiers Modénais. — La carrière du Giardino.— Chute des blocs. — Filons de marbre statuaire. — Hypothèses géologiques.

La ville de Seravezza, d'où j'allais commencer mes explorations dans les montagnes de marbre de la Toscane et du Modénais, est pour les modernes Tyrrhéniens la ville du marbre par excellence. Elle est située au confluent de deux ruisseaux, la Serra et la Vezza. A partir de Seravezza, ces deux ruisseaux n'en forment plus qu'un, connu sous le nom de la Versilia, qui va mourir à la mer après avoir fertilisé la plaine de Pietra-Santa. Que l'on remonte le cours de la Serra ou celui de la Vezza, ce ne sont partout, aux flancs des montagnes, qu'exploitations de marbre étagées à diverses hauteurs, et reconnaissables à la longue traînée de déblais qui descend du seuil de la carrière jusqu'au niveau de la vallée. A la couleur que revêt d'habitude la pierre extraite, on dirait de loin un

vaste ossuaire ou encore un amas de neige.

Le long du cours d'eau, la scène change; on n'entend que le bruit monotone et continu des scieries, où le marbre est débité en planches par des lames d'acier disposées sur un châssis, et le grincement des *frulloni*, sortes de meules horizontales, où les carreaux, dégrossis à la carrière, reçoivent sur une de leurs faces le poli exigé pour la vente. Les scies sont sans dents; du sable siliceux, versé autour d'elles avec de l'eau, entame seul le marbre. Ce même sable, jeté sur les *frulloni*, use et polit aussi les carreaux. Ce sont ceux-ci qui tournent, la meule reste fixe, dormante. Des roues hydrauliques, mues par les eaux des deux torrents, donnent la vie à tous les appareils, et le travail ne cesse ni le jour ni la nuit. Parfois des usines d'une autre espèce, comme les forges où l'on étire le fer, les moulins où l'on fabrique la poudre, les établissements du Bottino, où l'on traite les minerais de plomb et d'argent du pays, viennent prouver au voyageur que le travail du marbre n'est pas le seul dont les habitants tirent profit. Ils exploitent même, concurremment avec le marbre, les ardoises de Cardoso, dont on se sert

pour couvrir les toitures, et les schistes lustrés de la même localité, qui, réfractaires à l'action du feu, ont été employés de tout temps en Toscane pour le revêtement intérieur des foyers métallurgiques, entre autres des hauts-fourneaux à fondre le minerai de fer. Les usines de Cecina, de Follonica, de Valpiana font un usage exclusif de cette pierre. Les chars à bœufs qui descendent de la montagne de Cardoso, chargés d'ardoises et de blocs de schistes, se croisent avec ceux qui portent le marbre, et le long du chemin on rencontre les bouviers des diverses carrières allant fraternellement de compagnie.

Les deux vallées de la Serra et de la Vezza sont étroites, rarement visitées du soleil. L'horizon est partout limité. Aux pentes et jusqu'aux cimes des hautes montagnes sont attachés quelques pauvres villages qu'habitent les mineurs et les carriers. Des champs de vignes, quelques prairies, des bois de chênes et de châtaigniers, plus haut le hêtre, enfin les bruyères, composent toute la végétation. L'oranger et l'olivier, le blé et le maïs sont réservés à la plaine, et ce n'est qu'entre Seravezza et la mer que la terre déploie toutes ses richesses. Là s'étend

une vaste campagne qui, sous le ciel clément de l'Italie, est un veritable jardin. Des fleurs de toute espèce, aux couleurs vives et variées, s'épanouissent autour des gracieuses villas; le long des murs l'oranger s'étale en espalier, et marie le ton doré de ses fruits au vert sombre de son feuillage. Des deux côtés de la route qui conduit de Seravezza à Pietra-Santa ou à la station de Querceta, et de là au port d'embarquement des marbres, ce ne sont que bois d'oliviers. L'arbre chéri des Grecs, qui l'ont transplanté sur ces rivages, empiète, tant le terrain lui est favorable, sur les fossés et jusque sur les accotements de la route.

Si l'on revient sur ses pas, si l'on remonte la Vezza aux eaux vives et poissonneuses, on trouve à droite les carrières de la *Costa*, où le marbre prend toutes les couleurs, depuis le blanc clair ou ordinaire (le blanc par excellence, le marbre statuaire seul manque) jusqu'au bleu commun ou fleuri : *bianco chiaro*, *bianco ordinario*, *bardiglio comune*, *bardiglio fiorito*, disent les praticiens de l'endroit (1). Un peu plus loin, la route, déjà fort étroite

(1) Tous ces marbres doivent leur origine à des carbonates de chaux ou calcaires qui se sont déposés dans les mers qui couvraient cette

et montante, se resserre et devient plus raide. On traverse le petit village de Ruosina, puis on aperçoit à gauche, perchés à mi-hauteur, Retignano et Stazzema, et l'on arrive au Rondone, où sont les dernières carrières. Des deux côtés du chemin, d'immenses ouvertures béantes annoncent d'importantes exploitations. A la surface moussue des déblais, aux tas volumineux qu'ils forment, on peut juger à la fois de l'ancienneté et de l'étendue des travaux. La pierre, dans sa cassure fraîche, indique une autre nature de marbre; c'est le *marbre-brèche*, formé d'assemblages divers, — galets de calcaire blanc ou violacé, débris de roches éruptives verdâtres, réunis et comme soudés entre eux par un ciment ferrugineux de couleur jaune

partie du globe au temps des révolutions géologiques. Dans les marbres statuaires, le calcaire est chimiquement pur; dans les marbres *de couleur*, il est mêlé de matières bitumineuses qui donnent à ces roches la teinte qui les distingue. Les matières sont répandues dans la masse, non-seulement par taches sombres ou uniformément, mais encore en filaments déliés et d'un noir très vif dans les marbres fleuris. Le bitume qui a pénétré toutes ces couches est dû soit à des matières végétales mêlées aux calcaires et qui se sont déposées avec eux, soit à des émanations souterraines. — Les marbres de Seravezza et de Carrare ne renferment aucune empreinte de coquilles ou de plantes, nul fossile, nulle pétrification. Les géologues les rattachent à l'époque jurassique, ainsi nommée parce qu'elle correspond à la période où se sont formés les immenses dépôts calcaires du Jura.

ou rouge. Tous ces éléments d'origines si différentes, produits à des époques géologiques éloignées les unes des autres, se sont un jour trouvés ensemble, roulés par un de ces torrents antédiluviens dont les plus furieux parmi les torrents de l'époque actuelle peuvent à peine donner une idée. Puis toutes ces roches, broyées, pulvérisées, réduites à des échantillons de grosseurs variables, se sont rassemblées dans un milieu aqueux plus tranquille; elles se sont déposées au fond d'un lac, d'un estuaire, ou sur les bords d'un golfe d'une de ces mers anté-historiques. Un ciment argile-ferrugineux, mêlé d'oxyde noir de manganèse, a rapproché, agglutiné ensemble toutes les parties; il a lié toutes ces matières hétérogènes comme par une espèce d'affinité chimique, à l'instar de nos mortiers modernes dans la fabrication du béton. Ainsi s'est formé et déposé le marbre-brèche, qui de toute antiquité a été recherché par l'architecture. Celui du Rondone, ou, pour le désigner par le nom sous lequel on le connaît dans les arts et le commerce, celui de Seravezza, est le plus estimé. Il prend un beau poli et affecte une infinité de tons où dominent toutefois le blanc, le rouge, le violet. La variété

la plus recherchée est celle dite *fleur de pêcher* à cause de sa couleur dominante. La brèche de Seravezza est connue plus particulièrement en Toscane sous le nom de *mischio*, qui lui vient du mélange des éléments variés qui la composent, ou d'*affricano* par analogie avec une brèche pareille fort célèbre que les Romains avaient exploitée en Afrique en même temps que celle de Seravezza, et qu'ils employaient surtout pour leurs colonnes. Le mischio de Seravezza a été aussi fort recherché au moyen âge et à l'époque de la renaissance. Dans la plupart des vieilles églises d'Italie, les piliers, les frontons et les colonnettes des chapelles, les revêtements et les placages intérieurs sont faits avec cette brèche précieuse. Depuis, le goût a changé, et ces marbres ont injustement perdu la faveur dont ils jouissaient. Des deux carrières du Rondone, une seule est en ce moment exploitée (1).

(1) C'est de là que sont sorties les colonnes monolithes qui ornent la façade du nouvel Opéra de Paris : on était en train de les extraire à l'époque où je visitai le Rondone. La brèche de Seravezza a été fort employée dans les embellissements de Versailles en placages, colonnes intérieures, dessus de table, etc. On la rencontre également au Louvre. A Florence, outre un grand nombre d'églises, elle orne le palais Pitti, et a servi à tailler les deux obélisques de la place de Sainte-Marie-Nouvelle.

Quand on entre dans la vaste excavation, le bruit particulier de la scie d'acier sans dents glissant à travers le marbre sur un lit de sable arrosé par un filet d'eau, l'éclat fumeux des lampes, les coups de marteau des mineurs tombant répétés sur la pointerolle et le ciseau, ou frappant en cadence sur la tête des fleurets ; par moments, l'explosion d'une mine retentissant dans la caverne et en ébranlant les parois, puis les cris des ouvriers, ceux-ci pressant sur les leviers, ceux-là chassant les coins de fer, ou disposant les rouleaux de bois sous les blocs de marbre, tout cela produit une vive impression sur le visiteur. Au moment où je pénétrai dans la carrière, de jeunes filles au teint frais en sortaient pieds nus, la robe retroussée, un foulard noué autour des cheveux, portant dans un panier sur leur tête les déblais provenant des travaux. Elles se suivaient à la file, et arrivées au dehors jetaient nonchalamment le contenu de leur *canestre* sur le tas commun où s'amoncelaient les éclats de marbre formant talus de chaque côté. Sans doute la brouette eût été un moyen de transport plus expéditif, mais comment circulerait-elle au milieu des blocs de marbre amoncelés çà et là

dans un lieu éclairé à peine ? *Cosi fan tutte*, ainsi fait-on partout, me dit l'un des mineurs auquel je témoignai mon étonnement sur ce système primitif.

Attentif à tout ce qui se faisait, donnant ses ordres d'une voix brève et quelquefois sévère, un vieux surveillant, petit de taille, mais vigoureux, l'*ispettore* Niccolino, allait et venait, coiffé d'un bonnet phrygien qui annonçait un ancien marin. Il était vêtu de cette veste aux larges et nombreuses poches particulière à la Toscane, et qu'on appelle *cacciatora* ou veste de chasseur. Niccolino y entassait les paquets de cartouches destinés aux mineurs et tous les échantillons de marbre qu'il voulait montrer à son chef, le *padrone* ou directeur des travaux. C'est avec ce digne Gênois, qui avait passé toute sa vie au milieu des marbres que je visitai le Rondone. Marin, comme je l'ai dit, avant d'être carrier, Niccolino avait porté des marbres de la Rivière de Gênes en France et remonté le Rhône jusqu'à Arles. Aussi me parlait-il avec orgueil une espèce de langue franque que je ne comprenais guère mieux que son affreux patois de Gênes ; mais c'était là le moindre de ses soucis. Son père avait servi

« dans les marbres, » comme il disait; lui-même servait comme son père, et avait aussi poussé son fils dans le rude métier des carrières. Depuis 1806, cette triple génération de braves ouvriers était ainsi attachée au même établissement, et donnait raison à l'adage que « les bons maîtres font les bons serviteurs. »

Les marbres blancs, clairs ou ordinaires, dont on fait des chambranles de cheminée, des baignoires, des vasques de fontaine, des colonnes, des dessus de meubles; les marbres bleus communs, dont on fabrique surtout des dalles et des carreaux pour parquets, des vases et des balustrades de jardins; les marbres bleus fleuris, qu'on emploie de préférence pour l'ornementation, urnes, colonnettes, consoles; enfin les marbres brèches, dont on fait essentiellement des colonnes ou des placages, — tels sont ceux que l'on exploite communément à Seravezza. Est-ce à dire que le marbre statuaire y manque? Non sans doute, et Carrare, qui avait eu jusqu'ici le privilége de fournir des blocs irréprochables pour statues, bustes ou bas-reliefs, n'est plus sans rivale; les qualités jadis si vantées de ses marbres statuaires ne sont plus hors ligne dans l'estime des con-

naisseurs. Le premier rang semble désormais appartenir à Seravezza, et c'est aux flancs de l'Altissimo, à plus de mille mètres de hauteur, qu'il faut aller chercher maintenant le marbre blanc pur de tout défaut et de toute tache.

Le statuaire de Seravezza est plus beau encore que celui de Carrare. Le grain est serré, homogène, cristallin, rappelant la cassure du sucre, d'où l'épithète de saccharoïde donnée en minéralogie au marbre statuaire. La couleur est d'un blanc mat, prenant sous le poli un ton de cire vierge, sans aucune ligne jaune ou bleuâtre. Le ciseau se promène facilement sur le bloc et enlève des éclats réguliers. Guidé par Niccolino, je visitai d'abord les carrières du Giardino, situées sur le penchant méridional du mont Altissimo, dont la cime est à près de dix-huit cents mètres de hauteur. A partir du village de Ruosina, on quitte la Vezza pour prendre une vallée transversale remontant au nord. Le chemin s'élève avec le torrent. Construit pour la descente des marbres par le propriétaire du Giardino, il mesure une lieue et demie de longueur, et rachète une différence de niveau d'environ trois cent cinquante mètres.

Les pentes raides des montagnes latérales sont plantées de pins, de châtaigniers, de hêtres, et recouvertes d'un gazon toujours vert. Quelques cascades, descendues des plus hautes cimes, tombent en lames argentées, éparpillant au soleil une poussière blanchâtre où étincellent, sous le jeu capricieux de la lumière, toutes les nuances du prisme. La route dispute la place au torrent, resserrée entre les deux montagnes. Çà et là sont quelques cahutes, refuge des bergers qui mènent paître leurs chèvres sur ces sommets ardus, quelques vieilles masures abandonnées où l'on fait griller les châtaignes destinées au moulin, à l'époque de la cueillette, en octobre. Sur le chemin, une escouade de terrassiers modénais, désignés ironiquement sous le nom de *lombardi* (synonyme ici de lourdauds) par les ouvriers toscans plus policés, répare la voie, comble les ornières de sable ou de cailloutis. Ces terrassiers sont restés fidèles, comme les jeunes filles du Rondone, à l'usage du panier, qu'ils préfèrent à la brouette. Le terrain, formé de micaschistes noirâtres, a une teinte sombre qui va bien au tableau, et tout l'ensemble du paysage revêt un caractère d'austère majesté. Les Modénais, que

les beautés de la nature inquiètent peu, ne suspendent un moment leur travail que pour surveiller la confection de la *polenta*, pâtée de farine de maïs ou de châtaignes qu'on fait bouillir avec un peu de graisse dans une immense marmite en fonte. Sur un coin du chemin, dans le fond du fossé, l'un des ouvriers auxquels le suffrage de ses camarades a délégué les fonctions de *maître coq* agite la pâte fumante avec une latte de bois qui rappelle l'arme d'Arlequin. Quelques branchages secs font tous les frais du combustible, et deux pierres sur lesquelles est placée la marmite composent tout le fourneau. La cuisson terminée, on découpe le gâteau en tranches où chacun mord à belles dents.

Assis sur une borne du chemin, je contemplais le groupe des *lombards* dévorant leur frugal repas, quand Niccolino me montra devant nous, de l'autre côté du torrent, un précipice escarpé que couronnait un bouquet de pins. *Questo è il paradiso de' cani*, c'est là le paradis des chiens, me dit-il. — Et d'où vient ce nom ? Alors il me raconta que les chiens, quand ils étaient sur le plateau supérieur, à la poursuite du gibier, se précipitaient quelquefois tête

baissée dans l'abîme que leur masquait le bouquet de pins. *E cosi se ne vanno al paradiso de' cani* (et c'est ainsi qu'ils s'en vont au paradis des chiens), termina-t-il avec un sourire en manière de péroraison. Au pied de la carrière du Giardino est la cabane du forgeron où l'on affûte les fleurets des mineurs et où l'on retrempe les têtes des marteaux. Un plan incliné, dont le seuil est formé de larges dalles de marbre, conduit à la place où l'on charge les blocs. Des chars aux roues basses et massives, serrées par les mâchoires des freins que commandent deux fortes vis à l'arrière, se tenaient prêts pour le chargement lors de ma visite au Giardino. Cinq ou six paires de bœufs, encore suants de la montée, soufflaient avec bruit en attendant le signal du départ. La vapeur de leurs naseaux, se dissipant avec lenteur au soleil, formait une traînée transparente. Quelques-uns, moins fatigués, broyaient une poignée de foin que leur présentait un des bouviers, et fixaient sur lui leurs gros yeux ronds avec un air calme et débonnaire. Autour du char étaient disséminés les manœuvres, prêts à mettre en mouvement leviers, crics et rouleaux.

C'est à cet endroit où les bœufs s'arrêtent que commence réellement l'ascension du voyageur. Je levai la tête et regardai mon guide, qui semblait me dire comme la sibylle à Enée : *nunc animis opus*, c'est maintenant qu'il faut du courage. Une différence de niveau de près de deux cents mètres en verticale séparait le point où nous étions de celui que nous devions atteindre. Le sentier suivait d'abord une pente rapide, inclinée de trente à quarante degrés; puis c'étaient des marches comme celles d'un escalier avec la montagne d'un côté, l'abîme de l'autre. Enfin aux marches succédaient des encoches taillées à pic dans le roc. Il y avait tout juste place pour le pied, et le long de cette échelle d'un nouveau genre tombait en guise d'appui une chaîne aux anneaux de fer, sur laquelle il fallait s'élever par la seule force des poignets. On mettait les pieds l'un après l'autre dans les entailles du rocher, à peu près comme sur les barreaux d'une échelle toute droite, mais avec infiniment moins de commodité. Dans ce passage dangereux, que je gravis tant bien que mal, un ouvrier pris tout à coup de vertige, ou perdant la chaîne des mains, s'était laissé choir un samedi du mois de juin 1861.

11.

Son corps, qui avait roulé dans l'abîme, fut ramassé en lambeaux au pied de la montagne et rapporté dans un sac. Le lundi suivant, on eut toutes les peines du monde à ramener à la carrière les camarades de la victime, qui ne voulaient plus revoir le théâtre de ce lamentable accident.

Sur ces escarpements où l'homme à peine peut atteindre, on conçoit qu'il n'y ait pas d'autres moyens de transport pour les blocs extraits des carrières que de les précipiter dans le vide. De distance en distance règnent des murs énormes, des *bastions*, comme les appellent si bien les carriers italiens. Ils sont dressés en talus, et de loin en loin sont ménagées des plates-formes horizontales qui permettent aux ouvriers de travailler, et où s'amortit la vitesse des blocs tombés des plus hautes cimes. La descente de ces monolithes, qui atteignent parfois jusqu'à trente mètres cubes de volume et pèsent plus de quatre-vingt mille kilogrammes (ce sont alors des bancs entiers détachés de leur lit de carrière), est vraiment magnifique à voir. Le géant de pierre roule avec fracas sur les débris de marbre rejetés de l'exploitation et formant talus ; il franchit dans une immense

parabole les corniches des bastions et se remet à descendre. Le bruit ressemble au grondement du tonnerre répété par tous les échos des vallons. L'énorme masse est emportée par une vitesse qui va s'accélérant de plus en plus, selon les lois de la pesanteur. Si un arbre, si un autre bloc se rencontre sur sa route, alors un choc terrible a lieu : l'arbre est déraciné, tordu, broyé; ses débris sont projetés au loin. Si ce sont deux blocs de marbre qui se choquent, le plus volumineux brise l'autre et le fait voler en éclats. Pour prévenir ces accidents, on accumule parfois devant les masses arrêtées à mi-chemin, et qui peuvent gêner la descente d'un bloc supérieur, des monticules de débris de marbre qui forment une espèce de matelas protecteur. Souvent la descente seule suffit, sur le cailloutis de la montagne, à mettre un bloc en pièces pour peu qu'il ait quelque défaut. Il se divise avec un tel fracas qu'on dirait un coup de mine, et l'analogie est d'autant plus frappante que du milieu de ces débris se dégage une poussière fumante que l'on prendrait pour la vapeur produite par l'ignition de la poudre. Après toutes ces péripéties de la chute, le bloc s'arrête enfin, comme

épuisé, non sans tracer un profond sillon dans le sol, où il s'enfonce quelquefois jusqu'à un mètre. C'est alors qu'arrivent les ouvriers munis de pinces et de rouleaux.

Cependant j'étais parvenu au point culminant où se développent les magnifiques *filons* de marbre statuaire, capables d'alimenter une exploitation de plusieurs siècles (1). Je m'arrêtai à la cabane des ouvriers ; elle est toute construite en beau marbre blanc saccharoïde, la seule pierre qu'on trouve en cet endroit. De l'éminence où j'étais placé, je contemplais avec un certain plaisir la pente que j'avais gravie. Le retour ne m'effrayait guère, car la descente, même par les étranges échelons dont j'ai parlé, est plus facile que la montée. Çà et là se

(1) J'emploie à dessein le mot *filon*, que la géologie réserve pour d'autres gîtes. Non-seulement ce mot est l'expression technique dont se servent tous les carriers italiens, mais il indique encore très bien la nature toute particulière du gisement du marbre statuaire. Ce marbre est loin en effet de se rencontrer en bancs stratifiés régulièrement, comme on pourrait le croire ; il est au contraire disséminé en amas limités au milieu des autres couches de marbre, où il prend toutes les allures des véritables filons. Des plans de séparation dus à des infiltrations talqueuses ou à des dépôts ferrugineux, et que les carriers appellent les *madri-macchie*, les taches-mères, forment comme les *salbandes* ou les *épontes*, c'est-à-dire les lits de pose, le toit et le mur des filons. Ces filons se renflent, diminuent, disparaissent, varient de qualité d'un point à un autre, comme ceux des gîtes métallifères.

dressaient les cimes neigeuses des points culminants de la contrée, entre autres la Pania et la Corchia, dont les pics isolés s'élevaient comme d'immenses pains de sucre. Quelques prairies se déroulaient en tapis de verdure aux flancs des montagnes, et trois lignes de végétation bien apparentes, en quelque sorte trois courbes horizontales, se dessinaient franchement, de quelque côté qu'on portât les yeux, comme si on les avait tracées au niveau. Chacune de ces lignes marquait une région botanique distincte : la région des châtaigniers, celle des hêtres, enfin celle des bruyères et des graminées naturelles.

Au pied de la carrière du Giardino, exposée au midi et défendue contre toute brise, poussaient à l'aise quelques plantes aux feuilles vertes, des choux sauvages montés déjà en graines, des violettes et des fraisiers qui n'attendaient que le printemps pour étaler leurs fleurs ou leurs fruits, et mériter à la carrière le nom de Giardino, dont on l'a décorée. Çà et là, on voyait quelques villages bâtis sur d'étroits plateaux, entre autres celui de Basati, d'où les ouvriers du Giardino pouvaient à leur tour être aperçus de leur famille; partout ail-

leurs un horizon restreint, des vallées taillées en précipices, véritables déchirures du sol, s'entrecoupant en divers sens; partout des roches abruptes de couleur sombre, soulevées à d'énormes hauteurs, aux époques des bouleversements géologiques, par des agents plutoniques qui n'ont pas trouvé d'issue au dehors. Ces agents sont sans doute les mêmes qui, calcinant sur place les argiles anciennes de ces localités, les ont transformées en schistes micacés ou talqueux, en stéaschistes et en ardoises, les mêmes qui ont ouvert ces fissures profondes, ces *failles*, comme on les nomme, où ont été injectés de bas en haut la galène argentifère, le cuivre gris, le sulfure d'antimoine, le fer oxydulé magnétique, le vermillon natif ou sulfure de mercure, enfin le quartz aurifère, car tous ces minerais ont été découverts et exploités sur différents gîtes de la contrée. Dirai-je de plus que ces agents restés cachés, granites, serpentines ou porphyres, roches ignées bouillonnant dans le laboratoire central toujours en travail sous la faible croûte de notre globe, sont les mêmes qui, grâce à un excès de chaleur et de pression, ont transformé en marbres, c'est-à-dire en calcaires cristallins, les

calcaires primitifs du pays (1)? C'est là une hypothèse qu'encouragent parfaitement les leçons de la géologie moderne; mais quel maître possède à fond la science de la formation de la terre? La vérité de la veille ne devient-elle pas trop souvent l'erreur du lendemain? La vérité même, sur ce point comme sur tant d'autres, sera-t-elle jamais dévoilée? Et un poète, un penseur, qu'on est tenté de citer sans cesse quand on aborde la philosophie des sciences naturelles, n'écrivait-il point récemment : « Le chaos ne lâchera pas sa proie, et le mot mystère est écrit sur le berceau de la vie terrestre (2)? »

(1) On suppose aujourd'hui en géologie que les calcaires, pour passer à l'état de marbres, ont dû être soumis à un excès de pression et de chaleur, et l'on cite à l'appui de cette opinion la fameuse expérience des physiciens anglais Hutton et Hall, qui, ayant fait chauffer de la craie dans un canon de fusil hermétiquement fermé, la transformèrent en marbre. Faut-il passer ainsi du particulier au général? Les marbres n'ont-ils pas pu se déposer à l'état cristallin dans les eaux qui les renfermaient en dissolution? La célèbre fontaine de Sainte-Allyre, à Clermont, donne des dépôts calcaires rappelant parfaitement la cristallisation du marbre statuaire. Il n'est donc pas besoin forcément de recourir au *métamorphisme* par la chaleur et la pression pour expliquer la formation des marbres en géologie.

(2) George Sand, *Voyage dans le cristal.*

II. — L'ALTISSIMO ET LA PLAGE DES MARBRES.

Antonio et le *capocava* Falconi. — Le rosaire récité en marchant. — Abri contre l'orage. — La cime de l'Altissimo. — Vue sur la mer. — La carrière de Falcovaja. — Michel-Ange et ses successeurs à Seravezza. — MM. Henraux. — Le bloc pour la statue de Dante. — Le chemin du rivage. — Embarquement des blocs. — La plage.

Après avoir parcouru le Giardino, je devais une visite aux carrières de l'Altissimo, à ces gisements que découvrit et exploita un moment Michel-Ange, heureux de voir sa patrie fournir le marbre du tombeau de Jules II et de la façade de l'église Saint-Laurent de Florence. Mon guide ordinaire, Niccolino, qui connaissait si bien toutes les traditions et légendes locales, ayant été appelé à Carrare le jour même où je voulais tenter cette nouvelle ascension, me présenta comme cicerone pour le remplacer son fils Antonio et le *capocava* (chef de carrière) Agostino Falconi. « Ce sont mes lieutenants, dit-il, vous pouvez avoir en eux toute confiance. » Antonio était un vigoureux garçon, à la jambe alerte, au regard vif, à la figure franche, et habitué dès son enfance aux

carrières. Agostino, plus solidement bâti encore, était moins allègre. Une surdité précoce, contractée dans son état de marin, lui donnait un certain air de mélancolie. Il avait fait jusqu'à six voyages au Hâvre et à Rouen, toujours pour porter des marbres, ceux entre autres destinés au tombeau de l'empereur. Sa surdité l'avait forcé de renoncer à la mer, et alors il était entré dans les carrières, afin, disait-il, de ne pas déroger, et de continuer à *servir* dans les marbres.

C'est en compagnie de ces deux guides que je partis le matin dès l'aube de Seravezza. Remontant le cours de la Serra, nous traversâmes d'abord le village de Rimagno, où les scieries de marbre et les *frulloni* faisaient entendre leur bruit habituel. Malgré l'heure matinale, les actives ménagères se montraient déjà aux fenêtres, et de petits gamins en haillons préludaient à leurs jeux bruyants dans l'unique rue du hameau. « *E un Francese*, c'est un Français, » disaient quelques-uns en me regardant avec cette curiosité inquiète et pleine d'intuition particulière à l'enfance. « *Dove andate,* demandaient d'autres plus hardis à mes guides, où allez-vous ? »

Bientôt nous nous croisâmes avec les femmes des villages environnants, qui, pendant que leurs maris se rendaient aux chantiers, allaient au marché voisin faire leurs provisions de la semaine ou porter des fruits, du lait, des légumes. Un panier sur la tête, les mains occupées à tricoter des bas, elles marchaient nu-pieds sur les pavés froids et glissants du chemin, et charmaient la longueur de la route en récitant le rosaire. L'une d'elles entonnait les versets d'une voix monotone, et les autres répondaient machinalement sur le même rhythme, tout en faisant courir l'aiguille agile entre leurs doigts. A la manière dont elles débitaient l'*Ave Maria*, on devinait que c'était affaire d'habitude, de pratique superstitieuse, plutôt que de vraie dévotion. Quelques-unes de ces femmes avaient des traits accentués, caractéristiques, de ces figures de médailles romaines, comme en présentent encore les femmes de la rivière de Gênes et du Bolognais.

Après avoir tourné à droite, nous gravîmes une pente raide, pavée, sans doute une de ces vieilles routes qui reliaient jadis la Toscane au duché de Modène, et nous atteignîmes bientôt le village d'Azzano, au-delà duquel il fallut

prendre un petit sentier à mi-côte. A nos pieds s'étendait la vallée étroite de la Serra. Le bruit du torrent, roulant sur les galets de son lit, montait vaguement jusqu'à nous. Sur le versant qui nous faisait face se développaient presque à pic les carrières de la Capella et celles de Trambiserra, où avait travaillé Michel-Ange. Celles-ci étaient pour le moment abandonnées ; mais des chantiers étaient ouverts sur d'autres points, et déjà l'écho était troublé par le bruit des coups de mine ébranlant les vallons, par le son métallique du ciseau d'acier sur le marbre, ou le roulement des blocs à la descente. A gauche le *mont Foudroyé (il monte Fulgorito)*, à droite l'Altissimo, deux immenses murs parallèles de calcaire, s'unissant par un col d'une dépression à peine sensible, fermaient la vallée. Sur ce col, des schistes mêlés de noyaux siliceux venaient buter contre les couches de marbre, qui, violemment soulevées à cette hauteur, s'étaient inclinées sur elles-mêmes. Les schistes, plus flexibles, s'étaient simplement contournés sans se rompre. On voyait ainsi sur ce point une coupe de terrain naturelle et une division bien tranchée entre deux dépôts d'âges différents. Il y avait

là comme une sorte d'*arête de rebroussement*, un de ces points de repère auxquels se rattache le géologue dans l'étude d'une localité.

Antonio me montra vers la droite un passage étroit, un défilé portant le nom caractéristique de Serr'alta, où il y avait place à peine pour un homme, et c'est par là que nous quittâmes le versant tributaire de la Serra pour entrer dans celui de la Vezza. Nous avions atteint à cette altitude le niveau de la carrière du Giardino, située derrière nous, et qu'un pan de montagne, qui se déroulait comme un gigantesque rideau, masquait entièrement à nos regards. Il y avait quatre heures que nous montions; le sentier, de plus en plus raide et étroit, pendait sur l'abîme, et nous avions hâte d'arriver. Le temps, fort beau le matin, s'était couvert à cette hauteur, comme il arrive quelquefois. Des vapeurs, d'abord presque invisibles, s'étaient formées au bas des montagnes, et, s'élevant, n'avaient pas tardé à devenir plus denses. Un brouillard épais, puis de véritables nuages nous environnèrent, masquant tout à coup à nos yeux et la cime de l'Altissimo, à laquelle nous touchions presque, et celle de la Pania et de la Corchia, qui se dressait à droite.

On voyait venir l'orage du côté de la Corchia, sombre, menaçant; c'était comme une immense nappe qui apportait l'eau dans ses plis. Enfin la nuée se déchire. « Vite! vite! crie Antonio, courons à la caverne. » Nous y entrons, non sans avoir été fortement atteints par l'ondée. Cette caverne, délaissée l'hiver, est le refuge habituel des carriers pendant la tempête, quand ils travaillent l'été à cette hauteur; elle est tapissée d'une mousse verte et moëlleuse: une source d'eau fraîche, s'échappant goutte à goutte entre deux lits du rocher, tombe par un bec de canne dans un petit bassin creusé dans le marbre. A terre sont des siéges naturels, de grosses pierres en forme de dés. Sur le pourtour de la salle sont des inscriptions, des dates, quelques-unes fort récentes. Le *W* traditionnel *(Viva Vittorio!)*, le cri de ralliement patriotique à double sens, *Viva Verdi!* dessinés sur le marbre en lettres rouges ou gravés au ciseau, rappellent au voyageur qui franchit ces montagnes que l'unité italienne compte des partisans jusqu'en ces endroits presque inaccessibles.

Pendant que je déchiffrais toutes ces inscriptions lapidaires, l'orage avait cessé. A cette

hauteur, la grêle s'était mêlée à l'eau, et sur les cimes la neige avait remplacé la pluie et les grêlons ; mais nous étions presque parvenus au terme de notre excursion : encore quelques efforts, et le sommet de l'Altissimo était atteint. Antonio était triste. Comme je lui en fis la remarque : « Ah ! monsieur, ne m'en parlez pas ! être monté si haut pour ne rien voir ! D'ici, quand il fait beau temps, nous apercevons la Corse et la Sardaigne, toutes les montagnes qui nous séparent d'avec le pape, toutes les îles de l'archipel toscan : Monte-Cristo, la Pianosa, l'île d'Elbe, la Gorgone et la Capraia ; nous voyons la mer de Massa et de Carrare et le golfe de la Spezzia, le golfe de Gênes, celui du Lion, les îles d'Hyères, et les ports de Toulon, de Marseille, enfin la silhouette du cap Creus, qui annonce les côtes d'Espagne. » Heureusement j'avais, en tentant cette ascension, un autre but que celui de jouir du spectacle magique que présente la mer infinie, vue de haut et de loin, et baignant une longue ligne de côtes ; j'étais venu pour voir des carrières de marbre statuaire, et je fus amplement satisfait.

A notre droite s'étendait Falcovaja, d'où est sorti tout le marbre destiné à Saint-Isaac, la

nouvelle cathédrale de Saint-Pétersbourg. Dans le concours ouvert à ce sujet par l'empereur de Russie, vers l'année 1842, les marbres de l'Altissimo obtinrent la préférence sur ceux de Carrare. En trois ans, les trois carrières réunies de Falcovaja, la Polla et la Vincarella livrèrent ainsi près de deux mille mètres cubes de marbre des plus belles qualités, blanc clair ou statuaire. A Falcovaja , les filons sont fort beaux ; seulement, comme disait Antonio dans son gros bon sens de carrier, *la madre natura li porta troppo alto* , la mère nature les a portés trop haut. Après notre visite à Falcovaja et un coup d'œil jeté sur les énormes bastions en contre-bas, nous entrâmes dans la cabane des carriers. Là, tout en me chauffant à un feu de broussailles, je regardai par la fenêtre la végétation rabougrie qui couvrait le plateau : c'étaient de petits hêtres souffreteux, aux feuilles jaunies, desséchées par les frimas. Non loin étaient les carrières abandonnées, entourées de déblais de marbre dont la blancheur se confondait avec celle de la neige. Les faucons, les corneilles et les aigles, ces oiseaux des abîmes, planaient au-dessus de nous avec des cris rauques et sauvages.

Après notre déjeuner, arrosé de libations abondantes que justifiaient le froid, la fatigue et la hauteur, il fallut songer à la descente. Nous prîmes un sentier différent de celui du matin, et passant devant la carrière qui porte le nom caractéristique de *Cava del Saltetto,* à cause du saut que l'on fait faire aux blocs de marbre par-dessus la corniche de son énorme bastion, nous quittâmes bientôt les eaux de la Vezza pour celles de la Serra. Nous suivions, aux flancs de la montagne, un chemin encore plus dangereux que celui qui conduit aux plus hauts chantiers du Giardino. Nous nous engageâmes à la file sur un cordon horizontal taillé dans le marbre, et si étroit qu'il y avait à peine de quoi poser un pied devant l'autre. La main n'eût pu un instant abandonner la chaîne de fer fixée par ses deux bouts le long de cette corniche à pic. Au-dessus de nos têtes surplombait le calcaire, sous nos pieds s'ouvrait l'abîme vertigineux. La corniche encore mouillée de la pluie, polie d'ailleurs par le passage fréquent des ouvriers, était glissante comme si elle eût été recouverte d'une couche de verglas. Nous la franchîmes toutefois sans encombre, et je fus récompensé de n'avoir pas reculé devant

ce mauvais pas, car j'entendis Antonio, déjà arrivé à la nouvelle carrière vers laquelle nous nous dirigions, me crier de toute la force de ses poumons, en agitant les bras : *la Cava del Buonarotti!* J'étais donc enfin parvenu au principal but de cette pénible excursion, à l'une des carrières jadis fouillées par Michel-Ange. C'était là le champ d'exploration où le grand homme, pour complaire à son protecteur Léon X, avait, à force de fatigue et de courage, découvert des marbres statuaires qui devaient faire concurrence à ceux de Carrare. En 1518 et 1519, Michel-Ange put à grand'-peine extraire de ce chantier cinq colonnes et quelques blocs qui ne furent pas même employés. Une partie fut toutefois transportée jusqu'à la mer par la route qu'on avait ouverte sur les flancs de l'Altissimo, et l'une des colonnes arriva brute à Florence; mais ni la façade de l'église Saint-Laurent, où sont les tombeaux des Médicis, ni la tombe même de Jules II, ne furent jamais achevées. Léon X d'ailleurs n'avait pas tardé à mourir. Tout ce que gagna Michel-Ange à l'extraction des marbres de l'Altissimo fut de se brouiller à mort avec son ami le marquis Albéric, seigneur de

12

Carrare, auquel appartenaient les carrières de cette dernière localité, et qui ne pardonna jamais à Michel-Ange d'avoir ouvert celles de l'Altissimo.

Environ une quarantaine d'années s'étaient écoulées depuis ces événements, quand Cosme I[er] de Médicis, appelé à régner sur la Toscane, reprit heureusement les traditions de Léon X. On conserve encore dans les archives grand-ducales à Florence une lettre où Cosme exige que, pour les ouvrages dont il embellit sa capitale, les marbres de Seravezza soient seuls employés à l'exclusion de ceux de Carrare. La direction des travaux fut confiée aux plus célèbres artistes du temps et Vasari, l'Ammanati, Mosca, Jean de Bologne, qui ont orné Florence de leurs chefs-d'œuvre sous le long règne de Cosme I[er], se succédèrent dans la surveillance et l'administration des carrières de Seravezza. Les lettres échangées à ce sujet entre ces vaillants artistes et leur royal protecteur ont toutes été conservées et sont curieuses à plus d'un titre. On y voit Cosme suivre d'un œil attentif les progrès de l'extraction des marbres. Jour par jour sont notés les frais de l'exploitation, et il les acquitte de sa bourse. Lui-même venait quelquefois à

Seravezza : il aimait à y séjourner dans une villa qu'il avait fait construire et qui existe encore ; il occupait ses loisirs à visiter l'exploitation des carrières de marbre, et les travaux des mines de plomb et d'argent qu'il avait fait également rouvrir.

Au règne de Cosme Ier succédèrent des règnes moins glorieux, moins favorables aux beaux-arts et aux carrières de l'Altissimo. Ces gîtes avaient d'ailleurs à lutter contre des difficultés d'extraction et de transport presque insurmontables à cette époque ; aussi tombèrent-ils pour la seconde fois dans l'oubli. Les choses en étaient là quand, vers le milieu du dernier siècle, puis vers le commencement de celui-ci, on songea de rechef à l'Altissimo. M. Borrini de Seravezza et MM. Henraux, soutenus du reste et encouragés par la protection éclairée du grand-duc Léopold, et indirectement favorisés par les entraves que le gouvernement voisin de Modène apportait à l'industrie des marbres de Carrare, tentèrent une épreuve qui fut décisive. En 1840, une société anonyme réussit enfin à se constituer sur de larges bases, avec des ressources assurées, pour la mise en valeur des marbres de l'Altissimo.

Cette exploitation, dont la marche n'a cessé d'être progressive, est aujourd'hui si prospère qu'on peut prévoir le moment peu éloigné où les marbres statuaires de l'Altissimo auront le pas sur ceux naguère si vantés de Carrare.

De la carrière de Michel-Ange, connue sous le nom de la Vincarella, nous passâmes à celle de la Piastra, puis nous visitâmes celle de la Polla. Cette dernière a pris son nom d'une source d'eau vive fort abondante, qui sort d'une petite grotte voisine. La nappe s'échappe en bouillonnant entre deux lits de calcaire, comme la fontaine de Vaucluse. A chaque pas, dans ces montagnes, des phénomènes naturels du plus gracieux effet viennent ainsi embellir le paysage. On a déjà dit que c'est de la Vincarella et de la Polla qu'ont été tirés, en même temps que de Falcovaja, les deux mille mètres cubes de marbre commandés par la Russie pour la cathédrale de Saint-Pétersbourg. C'est aussi de la Polla qu'a été extrait récemment le bloc réclamé par Florence pour la statue de Dante, hommage tardif que cette cité rend au grand poète. Ce bloc, au sortir de la carrière, ne cubait pas moins de deux mille palmes et pe-

sait par conséquent quatre-vingt mille kilogrammes (1). Grâce à la pente du chemin, il fut descendu sur un traîneau jusqu'à Seravezza. Il était retenu par de gros câbles attachés derrière le bloc et enroulés sur des poteaux ménagés de distance en distance. La corde se déroulait peu à peu à mesure que le bloc descendait. Les ouvriers gouvernaient avec des pinces cette lourde masse, et une armée d'auxiliaires les accompagnait, mettant la main où besoin était. Le chemin était pavé de bois savonnés couchés à plat et sur lesquels s'avançait le colosse de marbre. En plaine, les bœufs vinrent s'atteler au traîneau. Ce spectacle de la descente des blocs, toujours fort animé, prend, lorsqu'il s'agit de grandes masses, un caractère vraiment majestueux. Au départ, les ouvriers se découvrent et font leur prière, puis les signaux sont donnés comme dans la manœuvre d'un navire. Parvenu à destination, le monolithe extrait pour la statue de Dante mesurait

(1) Le palme est une ancienne mesure d'Italie dont on se sert exclusivement aujourd'hui dans le commerce des marbres. Le palme linéaire de Gênes, le seul adopté, vaut environ 0m25 ou un quart de mètre; il faut donc 64 palmes cubes pour faire un mètre de volume. Le mètre cube de marbre est estimé en moyenne à 2,650 kilogr., soit un peu plus de 41 kilog. au palme.

encore huit cents palmes, et pesait par conséquent près de trente-trois tonnes ou trente-trois mille kilogrammes. Comme je contemplais avec admiration ces masses énormes, que les carriers de l'Altissimo manœuvrent si habilement, Agostino me rappela avec orgueil que le bloc amené en 1824 par son oncle Domenico, de Carrare à Paris, pour la statue équestre de Louis XIII sur la Place-Royale, pesait cinquante-deux mille kilogrammes. Quoi qu'il en soit, le bloc d'où est sortie la statue de Dante n'en représente pas moins un des monolithes les plus imposants extraits jusqu'ici des carrières de marbre. Chargé sur le chemin de fer à Seravezza, on l'a transporté à Florence *sans rompre charge*, c'est-à-dire sans transbordement; il a été amené enfin dans l'atelier de l'artiste, où on l'a dégrossi et définitivement sculpté.

Pour aller de Seravezza à la mer, à *Forte de' Marmi*, le port d'embarquement des marbres, on suit une route des plus animées : elle longe d'abord le cours de la Versilia, qui reçoit les eaux des deux torrents de la Serra et de la Vezza. Les berges sont plantées de peupliers, et ce rideau de verdure borde agréable-

ment la rivière. La vallée est étroite au début; à gauche se montrent encore des marbres, à droite s'élèvent à de grandes hauteurs les schistes, dont la cime déchiquetée, fendillée, revêt des formes bizarres : on dirait de vieux châteaux en ruine, de ces nids d'aigle comme les seigneurs du moyen âge en bâtissaient volontiers sur les sommets les plus ardus. La fiction côtoie ici la réalité, et non loin de là existent en effet des restes de vieux manoirs, d'antiques tours, à Corvaja, à Vallechia. On dit que les seigneurs de ces contrées soutinrent même des siéges en règle contre la république de Lucques, qui leur disputa longtemps la possession des mines d'argent de Val-di-Castello et du Bottino vers le milieu du XIVe siècle (1). Les fiers barons durent avoir

(1) De ces deux mines, la première, reprise à diverses époques, est maintenant abandonnée ; la seconde, réexploitée avec fruit d'abord sous les Médicis, puis de nos jours, est à cette heure une des plus productives de la Toscane, qui renferme tant de riches gisements. Sous l'habile direction de l'ingénieur actuel, M. F. Blanchard, la mine du Bottino est entrée dans une période d'exploitation des plus heureuses. Le gîte est parfaitement aménagé ; une machine à vapeur d'extraction a été établie dans la galerie principale, pour remonter le minerai par un puits incliné intérieur, le long du plan du filon. Un tunnel de plus de huit cents mètres atteindra bientôt la partie inférieure du gîte. Au sortir de la galerie, les produits extraits sont amenés au bas de la montagne par un chemin de fer automoteur, c'est-à-dire où les wagons pleins

d'autant moins de peine à résister que le pays, par sa dispositon, se prête à une défense facile. On voit encore sur la route, près de Seravezza, au point où la Versilia se resserre, un vieux pan de muraille où devait exister une porte avec ses mâchicoulis et ses ponts-levis, pour fermer complétement le passage en cet endroit. Et sans vouloir faire ici de l'étymologie, Vallechia ne nous paraît être que la contraction de *valle chiusa* (Vaucluse) ou vallée fermée : c'était assez l'habitude, on le sait, au moyen âge de barrer ainsi les routes pour obtenir des péages et faire composer les passants. Louis IX lui-même, partant pour la croisade, fut plusieurs fois arrêté le long du Rhône par les seigneurs riverains, qui le mirent à contribution, ce à quoi le saint roi se prêta d'assez

descendent par leur propre poids, remorquant les wagons vides. Arrivé aux ateliers de préparation, le minerai est trié à la main, puis broyé en poudre sous des cylindres métalliques, et enfin divisé en différentes qualités au moyen d'appareils classificateurs fort ingénieux. La matière surtout isolée dans ces opérations (galène ou sulfure de plomb argentifère) est alors fondue dans des fours spéciaux. L'argent se concentre dans le plomb, et des *saumons* ainsi obtenus on extrait à la coupelle un gâteau d'argent, résultat final de l'opération. Les litharges ou oxydes de plomb provenant de la coupellation sont refondues et réduites pour en tirer du plomb marchand. Tout cet ensemble de travaux mériterait d'être étudié, et prouve que l'industrie des marbres n'est pas la seule intéressante dans le district de Seravezza.

bonne grâce malgré les récriminations de Joinville, qui eût préféré payer d'autre monnaie, et guerroyer un peu en chemin avant d'aller s'embarquer à Aigues-Mortes.

En se dirigeant de Seravezza vers *Forte de' Marmi*, on quitte bientôt la Versilia, et on laisse à droite la mine de mercure de Ripa, dont une des galeries débouche sur le chemin. La plaine alors s'élargit et présente de beaux bois d'oliviers ou des prairies bien arrosées. On traverse la route de Lucques à Massa et à Carrare, et immédiatement après, à la station de Quercetta, le chemin de fer, qui a détrôné la route de terre, qu'il côtoye sur tout son parcours. On rencontre ensuite les vestiges de la voie Émilienne *(via Emilia Scaura)*, plus tard connue sous le nom de voie Aurélienne : c'était, nous le savons, la grande route qui de Rome menait dans les Gaules en suivant le littoral tyrrhénien. Enfin on arrive à la mer. La plage est basse, sablonneuse. Une immense quantité de blocs, dont la couleur blanche et l'éclat cristallin, reluisant, au soleil éblouissent les yeux, gît sur le rivage. Chaque propriétaire reconnaît son lot à sa marque. Çà et là sont des tas de plan-

ches de marbre sciées, placages, dessus de table, etc., des *marmetti* ou carreaux en paquets. Quelques blocs de couleur insolite se détachent vigoureusement sur l'ensemble. C'est le *portor* aux veines jaunes, dorées, sur fond noir, venu du golfe de la Spezzia, le *vert* de Gênes ou vert de mer, le *levanto* ou brèche de la rivière au levant de Gênes, enfin la *griotte* du Languedoc au ton rouge cerise, ce qui lui a valu son nom. Ces marbres étrangers ont été portés jusque-là pour être amenés aux scieries de Seravezza et débités en tables. Les carrières d'où ils ont été tirés ne donnent pas lieu à une extraction assez importante pour qu'on y ait établi des appareils de sciage, ou peut-être manquent-elles de chutes d'eau, force toujours plus économique que la vapeur et souvent la seule possible dans les pays accidentés. La griotte a d'ailleurs l'avantage d'être revendue en France sous le nom de rouge antique ou rouge italien. On veut chez nous des marbres d'Italie à tout prix, quand nous en avons de si beaux dans nos propres montagnes.

La manière dont on embarque les marbres est primitive, mais originale. La balancelle ou

lancia est tirée à sec. Avec des grues et des palans, on élève les blocs et on les descend à fond de cale, puis le navire est lâché à la mer, glissant sur des bois savonnés comme si l'on procédait au premier lancement. Cette méthode date des Romains, et les Grecs eux-mêmes n'opéraient pas autrement quand ils chargeaient le marbre de Paros. Les balancelles portant les marbres jaugent de vingt à cinquante tonneaux ; elles s'en vont ainsi à Gênes, à Livourne, où l'on transborde les blocs sur de plus grands bâtiments. Quelquefois des navires de cent cinquante à deux cents tonneaux sont expédiés directement de Marseille à la *marine* de Seravezza. En ce cas, les *lancie* prennent toujours les blocs au rivage, et les portent aux navires qui attendent en rade. Si le mauvais temps survient dans l'intervalle, ceux-ci sont obligés de s'éloigner sans compléter leur chargement.

La vue dont on jouit de la plage de *Forte de' Marmi* est des plus pittoresques. Quand le temps est clair, on découvre toute la mer de Toscane depuis le Montenero de Livourne jusqu'à la pointe de Porto-Venere, qui ferme au couchant le beau golfe de la Spezzia. Sur le

rivage, au-delà du dépôt des marbres, présentant un amas de blocs disséminés dans un désordre qu'on pourrait prendre pour un effet de l'art, s'étend une rangée de maisons proprettes où sont établis les marins et les carriers. Deux édifices plus imposants, situés orgueilleusement à l'écart, attirent les yeux. C'est d'un côté l'inévitable douane, bâtisse sans art, n'appartenant à aucun ordre d'architecture, et d'autre part le fort (d'où le nom de *Forte de' Marmi* donné à la localité). Le style à la fois élégant et sévère de la forteresse révèle le siècle des Médicis, l'époque où Michel-Ange, précurseur de Vauban, dessinait des citadelles de la même main qui peignait la chapelle Sixtine où sculptait le David. Sur la façade qui regarde la mer, l'écusson grand-ducal aux six boules s'est effacé devant la croix de Savoie. Des artilleurs piémontais à la tenue mâle et irréprochable ont également remplacé les *carabinieri* peu redoutables du vieux Léopold. Par l'une des embrasures du fort, un respectable canon de fonte et un antique fusil de rempart, faisant ensemble bon ménage, sont toujours dirigés sur la mer, menaçant les forbans sarrasins, contre lesquels la citadelle a été bâtie.

Il y a des forts de cette espèce tout le long du rivage toscan, et bien que les pirates barbaresques ne se montrent plus pour faire comme autrefois des razzias jusque dans les grandes villes maritimes, l'autorité militaire continue à occuper les forts. L'artillerie tient à ses privilèges. Une des premières mesures du Piémont devenu le royaume d'Italie a été de garnir les citadelles du littoral de canonniers bien disciplinés.

III. — MASSA-DUCALE ET CARRARE.

Le *vetturino* Galibardi. — Ses idées sur l'unité italienne. — Route pittoresque. — Les anciennes douanes. — Aspect de Massa. — Le Frigido et les *études*. — L'*Albergo nazionale*. — Aspect de Carrare. — Maîtres sculpteurs. — Les *faiseurs*. — L'académie de sculpture. — Les *Fantiscritti*. — Autel votif. — Décadence et prospérité des carrières.

En quittant Seravezza, je me dirigeai vers Carrare par la route de terre, plus courte que la voie ferrée, qui, par raison d'économie et pour éviter les tunnels, a longé le bord de la mer; elle eût mieux fait de se rapprocher des grands centres d'industrie et de population, Seravezza, Massa et Carrare, groupés autour

des carrières. Je partis aux premières lueurs du jour avec le *vetturino* Galibardi, tout fier d'être désigné par un sobriquet qui n'est autre que le nom sous lequel les gens du peuple connaissent Garibaldi en Italie. Les chevaux et le conducteur étaient pleins d'entrain, et nous ne tardâmes pas d'arriver sur la voie Émilienne. Là route moderne a conservé ici, comme dans le centre et le sud de la Toscane, le nom de son aînée, la voie romaine, qu'elle côtoie ou dont elle suit le parcours en se superposant à elle. Le chemin est large et bien tracé, sans montée ni descente. Fouettant vigoureusement les chevaux, Galibardi les mena d'un train de poste, voulant sans doute faire concurrence à la locomotive qui passa un moment près de nous, puis disparut bientôt avec son blanc panache de vapeur derrière un rideau de peupliers.

Assis familièrement à côté de mon voiturin, qui parlait le toscan comme un académicien de la Crusca, je l'interrogeai sur les habitudes et les mœurs du pays, sur les progrès qu'y faisait l'idée unitaire. — *Illustrissimo*, me dit-il, l'unité, il y en a qui la veulent, il y en a qui ne la veulent point. Pour moi, je suis Ita-

lien avant tout, et j'abhorre le *Tedesco;* mais les impôts ont augmenté, la conscription ne fait grâce à personne. Sous les ducs, on payait peu, et il n'y avait de soldats que les Autrichiens. — On payait peu, répliquai-je, mais l'industrie était souffrante, et avec elle le commerce et l'agriculture; puis vous n'aviez presque pas de routes, pas de chemins de fer, pas de ports, presque aucune école, aucun lien surtout entre vous, et ceci s'applique trait pour trait à ce duché de Modène où nous touchons, naguère isolé de toute l'Italie, renfermé obstinément dans des idées d'un autre âge. — Oh! pour cela, oui! et j'aime mieux Victor que François ou Léopold; mais je voudrais qu'on mît la Toscane à la tête de la péninsule. *Di Toscana non ce n'è che una,* il n'y a qu'une Toscane, — ajouta mon conducteur en faisant allusion à la gloire artistique et littéraire du pays des anciens Étrusques. J'interrompis la conversation pour mieux admirer le paysage. D'un côté s'étendait la mer calme et azurée, de l'autre on découvrait un rideau de montagnes calcaires couvertes de pins. La plupart des variétés de l'essence résineuse s'y trouvaient représentées, pin maritime, sylvestre,

laricio, pin d'Alep; par bouquets isolés se montrait le pin parasol, au port original, et qui se rencontre partout en Toscane. Sur les hauteurs se dressaient les murs d'un vieux donjon démantelé, celui de Montignoso, datant de l'époque lombarde, et jusqu'à ces derniers temps refuge de hardis contrebandiers. Au niveau de la route, la cernant de chaque côté, on voyait également une espèce de château-fort. Comme à Montignoso, les soldats avaient disparu, les fenêtres étaient démontées, les portes défaites : c'était la ruine, l'abandon. — Qu'est cela? demandai-je à mon cicerone. — C'est l'ancienne douane, *il forte di porta;* voyez si l'on est joyeux qu'elle ait disparu! les murs sont couverts d'inscriptions chantant la gloire de Victor. — C'était là en effet une de ces douanes maudites où le voyageur qui parcourait l'Italie entre Gênes et Livourne, par la route maritime ou la *Corniche du levant*, était obligé de s'arrêter, de descendre pour montrer son passeport, ses malles, son visage. C'était perte de temps et d'argent, car il fallait donner le pourboire, *la mancia*, à tous ces importuns. Sous le moindre prétexte, on vous renvoyait en arrière. Celui-ci portait des mous-

taches! ce devait être un *carbonaro*, et il lui était défendu de passer outre. Cet autre couvrait son chef d'un chapeau pointu : *carbonaro!* il n'allait pas plus loin. Toute discussion était inutile; la douane rendait ses décrets sans appel, il fallait rebrousser chemin (1). Aujourd'hui plus de douane, plus de gendarmes tracassiers, plus de passeports, plus de ces *mancie* honteuses qui déshonorent autant ceux qui les donnent que ceux qui les reçoivent, plus d'exploitation d'aucune sorte. Le pays a changé d'aspect depuis la formation de l'unité italienne, depuis le jour où les habitants étonnés ont entendu le siflet strident de la vapeur et vu la locomotive rouler sur un chemin de fer.

Cependant nous étions entrés sur le territoire de Massa, autrefois *Massa-ducale*, maintenant *Massa-di-Carrara*. Nous gravîmes une côte partout couverte d'oliviers et de vignes. La

(1) Pour éviter toutes ces tracasseries, les voyageurs avaient l'habitude de descendre de diligence avant l'arrivée aux limites douanières, et rejoignaient la voiture au-delà, à travers champs. Le Piémont, Modène, Lucques, la Toscane exerçaient tour à tour leur droit de visite, et souvent à plusieurs reprises, car les limites, les enclaves allaient s'enchevêtrant. Le Piémont avant 1848, et Modène de tout temps, se sont distingués par le zèle que mettaient douaniers et gendarmes à molester les voyageurs. On ne pouvait leur opposer en ce sens que Rome et Naples.

ville, cachée au milieu de ses bois d'orangers, qui poussent ici en pleine terre, laissait seulement apercevoir les campaniles et les rotondes de quelques-unes de ces églises. Sur un monticule élevé se dessinait la forteresse, le *Castello*, comme on le nomme, et sur le rivage on entrevoyait la *marine* de Saint-Joseph, où Massa va charger ses marbres. Parallèlement à la côte, et protégeant la ville, se dressaient les hautes montagnes modénaises, le Monte-Sagro, le Monte-Brugiano, la Tambura, la Penna-di-Sumbra, se rattachant à l'Altissimo. C'est des contre-forts de ces alpes littorales que Massa tire ces marbres blancs et veinés qui font concurrence à ceux de Carrare et de Seravezza.

La ville de Massa est bien bâtie. Ce sont partout de belles maisons aux vastes fenêtres, aux balcons de fer s'ouvrant sur la rue. La grande place, plantée d'orangers, est ornée d'une pyramide de marbre blanc où on lit qu'en 1859 comme en 1848 Massa a été la première à adopter les idées nouvelles. Les citoyens du pays, sous ces ombrages odorants, devisent des affaires publiques comme des bourgeois du moyen âge. De la grande place de Massa on peut aller jeter un coup d'œil sur

le Frigido, qui arrose la partie nord de la ville. Descendu des hautes montagnes aux flancs desquelles sont attachées les carrières de marbre, le Frigido, dont le nom latin a été si bien conservé, promène au-dessous de Massa ses eaux toujours vives et claires. Il s'est glissé dans une vaste anfractuosité qu'on dirait ouverte pour lui, et, resserré entre ses berges de calcaire, il prend quelquefois les allures d'un vrai torrent. Alors ce sont d'énormes blocs de roches qu'il roule, ce sont des ponts qu'il emporte. Il a ainsi violemment abattu l'ancien pont qui reliait Massa à ses faubourgs et promené jusqu'à la mer une partie de ses débris. Les plus gros blocs sont restés en place, et l'eau, dans les moments de crue subite, vient s'y abattre à la façon d'un bélier, comme si la lutte était ouverte entre la pierre et l'élément liquide, et qu'il s'agit de décider lequel des deux l'emportera.

Le Frigido, au sortir de Massa, se déroule dans une verdoyante plaine, et vient se jeter paisible à la mer, après avoir fait dans la montagne un vacarme d'enfant terrible. La route de Massa à Carrare le traverse sur un beau pont de marbre. A l'une des extrémités de ce pont est le *Château-d'eau*, où un canal vient déver-

ser dans un vaste siphon de fonte l'eau d'arrosage pour les jardins environnants. Le siphon traverse le pont sur un de ses tympans, et vient reparaître à l'autre extrémité, où le canal coule de nouveau à découvert. Une cascade venue d'un autre point se déverse au même endroit dans le Frigido ; elle tombe à pic d'une hauteur de près de vingt mètres, et cette abondance de l'eau explique la beauté, la richesse de la nature en ces lieux favorisés. Le coup d'œil sur la mer est magique. Massa est véritablement la Nice de cette partie de l'Italie, plus agréable, mieux située, et d'un climat bien plus doux que celui de la Nice provençale.

A Massa, je remarquai des scieries peut-être plus belles encore que celles que je venais de visiter, et je pus voir aussi des ateliers presque inconnus à Seravezza, et que j'allais retrouver en grand nombre à Carrare : je veux parler des *études* de sculpteurs (1). Je m'arrêtai un moment à celle du professeur Isolà, qui, le ciseau à la main, la figure blanchie par le marbre, la blouse de l'artiste sur le dos, me convia gracieusement à entrer. Des muses, des

(1) A Carrare, à Massa, on dit une étude de sculpteur, comme en France une étude de notaire.

Vénus, presque toutes du style de l'empire inauguré en Italie par Canova, c'est-à-dire coquettement coiffées et retroussant galamment leurs tuniques pour mieux montrer leurs jambes nues, semblaient joindre leurs sollicitations à celles du *chiarissimo professore*. J'entrai donc et donnai partout un coup-d'œil. Les élèves, les ébaucheurs, étaient çà et là occupés, qui autour d'une colonne, qui devant un bas-relief. Celui-ci dégrossissait une statue dont on voyait encore le réseau des points de repère, comme sur l'esclave de Michel-Ange qui est au Louvre; celui-là traçait un dessin pour préparer la pierre d'un tombeau. Je remerciai le maître de m'avoir si poliment ouvert son étude, et je hélai Galibardi impatient, qui était venu me rejoindre, et dont les chevaux, excités par l'avoine, n'attendaient que le signal du départ sur le pont de marbre du Frigido. L'art importait peu au voiturin; il avait hâte d'arriver. Pour lui, le but était Carrare, — Carrare avec son theâtre, ses jolies filles et ses cafés. Je me livrai à lui, et d'un trait il me porta à destination. J'avais à peine réfléchi à tout ce que je venais de voir, que déjà il s'arrêtait devant la porte de M. Th. Robson, un Anglais, l'un des pre-

miers exploitants de Carrare, pour lequel j'avais une lettre et qui me reçut en ami. Dès qu'il me vit en présence du maître du logis, Galibardi remonta sur son siége, et, faisant claquer son fouet, prit triomphalement le chemin de l'*Albergo nazionale :* c'est le grand hôtel de Carrare, qui étale dans la principale rue sa façade bariolée peinte aux trois couleurs de Savoie.

Un des plaisirs les plus vifs qu'éprouve le voyageur, quand il arrive dans une ville qu'il voit pour la première fois, c'est d'aller seul à la découverte. A Carrare, ce plaisir est encore augmenté par l'intérêt qui s'attache à l'industrie même des habitants ; tous sont carriers, marbriers ou sculpteurs. Les *études* vous arrêtent à chaque pas, portant sur une plaque de marbre, au-dessus de la large porte d'entrée qui donne sur la rue, le nom du *professeur.* A côté des études sont les ateliers plus modestes des simples marbriers, ébauchant, dans le marbre blanc bleuâtre que le pays produit en si grande abondance, les baignoires, les mortiers, les vases, les balustrades et les statues de jardin. Les vibrations du ciseau d'acier résonnant sur la pierre frappent l'oreille à chaque pas, et

parfois on entend aussi le grincement monotome de la scie glissant à travers un bloc qui interrompt le passage au détour d'une rue. La lame de fer, montée sur un châssis vertical que retiennent des cordes latérales, va et vient, manœuvrée par le scieur nonchalant. Bien que payé suivant la besogne faite, c'est-à-dire à tant le *palme* d'avancement, l'ouvrier ne se hâte guère. Il sait d'ailleurs que la scie descend lentement, de quelques centimètres par jour au plus. Avant tout, il aime ses aises. Si la pluie ou le soleil l'incommode, il dispose au-dessus de sa tête soit une tente, soit l'*ombrello* traditionnel, qui font dès lors partie intégrante du mécanisme fixé autour du bloc.

Aux environs de la ville, le spectacle n'est pas moins curieux pour l'étranger. A chaque moment, il rencontre des chars traînés par plusieurs paires de bœufs, souvent cinq et six à la fois, qui servent au transport des cubes de marbre. Ces lourds véhicules sont construits sans doute sur le même modèle que les chars étrusques de l'ancienne Luna, dont les habitants exploitèrent les premiers les carrières de ces localités. Les roues sont basses, massives, pesantes, à six rayons. Elles ressemblent à

celles que Carrare porte sur son écusson, autour duquel se lit le vieux nom latin de la cité, *civitas Carrariæ*, ou la ville des Carrières. Les couples attelés, *d'un pas tranquille et lent*, promènent le bloc sur la route. Les bouviers vont et viennent, criant, piquant violemment de l'aiguillon les pauvres bœufs, qui n'en peuvent mais. Cependant la lourde masse continue à s'avancer péniblement, ballotée dans les profondes ornières. La route de ceinture que traversent ces chars, et qui relie la ville aux carrières, porte le nom caractéristique de *via Carrareccia*.

Quelques-unes des *études* de Carrare méritent de fixer l'attention, et les professeurs Lazzerini, Franchi, Pelliccia, Bonanni, sont cités parmi les plus connus ; tous les quatre du reste sont professeurs de nom et de fait, puisque, outre les leçons données à l'atelier, ils font un cours à l'école des beaux-arts de Carrare, qui relève de l'*académie de sculpture* de la ville. Cette académie, dont Carrare s'enorgueillit à juste titre, a formé des maîtres célèbres, et Canova le Vénitien, le célèbre Danois Thorwaldsen, ont été au nombre de ses associés étrangers. Depuis l'époque de la re-

naissance, il est du reste peu de sculpteurs qui ne soient venus à Carrare pour choisir des marbres, et les habitants montrent avec fierté la maison où descendait Michel-Ange. La ville elle-même a produit des sculpteurs célèbres : Pietro Tacca, élève, puis émule de Buonarotti, comme le dit l'inscription placée sur la façade de la maison où il est né ; Carlo Finelli, qu'une autre inscription plus orgueilleuse, à peine excusable même chez des compatriotes, appelle un sculpteur *à nul autre second ;* Franzoni, qui sous Pie VI, travailla au Vatican, enfin Tenerani, encore aujourd'hi à Rome (1).

Les maîtres contemporains fixés à Carrare, bien que n'ayant pas le renom de leurs prédécesseurs, n'en tiennent pas moins fort dignement le ciseau. M. Bonanni est dans la sculpture d'ornement d'une habileté rare, et nul mieux que lui ne sait détacher du marbre un bouquet ou une couronne de fleurs. MM. Pelliccia, Lazzerini, Franchi et d'autres sculpteurs carrarais réussissent également bien dans la statuaire, et de leur ciseau sont sorties des

(1) Carrare ne s'est pas seulement illustrée dans les arts ; elle a encore produit dans la politique et les sciences des hommes justement célèbres, comme l'économiste Rossi et le géographe Repetti.

œuvres du plus grand mérite. Au-dessous des maîtres vient le cortége nombreux des *faiseurs.* Ceux-ci réduisent les statues connues, antiques ou modernes, et les vendent aux touristes de passage à des prix généralement très modérés. On trouve chez eux des Vénus de Milo, de Médicis ou du Capitole, des Dianes de Gabies ou des Dianes à la biche, des Hercules, des Antinoüs, des Bacchus, des gladiateurs mourants, des Mercures, puis tout l'œuvre de Canova ou de Pradier. Tout cela se vend, s'expédie, s'exporte pour ainsi dire au poids ou au mètre cube. C'est tant pour une réduction de moitié, tant pour une réduction d'un quart, tant pour un groupe, tant pour une statue détachée. Tout l'olympe antique est coté, et il y a peu de différence entre les copies de deux concurrents. Dans le Nouveau-Monde les deux Amériques sans exception, en Europe l'Angleterre, la Russie et l'Espagne sont surtout friandes de ces produits, et les marbres ouvrés de Carrare font concurrence aux albâtres de Volterra. Cependant, depuis que le chemin de fer, passant assez loin de là ville, a détourné les voyageurs, on se plaint d'une diminution dans la vente. Autrefois le com-

merce allait mieux ; au sortir de la table d'hôte où la diligence s'arrêtait, on entrait chez le sculpteur, on y trouvait tous les chefs-d'œuvre étalés, et l'on achetait une statue tout comme on eût fait à Montélimart pour une boîte de nougats ou pour une caisse de pruneaux à Tours. Outre les statues, les réductions, les bustes-portraits, Carrare se charge encore de l'ornement : panneaux, trumeaux, chambranles de cheminées de luxe ; enfin le style funéraire lui-même n'est pas dédaigné, et plus d'un tombeau de prix, commandé par le Chili, le Pérou, la Russie ou l'Espagne, est dessiné, puis ciselé dans lès ateliers carrarais (1).

(1) A Carrare, tout le monde est sculpteur, plus ou moins. Il semble qu'il y ait une relation secrète mystérieuse, entre les qualités physiques et morales d'un peuple et les caractères lithologiques des terrains qu'il habite. M. A. Burat, a fort bien exprimé ce fait dans sa *Géologie appliquée ;* il cite à ce propos Carrare et ses marbres, Volterra et ses albâtres, et fait justement observer que l'existence de quelques roches propres aux ouvrages d'art peut rendre communes des qualités rares partout ailleurs. Le géographe Repetti, étudiant surtout le côté physique de la question, avait déjà remarqué que les Carrarais, ses compatriotes, manifestaient dans leur caractère je ne sais quelle souplesse, quelle malléabilité en rapport aves celles des marbres de leur pays. L'habitant d'un territoire calcaire ne pense et n'agit pas comme celui qui habite un sol schisteux ou granitique. En France, dit avec raison un des fondateurs de la géologie moderne, M. Élie de Beaumont, les expressions de Provençal, Gascon, Auvergnat, Parisien, correspondent à autant de régions géologiques différentes.

L'académie de Carrare renferme la copie de tous les modèles antiques ou modernes de quelque renom. C'est là que la jeunesse du pays vient se former dans l'art délicat de l'imitation du relief par le dessin et le moulage. Il y a aussi une école de nu, où l'on travaille d'après le modèle vivant. Enfin ceux que la statuaire n'attire pas étudient l'ornement et demandent à la feuille d'acanthe, aux griffons ailés ou aux arabesques le secret de leurs capricieux contours. Les élèves couronnés chaque année sont envoyés à Rome. La municipalité carraraise et quelquefois le gouvernement italien acquittent une partie de leur pension.

On remarque à l'académie de Carrare un bas-relief antique fort curieux au point de vue de l'archéologie et de l'histoire. Ce bas-relief, transporté depuis six mois seulement à l'académie, a été sculpté, au temps de l'exploitation romaine, sur un bloc de marbre tenant à la montagne. La carrière d'où ce bloc a été tiré a pris au moyen âge et a conservé le nom de *Fantiscritti* (mot à mot, soldats sculptés), à cause du sujet même que représente le bas-relief, ou plutôt de l'explication qu'en donnaient les gens du peuple. Voici maintenant

comment les artistes et les archéologues italiens interprètent généralement ce sujet. Jupiter, Hercule et Bacchus se présentent ensemble, de face. Le *père des dieux et des hommes*, reconnaissable à sa barbe et à ses cheveux olympiens, tient le milieu ; il appuie paternellement ses bras sur les épaules de ses compagnons. A gauche est Bacchus, que l'on devine au thyrse qu'il tient dans sa main (1); à droite est Hercule portant la massue, couvert de la dépouille du lion. Tous les carriers, tous les artistes de passage à Carrare, sont allés visiter ce bas-relief. Bien des sculpteurs ont inscrit leurs noms sur la pierre ; ceux de Pietro Tacca, Gian Bologna, Canova, semblent être d'hier. A l'élégance, à la profondeur des entailles, on voit que ces noms ont été gravés par des mains habituées à tenir le ciseau. Il paraît que le nom de Buonarotti se lisait également sur ce marbre, et qu'il a disparu, soit dans un éclat qui a tronqué l'un des angles, soit emporté par quelque fanatique.

Dans une autre carrière romaine près de

(1) D'autres y voient Mercure. Le thyrse deviendrait alors un caducée, supposition bien permise, vu l'état de dégradation du bas-relief. Dans ce cas, on aurait les trois dieux protecteurs des chemins.

Carrare, à Colonnata (1), l'attention des visiteurs était également attirée par les restes d'un autel votif, dont l'inscription témoigne qu'il a été dressé par Villicus, décurion des esclaves attachés aux carrières. Cet autel a depuis un an été transporté aussi à l'académie de Carrare; il certifie le renom dont jouissait le marbre du pays chez les Romains. Avant eux, les Étrusques ont excavé les montagnes de Carrare, et la ville de Luna, qu'ils avaient construite sur ces rivages, vivait surtout du commerce des marbres. Ce ne fut qu'à partir du temps de César et d'Auguste, quand les carrières de la Grèce commencèrent à s'épuiser, quand le Pentélique et Paros refusèrent aux maîtres du monde ce qu'ils avaient si abondamment donné à Ictinus, à Phidias et à leurs élèves, que les Romains s'adressèrent à Carrare (2). Les marbres blancs cristallins de Luna reprirent leur premier renom, et pendant plusieurs siècles, jusqu'à la chute de l'empire, fournirent à tous les artistes de Rome, sculpteurs ou architectes, la matière indispensable

(1) De *colonia*, colonie, à cause de la colonie d'esclaves établie sur ce point.

(2) Pline, *Hist. nat.*, lib. XXXVI.

à leurs travaux. A l'époque de l'invasion des Barbares, l'exploitation des carrières cesse ou demeure fort languissante. Luna, qui a essayé de revivre et qui de païenne s'est faite chrétienne, est ruinée une seconde fois par le passage des hordes du nord. Malheur aux villes que traverse la voie Aurélienne sur le littoral de la péninsule! C'est par là que les Goths, les Lombards, et plus tard les Normands et les Allemands, font successivement irruption. Les Sarrasins eux-mêmes viennent à plusieurs reprises porter le fer et le feu sur ces rivages. Luna, de nouveau dévastée, disparaît cette fois pour toujours, et les hommes sont sur le point de perdre jusqu'au souvenir du marbre de Carrare; mais c'est alors que Pise, avec ses valeureux enfants, commence la première la renaissance des arts en Italie. Dès le XI[e] siècle, il faut du marbre aux architectes pour édifier le Dôme, le Baptistère, la Tour penchée et le Campo-Santo : c'est vers Carrare qu'on se tourne. Depuis lors, les carrières n'ont plus cessé d'être exploitées. Les belles églises de Lucques, modèles d'architecture lombarde, les palais de Gênes, de Pise, sont faits du marbre de Carrare. Quand les arts ont été à leur apo-

gée, en quelque lieu de l'Europe que ce fût, l'exploitation des carrières a atteint sa période la plus brillante, comme elle a déchu dans les moments de décadence. Le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV ont ainsi marqué pour Carrare, comme déjà le siècle d'Auguste, et avant lui la période étrusque, les plus célèbres époques de l'exploitation et du commerce des marbres. La prospérité des carrières a, comme de raison, marché de pair avec celle de l'architecture et de la statuaire. Louis XIV surtout a demandé à Carrare ses masses les plus belles pour orner Versailles. Le marbre pur et sans tache n'a pas été seulement réservé aux statues, on l'a prodigué dans les vasques des fontaines, dans les balustrades des jardins, jusque dans les parquets (1). La consommation a été énorme, et si aujourd'hui quelques-unes des montagnes de Carrare ne produisent plus de statuaire, c'est que les filons sont épuisés

(1) A cette époque, les marbres de Carrare arrivaient en France par le Rhône. On transbordait les blocs à Arles. A Lyon, on prenait la Saône, puis les canaux, et l'on atteignait Paris et Versailles par la Seine : il fallait quelquefois deux ans pour le voyage. Aujourd'hui, par l'Atlantique et Rouen, c'est l'affaire de deux mois. Quand une voie ferrée continue reliera l'Italie à la France, le même transport ne demandera que quelques jours.

après des demandes si répétées, après plus de deux mille ans d'une exploitation presque continue. Cependant la trace laissée par la main de l'homme est à peine visible sur les imposantes masses calcaires dont sont formés les monts carrarais, tant il est vrai que les forces de l'homme se réduisent à bien peu de chose, mises en opposition avec celles de la nature.

IV. — LES CARRIÈRES DE CARRARE. — L'EXPLOITATION ET LE COMMERCE DES MARBRES.

Vallée de Ravaccione. — Carrière romaine. — Mines à la française. — La *Concha*. — Production du marbre à Carrare, Seravezza et Massa. — Scierie de M. Walton. — Les *marmetti*. — Embarquement des marbres. — Les marbreries de Marseille. — Les marbres algériens. — La plage d'Avenza. — Luna, l'antique ville des marbres. — Riant point de vue. — L'unité italienne favorable à l'industrie carraraise.

Les montagnes voisines de Carrare sont coupées d'anfractuosités profondes, aux pentes desquelles sont attachées les carrières. Les trois principales de ces coupures naturelles portent les noms de *Ravaccione*, *Canal-grande* ou *Fantiscritti* et *Colonnata;* elle se ramifient derrière Carrare comme les branches d'un éventail.

La vallée de Ravaccione est surtout intéressante à visiter : elle est à trois kilomètres de Carrare, tandis que Fantiscritti et Colonnata partent presque des faubourgs de la ville. On trouve à gauche de la route le gracieux village de Torano, hardiment perché sur une hauteur, et dont la vieille église et les toits de tuile se détachent sur le fond du tableau. Au pied du riant coteau sont des scieries et des *frulloni* d'une construction toute primitive; les appareils sont mis en mouvement par une roue pendante ou une grossière turbine qui empruntent leur force à l'eau du torrent. On passe devant une vallée transversale, celle de Pescino, où sont aussi de nombreuses carrières. On les laisse derrière soi, et bientôt on arrive à une première exploitation, — *la Mossa*, — qui marque la première étape dans le parcours des travaux de Ravaccione. C'est de là, ainsi que de la carrière voisine de la Bettuglia, que l'on tire le marbre statuaire le plus renommé aujourd'hui à Carrare. Il ne se vend pas moins de vingt francs le palme, soit douze cent quatre-vingts francs le mètre cube, sur les lieux, à pied d'œuvre. Le jour où je visitai l'excavation, un beau bloc de huit cents palmes gisait à

terre, attendant les bouviers. La valeur du statuaire indique le haut prix que l'on attache à un bloc bien homogène et cristallin, pur et sans mélange, et les bénéfices élevés qu'en peut procurer l'exploitation. Le marbre blanc clair descend bien vite à des prix moitié moindres, et cependant le coût de l'extraction et du transport est absolument le même que pour le statuaire.

Si l'on continue à remonter dans le vallon de Ravaccione, on rencontre à Polvaccio une ancienne carrière romaine qui a fourni jusqu'à ces derniers temps un marbre statuaire très renommé (1). Le roc conserve encore la trace des outils d'extraction ; la marque horizontale que le travail a laissée sur la pierre de distance

(1) C'est de là que les Romains ont tiré le marbre du Panthéon, de la colonne Trajane, de l'arc-de-triomphe de Titus et de celui de Septime-Sévère. L'Apollon du Belvédère est également en marbre de Polvaccio. Les blocs qui ont servi à Michel-Ange pour le David et pour les célèbres statues allégoriques couchées qui ornent les tombeaux de Julien et de Laurent de Médicis ont été aussi extraits de ces carrières. Enfin on peut citer encore comme sculptés en marbre de Polvaccio le Neptune de l'Ammanati et le groupe d'Hercule assommant Cacus qui ornent la place du Palais-Vieux à Florence. On ne dit pas si c'est à Polvaccio que s'adressa Louis XIV, mais nous savons que les marbres blancs du tombeau de l'Empereur, une des constructions modernes qui en ont consommé le plus, ont été tirés de Colonnata, qui a aussi fourni beaucoup de marbre aux Romains.

en distance indique bien le mode d'exploitation adopté par les anciens. On dégageait la masse sur cinq de ses faces. La face antérieure, la face supérieure et les deux faces latérales étaient préparées par la précédente excavation; la face postérieure était ouverte à la pointerolle; enfin, avec le ciseau, des pinces et des coins, on faisait sauter le bloc, en dégageant violemment la face inférieure. Jusqu'au XVII[e] siècle, ce mode d'opérer a été en usage dans l'exploitation du marbre. A cette époque, la poudre a été appliquée aux mines et aux carrières. Les acides qui attaquent et dissolvent les calcaires sont ensuite venus faciliter l'action de la poudre. En versant de l'acide sulfurique (vulgairement huile de vitriol) ou encore de l'acide chlorhydrique ou muriatique dans le canal ménagé par le fleuret du mineur, on en a singulièrement agrandi le fond : on a formé ainsi une véritable poche qui, chargée de quantités considérables de poudre, a détaché des blocs énormes. A Marseille, pour les travaux du nouveau port et le nivellement de l'ancien lazaret, au Teil, près de Montélimart, dans l'extraction des calcaires à ciment et à chaux hydraulique, on a disloqué des monta-

gnes entières. La poudre employée par centaines de kilogrammes dans les chambres ouvertes par les acides, a fait voler en éclats des centaines de mètres cubes de rocher dans une seule explosion. On a procédé par de véritables fourneaux de mines comme quand il s'agit de faire sauter des citadelles. À Carrare, à Seravezza, on n'a point à opérer sur une aussi grande échelle, mais souvent cinq ou six mines profondes y sont allumées du même coup. Le bruit épouvantable de l'explosion est répété par tous les échos, et court de vallons en vallons comme les grondements du tonnerre. Le bloc soulevé en l'air retombe lourdement et roule sur les flancs abrupts de la carrière. On charge jusqu'à plusieurs kilogrammes de poudre à la fois dans le même trou, et l'on y met le feu au moyen d'une mèche de sûreté. Ces mines à l'acide sont appelées par les ouvriers *mines à la française*, parce que l'usage en est passé de France en Italie.

Le point supérieur de l'exploitation dans la vallée de Ravaccione est à six cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Les chars à bœufs arrivent jusqu'au pied des dernières carrières par une bonne route, et le long

du chemin on les rencontre qui se suivent à la file, se croisent, les uns montant à vide, les autres descendant les blocs. Pour arriver aux points de chargement, on a ménagé sur les diverses carrières des plans inclinés pavés en marbre, sur lesquels les masses sont descendues. On en modère la course au moyen de câbles, et elles glissent sur des rouleaux savonnés. Ceux-ci fument ou s'enflamment sous le frottement du marbre, comme les supports sur lesquels se meut le navire qu'on lance à la mer. La descente naturelle des blocs n'a lieu que de la carrière aux plans inclinés. Le trajet est court, la différence de niveau assez faible. Le spectacle est donc loin de présenter ici la même grandeur qu'à Seravezza, sur les flancs de l'Altissimo; mais ce qu'on perd en pittoresque, on le regagne en économie, et les carriers ne s'en plaignent pas.

Le lieu où se trouvent les dernières exploitations de Ravaccione porte le nom caractéristique de *Concha*, parce qu'en cet endroit la vallée, partout fermée, présente la forme d'une conque. Le paysage est d'une désolante aridité : pas un arbre ne pousse sur ces calcaires dénudés : on y distingue à peine quelques herbes,

et çà et là quelques mauvaises cahutes en pierres sèches, servant de refuge aux ouvriers. L'agriculture n'a que faire ici. Jusqu'aux points les plus élevés sont étagées des carrières. La qualité partout exploitée est le marbre blanc clair ou ordinaire et le veiné passant au bleu. Il n'y a plus de statuaire. A Carrare, cette qualité se tient volontiers vers le bas des vallées, à l'inverse de Seravezza, où elle semble affectionner les hauteurs les plus inaccessibles. L'aspect que présente la *Concha* est des plus animés ; il résume bien le spectacle auquel on a assisté tout le long du chemin en remontant le Ravaccione. Partout des carrières en exploitation : une armée d'ouvriers est occupée autour des blocs pour l'extraction, le sciage, la descente, le chargement. Quand vient midi, tous se réunissent fraternellement, au soleil en hiver, à l'ombre en été, pour faire en commun un frugal déjeuner. Il n'y a guère d'inimitié entre les ouvriers de deux carrières rivales, et quand souvent les patrons se jalousent ou se poursuivent dans des procès sans fin, les ouvriers, heureusement rebelles à l'usage, ne croient pas devoir prendre parti dans ces querelles. Aussi bien le dangereux métier de car-

rier compte assez de victimes déjà sans qu'on aille encore ensanglanter les chantiers par des rixes meurtrières.

Au-dessus des ouvriers sont les chefs des travaux, sortes de tâcherons, qui se chargent d'ordinaire, pour un prix fixé d'avance, de l'extraction du marbre. Ils traitent ensuite avec les simples carriers, soit à la journée, soit à prix fait, épargnant ainsi au patron le souci des menus détails et des discussions interminables avec l'ouvrier. Le patron, propriétaire ou locataire de l'excavation, ouvre un compte-courant à son entrepreneur. Au crédit passe le nombre de palmes extraits, au débit figurent les avances faites en poudre ou autres fournitures et en argent. On traite généralement à tant le palme rendu au bord de la mer, à la *marine* de Carrare, et l'entrepreneur doit par conséquent s'occuper encore de l'engagement des bouviers.

L'exploitation du marbre est de beaucoup plus importante à Carrare qu'à Massa et à Seravezza. A Carrare, le nombre des ouvriers directement attachés aux carrières est de deux mille cinq cents environ. Un millier d'hommes sont en outre employés au transport, à l'expé-

dition et à la mise en œuvre des marbres : bouviers, portefaix de la marine, scieurs, ouvriers des usines ou des ateliers, tailleurs de pierre, etc. En 1863, on estimait le montant de l'extraction annuelle à Carrare à quinze cent mille palmes (1) ou, en nombre rond, soixante mille tonnes. La production réunie de Massa et de Seravezza était les deux tiers de celle de Carrare, soit quarante mille tonnes, dont vingt-cinq mille pour Seravezza et quinze mille pour Massa. En ne comptant que la part afférente à Carrare, c'était une somme de quatre millions de francs répandue dans le pays. Aussi chacun est satisfait, personne ne se plaint. L'ouvrier est heureux, le patron s'enrichit, et tout le monde vit des marbres. La commune de Carrare compte aujourd'hui vingt mille habitants, et dans ce nombre pas un malheureux. La population augmente encore tous les jours.

Le statuaire, le marbre blanc clair et ordinaire, le blanc bleuâtre, sont les seules qualités qu'on rencontre à Carrare ; le *bardiglio* commun ou fleuri et la brèche manquent complètement. Il en est de même à Massa. Cette dernière

(1) On sait qu'il faut 64 palmes pour faire un mètre cube, et que le mètre cube pèse 2,650 kilogrammes ou 2 tonnes 2/3.

localité est en grand progrès depuis quelques années, et l'on y compte de magnifiques établissements de marbrerie.

La plus belle de toutes les scieries de Carrare appartient à un Américain, M. Walton : elle ne renferme pas moins de douze châssis pouvant marcher à la fois et portant jusqu'à trente lames chacun. Les blocs sont amenés sous les châssis sur des rails. Un filet d'eau, promené au-dessus de chaque scie par un mécanisme automatique, arrose dans son mouvement de va-et-vient la surface supérieure des blocs, empêchant ainsi l'échauffement du fer contre le marbre. Une roue hydraulique noyée, à réaction, en un mot une turbine du système le plus perfectionné, met toutes les scies en mouvement. Tout cet ensemble est disposé dans un vaste bâtiment, bien dessiné, sous une élégante charpente.

A Massa, à Seravezza, on rencontre également de fort belles scieries, mais les principaux produits de Seravezza sont les *marmetti* ou carreaux de marbre pour parquets. L'ouvrier les prépare bruts à la carrière, en frappant avec la masse sur le petit côté des blocs, de manière à les fendre en longueur. Les blocs ainsi

travaillés sont ceux d'ailleurs qui présentent déjà des fissures ou des joints naturels, mais il n'en faut pas moins une très grande habileté pour détacher les pavés. Le coup d'œil pratique du carrier lui fait deviner les plus imperceptibles fissures, dont il sait très bien profiter. Les carreaux sont ensuite refendus en largeur avec le ciseau, et amenés de la sorte à la forme voulue. Alors on les porte à l'usine, où commence le travail du *frullone*. Qu'on s'imagine un axe vertical, un *arbre*, comme on dit en mécanique, monté directement au centre d'une roue hydraulique. Celle-ci est le plus souvent assez grossièrement installée, l'eau du torrent vient battre contre ses *cuillères*, et l'appareil se met en mouvement. A l'axe vertical sont attachées deux poutrelles en croix régnant sur toute la largeur d'une auge circulaire. Dans chacun des compartiments ainsi formés, on dispose un certain nombre de *marmetti* reposant par la face à polir sur une meule gisante en pierre. Quand l'arbre se meut, il entraîne ainsi poutrelles et carreaux. On jette du sable sur la meule, qui reste fixe, et le frottement polit les *marmetti*. Cette fabrication et ce polissage des carreaux

sont des plus répandus à Seravezza, mais presque nuls à Carrare, où l'on ne voit que quelques *frulloni* établis le plus souvent dans la campagne, tant bien que mal.

Le port d'embarquement des marbres à Carrare présente un aspect encore plus animé que celui de Seravezza. Partout sur la plage ce ne sont que blocs de marbre, et dans la rade, quand le temps est beau, navires qui attendent ou complètent leur chargement. Un magnifique pont-embarcadère, monté sur pilotis, a été construit par M. Walton. Il s'avance au loin sur la mer, et permet aux plus gros navires de recevoir directement les blocs en se rangeant le long du pont, qui forme quai. Cela vaut mieux que le système primitif des *lancie* en usage à Seravezza. Le tablier du pont est d'ailleurs muni d'une voie ferrée sur laquelle roulent les wagons portant les marbres. Des grues en fonte, manœuvrées par des roues dentées, prennent les blocs dans les wagons et les amènent lentement à fond de cale.

De la plage de Carrare, les navires vont à Gênes, à Livourne, à Marseille, les trois principaux entrepôts des marbres dans la Méditerranée. Près de la moitié de la production

totale va aux États-Unis, le pays qui consomme le plus de la pierre de Carrare. A Marseille, il y a de grandes usines pour le sciage et le polissage des marbres, puis de nombreux ateliers pour la mise en œuvre. Les qualités qu'on y travaille sont non-seulement celles d'Italie, mais encore toutes celles du midi de la France, notamment le blanc verdâtre ou marbre campan des Pyrénées, le rouge cerise ou griotte du Languedoc, la brèche de Tholomet près d'Aix, connue sous le nom de *brèche d'Alep*. On y travaille aussi le beau marbre veiné de l'Algérie, l'onyx, aujourd'hui si connu à Paris, enfin les marbres de Belgique : le noir de Liége, la lumachelle, le petit granite de Mons, etc. De tous ces marbres, on fait surtout des chambranles de cheminées, des socles de pendules, des dessus de table, des coupes. Aucun autre pays que Carrare, Massa et Seravezza n'expédie de marbres blancs ou bleus. Les carrières jadis si fameuses des Grecs sont depuis longtemps épuisées, ou du moins n'attirent plus l'attention de l'Occident. Quant aux anciennes carrières que les Romains et avant eux les Étrusques avaient également exploitées en Italie en même temps que celles de Carrare, par exemple

à l'île d'Elbe et à Campiglia (dans la Maremme toscane), on a vainement essayé de les reprendre. Plus d'une fois on a voulu rouvrir des travaux à Campiglia, où toutes les variétés de Carrare et de Seravezza se retrouvent. Le marbre statuaire y est aussi beau, plus beau même en certains filons, puisqu'il rappelle, par sa texture lamelleuse et sa translucidité sur les bords, le marbre de Paros, qui donne aux chairs tant de *morbidezza;* mais ces travaux n'ont pas réussi, bien que les difficultés de transport soient moindres à Campiglia qu'à Carrare. Cosme Ier d'abord, puis une société livournaise il y a quelques années, ont successivement échoué. Récemment une nouvelle compagnie s'est formée. Sera-t-elle plus heureuse que ses aînées ? Pour notre part, nous croyons qu'une industrie comme celle des marbres, assurée à Carrare par une durée de vingt siècles, ne peut être ainsi déplacée tout à coup. Au reste l'eau, si nécessaire au travail du marbre comme on le pratique aujourd'hui, manque presque complètement à Campiglia.

En Afrique à Filfila, de magnifiques veines de statuaire, jadis largement excavées par les Romains, ont également tenté, mais sans plus

de succès, les efforts d'une société d'exploitants. Malgré le droit énorme de près de cinquante francs par tonne qui pesait alors sur l'entrée des marbres en France, droit dont les marbres de Filfila avaient été exonérés, la société africaine n'a pu tenir contre la concurrence de Carrare. Le gouvernement italien fait du reste tous ses efforts pour encourager le commerce et l'exploitation des marbres. Tous les droits plus ou moins onéreux qui avaient été établis sous le dernier gouvernement ont été supprimés. De plus, aucune loi, aucun règlement administratif, aucune surveillance gênante de la part de l'état, n'apportent de restriction au travail libre des carrières (1). Le chemin de fer du littoral est maintenant terminé jusqu'à la Spezzia. Dès qu'un em-

(1) Les droits de douane à la sortie des marbres et les droits de péage pour l'entretien des routes ont été réduits au minimum à 2 fr. la tonne de 1,000 kilog., soit environ 5 fr. le mètre cube. En signant récemment le traité de commerce avec la France, le roi d'Italie a de plus demandé la suppression des droits énormes qui grevaient chez nous, à l'entrée, les marbres statuaires de Carrare, comme si nous avions eu quelques exploitations rivales à protéger. Aujourd'hui ces marbres sont exempts de tous droits, et l'on ne paie plus à Marseille que 10 fr. la tonne pour l'entrée des autres qualités. Le fret de Carrare à Marseille est encore assez élevé : de 16 à 20 francs la tonne, suivant les cas.

branchement sur Carrare, qui est à l'étude ou même commencé, aura rejoint la station d'Avenza, le prix du transport des marbres diminuera de moitié, et les propriétaires des carrières échapperont surtout aux exigences des *facchini*, ces insolents portefaix de la plage. Massa et Seravezza pourront voir également les blocs descendre des carrières sur des embranchements ferrés ou de simples *tram-roads* (1), et arriver ainsi jusqu'à la Spezzia traînés par la locomotive. Là, dans ce magnifique golfe, où la nature a tracé d'avance le plus beau port de l'Italie, les marbres s'embarqueront à prix réduit, et souvent comme lest, pour tous les ports de la Méditerranée et tous ceux de l'Atlantique.

Le port actuel où Carrare embarque ses marbres est connu sous le nom de Spiaggia d'Avenza, du nom du village qui se trouve tout près de là. Un large ruisseau, le Carrione, descendu des carrières, vient mourir à la marine, et c'est une remarque à faire que partout, dans les trois districts marbriers, Seravezza, Massa et Carrare, les conditions topographi-

(1) Chemins à l'américaine comme celui de Paris à Versailles par le Cours-la-Reine.

ques sont les mêmes. Aux flancs des vallées transversales sont les carrières. Sur chaque point, ces vallées se réunissent en une seule : la Versilia à Seravezza, le Frigido à Massa, le Carrione à Carrare; toutes trois sont parallèles, et chacune vient finir à la mer en y marquant le port d'embarquement. Enfin toutes les carrières sont contenues dans la même chaîne de montagnes, vaste contre-fort détaché du massif principal des Alpes apuanes et courant parallèlement au rivage.

La vue dont on jouit de la plage de Carrare en se tournant vers les montagnes n'est pas moins belle que celle de *Forte de' Marmi* à Seravezza. Non loin du dépôt des marbres est Avenza, avec son vieux château-fort aux tourelles massives, aux fenêtres ogivales, aux élégants créneaux. La pierre a été taillée avec amour par un artiste du temps. Ce château commandait la voie Emilienne, et au moyen âge, au commencement des temps modernes, il arrêta plus d'une fois les armées qui descendaient en Italie. Le célèbre capitaine lucquois Castruccio Castracani, qui a mérité d'avoir Machiavel pour historien, fit construire au XIVe siècle cette magnifique citadelle.

Les étymologistes font venir le nom d'Avenza de l'italien *avanzi* (ruines) : non loin du château de Castruccio sont en effet les ruines de la fameuse Luna, deux fois détruite, sous les Romains d'abord, après la soumission des Étrusques, puis au commencement du moyen âge, à la suite des incursions des Barbares, dont les hordes indisciplinées arrivaient dans l'Italie du centre par la voie Emilienne, qui traversait Luna. Du temps de Pline, la ville s'était relevée de ses premiers désastres, et faisait de nouveau le commerce des marbres. L'écrivain latin, dans la partie géographique de son *Histoire naturelle*, la désigne ainsi : *primum Etruriæ oppidum Luna, portu nobile.* Strabon la cite également sous le nom grec de Σελήνη. Luna a donc été pour les Romains le port d'entrepôt des marbres extraits des montagnes voisines. Ce port était à l'embouchure du fleuve Magra. Avec le temps, l'embouchure s'est ensablée, la mer elle-même s'est retirée, ou, si l'on veut, le sol s'est peu à peu soulevé sur ces rivages, et aujourd'hui la côte est à un kilomètre plus loin. Peut-être ces phénomènes physiques expliquent-ils en partie l'état d'abandon où se trouve de nouveau Luna. Il

y a là plusieurs couches de ruines superposées; la terre végétale a recouvert les débris du passé, et le laboureur modénais, comme celui de Virgile, voit souvent des casques, des fers de lance, des ossements, se dégager sous le soc de la charrue. On a trouvé aussi beaucoup de monnaies, des vases, des poteries de tout genre, des mosaïques, des pierres gravées, des statues, des ornements et ustensiles divers. Dans tout cela, rien de bien saillant : Luna n'était qu'une ville de marbriers et de marins; le travail du marbre, comme aujourd'hui à Carrare, y occupait seul les habitants, et j'ai vu, en parcourant ces ruines, cinq ou six larges dalles de beau marbre blanc empilées derrière une haie, et retirées il y a quelque temps de dessous terre par un *contadino* du voisinage.

Une grosse tour massive, en pierres de petit appareil, reliées par du ciment, construction peut-être romaine et qu'on suppose avoir été un phare (1); des restes de salles voûtées qui ont pu être des magasins publics ou des prisons; à

(1) Qui sait si cette tour, de forme un peu conique, n'appartient pas plutôt à la classe des *noraghe*, si communes en Sardaigne, et qui ont si fort exercé la sagacité des archéologues?

côté une des portes de la ville, puis un amphithéâtre elliptique, dont une partie de la galerie couverte, celle où s'ouvraient les vomitoires, est encore debout; enfin des pans d'épaisses murailles se profilant çà et là au milieu des terres, tels sont les seuls restes de la Luna romaine. L'agriculture a tout envahi, tout détruit sur ce sol fertile, et l'arène même de l'amphithéâtre, du *Colisée*, comme on l'appelle dans le pays, a été transformée en un champ de blé. De la Luna des Étrusques il ne reste plus rien, et de la Luna chrétienne on aperçoit seulement les ruines d'une église à fleur de sol. Les murs devaient être intérieurement revêtus de bas-reliefs en marbre, s'il faut en juger par les débris que l'on découvre çà et là. C'est entre les XI[e] et XII[e] siècles, à la suite des nombreuses dévastations des Barbares, qui ont si longtemps prolongé leurs incursions sur cette partie du territoire italien, que Luna aura dû entièrement disparaître. Les Goths, les Lombards, les Sarrasins, les Normands, les Allemands eux-mêmes, la pillèrent tour à tour. Au V[e] siècle, elle était encore très florissante. Rutilius Numatianus, qui nous a laissé une si élégante description du voyage qu'il entreprit

vers l'an 471, allant de Rome dans la Gaule sa patrie, appelle Luna la ville aux blanches murailles, la « terre fertile en marbres, » — *dives marmoribus tellus.*

Les environs de Luna méritent aussi bien que cette ville en ruine l'attention du voyageur. De vertes montagnes, véritable ceinture de vignes et d'oliviers, dominent une plaine riante. Traçant une courbe gracieuse, formant comme les anneaux disjoints d'une chaîne, de nombreux villages, perchés sur les hauteurs, semblent sortir du milieu des arbres. San-Niccolo, Ortonovo, Cassano, Castel-Nouvo, San-Lazaro, Ameglia, San-Marcello, entourent Luna disparue de sites vivants, et les clochers de leurs églises, leurs vieilles murailles percées de portes, se dessinent heureusement sur le second plan du tableau. Aux flancs d'une haute montagne se déroule comme un large ruban la route de Carrare à Modène, que le duc François V, qui n'aimait guère les Carrarais, mit tant d'années à construire. A droite, à l'horizon, se profilent les monts de Carrare, dont le Sagro, d'où descend la vallée de Colonnata, forme le point culminant. Au pied des montagnes est la ville même de Carrare,

disparue dans ses jardins d'orangers et de lauriers-roses. Çà et là se détachent les blanches façades des villas qui l'avoisinent, et quelques vieux bourgs à mi-côte, comme Moneta. A gauche, dans un paysage enchanteur, s'étend la plaine de Sarzana. En se retournant vers la mer, on découvre l'embouchure de la Magra, barrée par les galets ; à côté se dresse le promontoire sévère du Corvo, dont les roches volcaniques d'un noir sombre se découpent vigoureusement sur l'azur de la mer et du ciel, et ont sans doute valu à ce cap le nom dont il a été baptisé. Derrière le Corvo est le golfe de la Spezzia. Là sont encore des exploitations de marbre, parmi lesquels se distinguent ceux de Porto-Venere, si heureusement employés dans l'ornementation. Ils sont connus sous le nom de *portor*, qu'ils ont pris soit, par contraction, du lieu de leur provenance, soit des lignes dorées qui se détachent sur le fond noir de la pierre et qui en font un marbre *porte-or*.

Tel est ce coin pittoresque de l'Italie qui s'étend entre Gênes et Pise, ou si l'on veut entre la Spezzia et Pietra-Santa, en passant par

Carrare et Massa. Le commerce des marbres a fait de tout temps la fortune de cette partie du littoral de la mer tyrrhénienne. Aujourd'hui plus que jamais, avec l'établissement de l'unité politique, la prospérité de ces heureuses contrées ira croissant. Les chemins de fer, les ports que l'on y établit, seconderont l'industrie locale, qui de plus en plus se développera. Les institutions libérales dont le Piémont a doté la péninsule viennent elles-mêmes favoriser ce progrès matériel, et cet exemple prouve une fois de plus tout ce que peut gagner l'Italie à vivre sous les mêmes lois.

L'ILE D'ELBE

ET

SES MINES DE FER

15.

L'ILE D'ELBE

ET SES MINES DE FER

Au milieu de l'archipel toscan, vis-à-vis de la pointe de Piombino, que la péninsule italique détache sur la mer comme une sentinelle avancée, le marin reconnaît une île plus grande que les îles voisines, et dont les montagnes élevées, aux pentes raides, se dressent au-dessus de l'eau, semblables à d'énormes pyramides. Du côté qui fait face à la terre ferme, les flancs dénudés des roches qui composent le sol affectent une teinte de rouille très caractérisée : le pays n'est là qu'une immense montagne de fer. Sur d'autres points, la physionomie de l'île, parée de sa végétation à demi tropicale, est

toute souriante, et cette terre douée d'un climat si salubre fait contraste avec la Maremme toscane. Le voyageur qui, profitant de la voie ferrée littorale, se rend de Livourne à Piombino, ne peut voir cette île privilégiée, cette reine de la mer Tyrrhénienne, sans être presque aussitôt entraîné à franchir le bras de mer qui l'en sépare. Ce canal est, à vrai dire, rarement paisible, et n'a rien à envier au goulet de la Manche pour l'agitation incessante des eaux et le bruit des vents presque toujours déchaînés. Il n'importe; le premier moment d'émotion une fois passé, on s'embarque avec joie, et souvent on revient visiter ces parages, dominé comme par un charme secret.

C'est vers cette terre fortunée, dans laquelle on a déjà reconnu l'île d'Elbe, que je voguais au mois de juillet 1864. Le désir de continuer des études commencées depuis longtemps sur l'Italie centrale me ramenait vers des bords que je n'avais point oubliés. Ces études avaient surtout un intérêt géologique : je venais explorer de nouveau les mines de fer si abondamment répandues dans l'île. C'est d'ailleurs par ce côté principalement que depuis les premiers temps historiques l'île d'Elbe s'est signalée à

l'attention du monde. Les Etrusques, les premiers qui l'occupèrent et qui lui donnèrent le nom qu'elle porte encore aujourd'hui (1), y découvrirent l'art de fondre le fer : jusque-là, le bronze avait tenu lieu d'acier. Des Étrusques, l'île passa sous la domination romaine, et jusqu'au VIe siècle de notre ère les maîtres du monde tirèrent de ces inépuisables mines tout le fer dont ils avaient besoin. Les barbares du nord la respectèrent, mais ceux de l'Orient, les Arabes, les Turcs, ces hardis écumeurs de mer, y firent de terribles descentes. Pise et Gênes se la disputèrent avec ardeur, tant pour en posséder les mines que parce qu'elle était une des clefs du canal de Piombino, qui avait au moyen âge, pour ces républiques maritimes, l'importance politique qu'ont aujourd'hui d'autres détroits. Les Médicis, l'Espagne, puis, au nom de celle-ci le royaume de Naples, y plantèrent leur pavillon concurremment avec les princes de Piombino, substitués aux droits des Pisans. La petite île eut ainsi trois maîtres à la

(1) *Ils*, d'où les Latins firent *Ilva*, et par le changement si fréquent du *v* en *b*, *Ilba*. *Ils* ne serait-il pas la racine d'*insula*, île? L'île d'Elbe serait alors l'île par excellence, l'*isola*, comme l'appellent de préférence les Toscans.

fois, tant on attachait de prix à la posséder, même d'une façon incomplète ; mais ses mines de fer furent toujours l'objet de la plus grande convoitise de ceux qui l'occupaient. Les Médicis furent les plus habiles, et, ne pouvant devenir les propriétaires des mines, ils s'en firent les fermiers ; les Espagnols en furent les gardiens.

Telle est en peu de mots l'histoire du pays sur lequel je voudrais rassembler quelques souvenirs, qui auront pour principal intérêt de montrer les véritables causes d'une prospérité sans cesse grandissante. Ayant visité l'île d'Elbe à plusieurs reprises, j'ai toujours vu le chiffre de l'extraction du fer aller en croissant. Depuis quinze ans, les mines sont même entrées dans une voie de production des plus remarquables, si l'on tient compte surtout de l'absence d'installations mécaniques, jusqu'ici repoussées de ces travaux, qui ont gardé leur cachet primitif. Malgré cette condition fâcheuse d'infériorité, l'exportation du minerai a doublé depuis 1858, et ces gîtes ont fourni en 1863 cent mille tonnes de minerai de mille kilogrammes chacune. Depuis lors le chiffre de l'extraction a encore de beaucoup augmenté. La France consomme à

elle seule les quatre cinquièmes de cette production. Aujourd'hui que le fer et surtout l'acier jouent un si grand rôle dans les arts de la paix comme dans ceux de la guerre, il convient d'étudier sur place ces mines célèbres. C'est une sorte de grenier à fer auquel iront, toujours plus nombreux, s'adresser les maîtres de forge, en présence de l'épuisement de plus en plus grand des autres gîtes de l'Europe. Exploités depuis plus de deux mille cinq cents ans, ceux de l'île d'Elbe au contraire ont été à peine effleurés tant l'épaisseur et l'étendue de ces dépôts métalliques sont également imposants. Virgile, comme il y a dix-neuf siècles, pourrait toujours les déclarer inépuisables; mais avant de parler des mines et de faire connaître les conditions dans lesquelles s'est développée cette exploitation spéciale, il n'est peut-être pas inutile de donner une idée du pittoresque territoire qui n'en tire pas son unique source de richesse, et qui doit à l'agriculture, à la marine et à la pêche, d'autres éléments de prospérité.

I. — PROMENADE DANS L'ILE.

Autour du rivage. — Le cap de la Vie. — Porto-Ferrajo. — La crique des Amoureux. — Flore et faune insulaire. — Granit et roches vertes. — Vieilles tourelles et vieux châteaux. — Légendes. — L'antique Faleria. — Un archéologue campagnard. — Coup-d'œil sur l'archipel toscan. — Caractère et physionomie des Elbains. — Franchises locales. — Napoléon et les hommes de Capoliberi. — Anciens chants. — Société de Porto-Ferrajo. — L'Empereur à l'île d'Elbe. — Souvenirs d'Antoine, son jardinier.

De forme sensiblement elliptique, surtout vers la partie occidentale de son contour, et d'un périmètre qui mesure environ vingt lieues, l'île d'Elbe s'épanouit subitement à l'est en deux caps avancés : l'un, qui se porte vers le nord, est le cap della-Vita, où les mines de Rio-Albano trouvent leur extrême limite ; l'autre, qui s'étend au sud, est le cap Calamita, dont le nom, également conservé dans le vieux français, — la calamite ou pierre d'aimant, — rappelle aux Italiens les mines voisines d'aimant naturel. Entre ces deux caps, mais beaucoup plus près du dernier, dans une anfractuosité profonde, courant de l'est à l'ouest, se dessine le golfe de Porto-Longone. C'est un excellent mouillage protégé par des fortifications savan-

tes élevées par les Espagnols, et qui ont arrêté les Français en 1799. La ville de Porto-Longone, la seconde de l'île, mire ses maisons dans l'eau. C'est dans sa rade que des pirates de Tunis enlevèrent, en 1815, un enfant livournais qui est devenu plus tard le général Yusuf. Tout près de là est la mine de fer de Terra-Nera, ainsi désignée à cause de l'aspect extérieur du gisement qu'on y exploite. La *Cala-di-Barbarossa*, la crique de Barberousse, qui sert de port à Terra-Nera, rappelle les exploits du fameux forban allié de François Ier, et dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à ce jour dans la mémoire des insulaires.

Au sortir du golfe de Longone, en voguant vers le nord et en côtoyant un rivage qui trace une ligne peu sinueuse, presque parallèle à la méridienne, on ne tarde pas à rencontrer la *marine* (1) de Rio. Là existe le plus grand dépôt géologique de minerai de fer connu dans le monde, ce qui a fait de Rio le point principal et quelquefois unique de l'exploitation de l'île d'Elbe. A côté est la mine de Vigneria, qui se soude à la première, et qui doit son nom aux vignobles

(1) Nom donné en Italie à tous les petits ports de mer.

qui l'entourent. Un peu plus loin, on rencontre Rio-Albano, dont le gîte, s'enfonçant dans la mer, s'adosse au cap della Vita. Si, continuant le périple, et prenant garde aux *sautes de vent* fort périlleuses en cet endroit (1), on double ce cap, on arrive bientôt dans le golfe de Porto-Ferrajo, reconnaissable à sa forme demi-elliptique. La capitale de l'île commande la passe; elle a donné son nom au golfe, et doit elle-même au fer qu'elle fondait ou embarquait jadis son ancien nom latin de *Ferrara* et son nom actuel. Ce mouillage est l'un des plus beaux et des plus sûrs de la Méditerranée; il n'a rien à envier à la célèbre rade de Toulon, à celle non moins fameuse de la Spezzia et à l'incomparable baie de Naples.

Une langue de terre qui s'avance assez loin dans la mer sépare le golfe de Porto-Ferrajo de celui de Procchio, où la jolie marine de Marciana étale coquettement les blanches façades de ses maisons. Puis le rivage tourne; les granits, s'élevant à pic, tracent une côte

(1) Plusieurs fois le bâteau-poste y a fait naufrage avec les dépêches, et moi-même, en 1864, revenant avec la petite barque de Porto-Ferrajo à Piombino, je faillis m'y noyer avec tous mes compagnons de route. C'est sans doute parce que la vie y est en si grand danger que ce point a été nommé capo della Vita ou cap de la Vie.

tourmentée où se projette la pointe de Pomonte. Mettant le cap à l'est, on salue bientôt le golfe et la marine de Campo, derrière laquelle est une plaine verdoyante, dominée par de riants villages qui se dessinent sur les hauteurs. Les golfes de l'Acona et de la Stella viennent ensuite, à peine séparés par une étroite bande de roches serpentineuses ; s'enfonçant profondément dans les terres, ils y déroulent leurs nombreux replis. On dirait que la mer a voulu prolonger à dessein son contact avec cette île heureuse, la caresser le plus longtemps possible. Sur une cîme élevée se dresse Capoliberi, la *montagne des hommes libres*, et ce bourg fortifié a la juste prétention d'être la ville la plus ancienne de l'île. Au pied est la *Cala degli Inamorati*, la crique des Amoureux, dont le nom rappelle une légende datant de l'époque des Barbaresques, et pieusement conservée par les habitants. Une jeune fille et son amant se noyèrent en cet endroit pour ne pas être séparés par les pirates. Au-delà on rencontre le cap Calamita ; enfin, tournant au nord, on revient au golfe de Porto-Longone, notre point de départ.

L'intérieur du pays n'est pas moins pitto-

resque que les rivages. Aux environs de Porto-Ferrajo, de Marciana, de Campo, de Porto-Longone, de Capoliberi, s'étendent des plaines bien travaillées où le blé, le maïs et la vigne forment la principale culture. La vigne s'élève aussi sur les coteaux, et donne partout les produits les plus estimés. L'olivier et le mûrier, qu'on néglige, trouvent dans l'île un sol favorable. Dans les jardins croissent en liberté les orangers, les grenadiers, les lauriers-roses et quelques plantes tropicales, l'agave ou aloès d'Amérique à la tige élancée et fleurie, l'opuntia ou figuier de Barbarie (la raquette des colonies de l'Inde), enfin le dattier, dont la brise de mer découpe les palmes en lanières. Les montagnes sont couvertes de maquis, comme en Corse, en Sardaigne et sur le littoral toscan. Le chêne vert, dont le nom *ilex* revit dans l'italien *leccio*, le chêne-liége, l'arbousier aux fruits rouges, le genévrier et le myrte, dont les baies parfumées font les délices des grives et des merles qui viennent s'abattre dans ces fourrés, le lentisque et le térébinthe aux feuilles odorantes, résineuses, la bruyère, dont les fleurs s'étalent en grappes roses le long des étroits sentiers, composent surtout la vé-

gétation des maquis. Le romarin, la sauge, le genêt d'Espagne, le fenouil de mer, répandent leurs fortes senteurs dans l'atmosphère, déjà imprégnée des émanations salines. On est là dans une zône botanique distincte, sous un climat particulier. C'est le climat si bien nommé méditerranéen, et dont quelques îles, comme l'île d'Elbe, présentent le type parfait.

La faune des maquis n'est pas aussi variée que la flore. On ne rencontre guère que des martres, des écureuils, des lièvres. Autrefois on trouvait aussi des sangliers. Parmi les animaux malfaisants, on ne cite que la vipère et la tarentule, araignée venimeuse assez commune dans le centre et le midi de l'Italie, et dont une espèce est particulière à l'île d'Elbe. Les scorpions et les scolopendres sont peu dangereux. Les oiseaux qui vivent dans l'île sont surtout des oiseaux de passage : les bécasses, qui désertent aux premières approches de l'hiver les parages glacés du Caucase pour traverser la Méditerranée ; les becfigues, qui, lorsque la saison des fruits est finie dans le Levant, partent pour des pays moins précoces ; les cailles, qui viennent de Syrie et d'Afrique dès le mois de juillet, et qui, fatiguées de leur

long voyage, s'arrêtent volontiers dans les îles qu'elles rencontrent sur leur chemin.

Deux roches principales, les granits et les serpentines, se sont partagé le domaine géologique de l'Elbe. Les serpentines, et avec elles les roches vertes congénères, les diorites, etc., ont fait de préférence éruption dans la partie orientale, où elles ont accompagné les dépôts de minerai de fer. Les granits ont apparu dans la partie occidentale, où s'élevant sur le mont Capanne à une hauteur qui dépasse mille mètres, ils forment le point culminant de l'île. Les reliefs de ces montagnes granitiques sont comme partout arides, déchiquetés; la chaîne trace sur l'azur du ciel un diagramme découpé comme des dents de scie ; la végétation s'arrête à mi-hauteur, et la roche revêt, sous ce climat si pur et à certaines heures du jour, une teinte d'un rose violacé qui encadre heureusement le paysage. Les serpentines au contraire se détachent en dômes isolés, arrondis, couverts de maquis jusqu'à leur cime. Quand elles se montrent à nu, ce qui est rare, elles affectent une teinte d'un vert sombre, noirâtre, qui donne au tableau un air de grande sévérité. Arrivant à l'état igné et plus chaudes que les granits, elles

ont fortement rubéfié, quelquefois même agatisé, jaspé les calcaires et les schistes avoisinants, les transformant en *gabbri* rouges ou en *cornéoles*, parents des cornalines, tandis que les granits sortant à l'état pâteux et presque refroidis, se sont simplement insinués en veinules capricieuses dans les roches qu'ils ont soulevées, disloquées, sans les modifier d'autre façon.

Les dômes formés par l'apparition des serpentines suivent une ligne sensiblement dirigée du nord-nord-est au sud-sud-ouest, parallèle au rivage. Une semblable orientation se retrouve sur la terre ferme en Toscane, où les géologues de Pise ont donné à cette ligne le nom de *chaîne métallifère* à cause du grand nombre de filons qu'elle contient. L'île d'Elbe a dû être détachée de la péninsule à une époque de convulsions géologiques postérieure à la sortie au jour des serpentines. Le point culminant produit par l'éruption de ces roches dans l'île ne dépasse pas cinq cent trente mètres. Çà et là, sur tous ces pitons d'aspect déjà si sombre, on distingue de vieilles tours, d'antiques forteresses. Celles de Volterrajo, de Monte-Giove, méritent d'être visitées. Plusieurs fois, à l'é-

poque des incursions des Barbaresques, les insulaires épouvantés trouvèrent derrière ces remparts un abri assuré. Plusieurs fois aussi, lors des guerres que François Ier et Louis XIV durent soutenir contre l'Europe, les Français, les Allemands, les Espagnols, assiégeants ou assiégés, se rencontrèrent jusqu'au pied de ces murailles. Aujourd'hui ces lieux sont déserts, ces places fortes sont démantelées, le lierre s'enlace autour de la pierre, et les oiseaux amis des hautes cimes fréquentent seuls ces ruines d'un autre âge. Plus d'un de ces vieux châteaux a sa légende comme les criques du rivage, et l'on dit qu'à Monte-Giove une princesse de Piombino, Isabelle Appiani d'Aragon, digne rivale de Marguerite de Bourgogne, enfermait dans une prison éternelle ses amants d'une nuit. Sur l'emplacement qu'occupe ce fort de sinistre mémoire, et dont les créneaux à la gibeline trahissent l'origine pisane, on prétend qu'il existait autrefois un temple dédié à Jupiter Ammon. Le nom de Giove que porte encore la montagne, celui de *Piè d'Ammone* donné à l'une des collines adjacentes, témoignent, à défaut d'autres preuves, que cette tradition n'est pas sans fondement. En un

autre point, les Romains ont laissé des traces plus vivantes de leur passage, et l'on rencontre à Capo-Castello d'immenses ruines qui semblent avoir appartenu à une villa. J'y ai encore trouvé des restes de mosaïques en marbre blanc, des débris de pavés également en marbre, des amas de briques, enfin de longs pans de murailles. Ceux-ci, en pierres de petit appareil, sont quelquefois recouverts d'un ciment toujours en place; d'autres fois la construction est sans revêtement, et les parements lisses des blocs, aux joints se croisant en losange, rappellent l'*opus reticulatum* de Vitruve, ouvrage qu'affectionnaient les Romains. Le mortier qui relie les joints est partout de si bonne composition que pour abattre la maçonnerie il faut la mine, et rarement c'est le lit de pose qui cède, la pierre plutôt se fend. Quand je visitai ces ruines curieuses, que nul antiquaire n'a encore classées, un *contadino* du voisinage vint à moi : « Ah! monsieur, me dit-il, du temps de la reine Elbe, il y a des mille et mille ans, il existait là une ville qu'on appelait Faleria. — Celle où naquit Démétrius? — *Può darsi*, peut-être bien, répondit l'homme sans se troubler. Et comme je manifestais quelques

doutes sur l'existence de la reine Elbe, que les insulaires croient par tradition contemporaine d'Énée et qui aurait donné son nom à l'île : — Pourquoi alors appellerait-on notre pays l'*Isola dell' Elba?* fit en haussant les épaules l'archéologue campagnard.

Quand on fait l'ascension de l'une des cimes qui se dressent sur le plan de l'île, le mont Capanne, le Giove, le Volterrajo, la vue dont on jouit sur la mer, quel que soit le point de l'horizon vers lequel on se tourne, est des plus magiques. Toutes les îles de l'archipel tyrrhénien, satellites de l'Elbe, apparaissent au-dessus de l'eau comme autant de terres flottantes. Au nord, c'est la Gorgone et son roc dénudé, la Capraja avec son volcan éteint; au sud, c'est Pianosa au relief à peine visible, Monte-Cristo, pointe de granit hantée naguère des contrebandiers, Giglio avec ses belles montagnes et son port bâti par les Romains ; à côté de Giglio, Giannutri, le Dianum des Latins; à l'est enfin, c'est l'îlot de Palmajola, l'ancienne île des Palmes, avec son phare blanc, et Cerboli avec sa vieille tour (1). Sur la terre ferme,

(1) Quelques-unes de ces îles ont une célébrité historique. C'est à Pianosa que fut exilé Agrippa sous le règne de Tibère, à Capraja que

on découvre une longue étendue de côtes, depuis le Monte-Argentario, limite méridionale de la Toscane, jusqu'au Monte-Altissimo, qui sépare cette province du Modénais. Le beau golfe de Follonica déroule aux yeux du spectateur sa courbe demi-circulaire, fermée au sud par le cap Troja, jadis doublé par le *pieux Énée*, et limitée au nord par la pointe de Piombino, où s'élève le vieux château fort des Pisans (1). Derrière Piombino est Populonia avec ses restes de murs cyclopéens que déjà nous avons visités (2). C'était une des plus vieilles villes de l'Étrurie, *Populonia mater*, comme l'appelle Virgile. Plus loin apparaît Campiglia, qui à cette distance semble adossée au Monte-Calvi; à droite de Campiglia, tout à fait dans les terres, Massa-Marittima se dresse

se réfugièrent au IVe siècle les moines partis de Rome.

Processu pelagi jam se Capraria tollit;
Squalet lucifugis insula plena viris,

dit dans son *Itinéraire* Rutilius Numatianus, un des derniers païens de l'empire, et à ce titre ennemi juré des moines.

(1) C'est au pied de ce château que stationnait la flotte de Pise. Les navires qui passaient par le canal payaient le tribut à la république, pour être convoyés par ses vaisseaux et protégés contre les pirates. Ils recevaient en signe d'acquit un *plomb* aux armes de Pise; de là le nom de *Piombino* donné à la localité.

(2) Voir la première partie : *La Maremme*, chap. Ier.

sur une hauteur. Si l'on se tourne du côté opposé, vers le couchant, on voit la silhouette de la Corse et de la Sardaigne se profiler sur une seule ligne. Un point blanc vers le nord annonce le port de Bastia.

Dans une île comme celle que nous venons de décrire, on pourrait croire que la physionomie des habitants reflète quelque chose du riant paysage qui les entoure. Il n'en est rien, et le caractère des insulaires paraît se ressentir encore des agitations politiques qu'ils ont traversées. N'oublions pas que des luttes incessantes avec les Barbaresques, un manque complet de sécurité, l'incertitude du lendemain, ont été pendant plusieurs siècles comme le lot fatal réservé aux Elbains. A l'intérieur, ils ont dû chaque jour s'étudier à résister à des maîtres avides, également jaloux d'occuper le pays et de le pressurer sous prétexte de le défendre. On dirait que les insulaires ont gardé sur leurs traits l'empreinte de ces préoccupations du passé. Ils ont un aspect austère, parlent peu, semblent défiants. On remarque quelques figures étranges, comme un souvenir effacé du type more. Chez tous, il existe un grand fonds de courage et d'énergie. L'île a

donné en tout temps de bons marins ; elle dispute à Modène, où vivent encore les traditions laissées par le rival de Turenne, Montecuculli, la gloire de fournir les meilleurs artilleurs de la péninsule (1).

La physionomie des habitants change suivant le point de l'île où ils sont nés (2). L'élément italien, le pur toscan, se retrouve à Porto-Ferrajo, fondé par Cosme de Médicis. A Rio, mais surtout à Porto-Longone, c'est le sang espagnol qui domine, et les types seraient là pour le témoigner, si déjà une foule de noms en *ez*, terminaison étrange en Italie, ne dévoilaient une provenance ibérique. A Porto-Longone, à Capoliberi, il y a aussi nombre d'habitants d'origine napolitaine, les Bourbons de Naples ayant hérité dans ces mers de ceux d'Espagne. A Campo, mais surtout à Marciana, des Corses, des Gênois, sont venus se fondre

(1) On cite des canonniers elbains des traits de courage héroïque. Un jeune homme, dans la guerre de 1848, à la bataille de Curtatone, où succomba la liberté italienne, ayant eu ses habits brûlés par la poudre, les jette au vent et charge tout nu son canon. La gravure a reproduit ce trait, et la mère du jeune héros, qui tient un hôtel à Porto-Ferrajo, m'a montré elle-même avec orgueil le dessin qui perpétue le souvenir du haut fait de son fils.

(2) La population de l'île d'Elbe est en nombre rond de 22,000 habitants disséminés sur un pareil nombre d'hectares.

dans la population et créer des villes de marins. Les Marcianais sont renommés par toute l'île pour leur amour du commerce et des voyages, et envoient leurs bâtiments jusqu'en Amérique. Après eux viennent les habitants de Rio, les *Riesi*, navigateurs intrépides, riches armateurs, mais qui s'occupent surtout du transport du minerai et pratiquent plus volontiers le cabotage que le long cours.

Toutes les villes de l'Elbe, surtout Rio et Capoliberi, ont joui, jusqu'au commencement de ce siècle, de très grands priviléges. Après les dévastations des pirates, il fallait bien indemniser, en les délivrant de l'impôt, ceux qui avaient été pillés ; on ne pouvait non plus appeler de nouveaux habitants dans l'île que par l'octroi de nombreuses franchises : c'est ce que comprirent les Pisans et après eux les seigneurs de Piombino. Les Médicis, l'Espagne, voulant de même peupler rapidement les positions qu'ils occupaient, durent recourir à ce moyen qui réussit toujours, de coloniser par la liberté. A Rio enfin, on devait quelques dédommagements aux propriétaires du sol, que l'on dépossédait des mines, et sur d'autres points, comme à Capoliberi, il fallait respecter

des franchises datant peut-être des Romains. L'île d'Elbe était et elle est restée un port franc. Les communes ne payaient d'impôts qu'à elles-mêmes, elles nommaient leurs magistrats, ne reconnaissaient aucun maître direct, et jouissaient de statuts républicains. Rio conserve une copie des siens sur un parchemin du XIIIe siècle. Quand Napoléon fut exilé à l'île d'Elbe, cet état de choses durait encore. Un jour, l'Empereur voulut faire payer à Capoliberi je ne sais quelle contribution que d'autres communes avaient déjà acquittée. Le conseil municipal se rassemble en grand émoi : « Quel est ce Napoléon, s'écrie l'un des membres présents, qui nous soumet à des tributs comme si nous étions un pays conquis ? Si c'est un cadeau qu'il demande, qu'il le dise : les hommes libres de Capoliberi veulent bien le lui offrir ; mais nul n'a le droit de les taxer. » A la suite de ce discours, refus des habitants de payer. Napoléon, peu accoutumé, même à l'île d'Elbe, à voir ses volontés rencontrer la moindre opposition, envoie sa garde corse contre les Capolibériens. Ordre de raser la ville ou de revenir avec l'argent. A leur tour, les habitants s'arment, résolus à défendre énergi-

quement leurs foyers. Cependant des pourparlers ont lieu. Une belle suppliante court se jeter aux pieds de l'Empereur; on finit par s'entendre, et le conseiller municipal, premier auteur de tout cet incident, devint un ami de Napoléon.

A part un certain esprit d'indépendance qui caractérise les habitants de l'île d'Elbe, et qui est un reste de leur ancienne existence politique, toute trace de mœurs particulières, de coutumes propres au pays, a aujourd'hui entièrement disparu. Les anciens chants eux-mêmes ont cessé de vivre dans la mémoire des insulaires. A ce sujet, M. Mellini, ingénieur aux mines de l'île d'Elbe, et qui a recueilli sur son pays natal des détails du plus haut intérêt, m'a dit avoir entendu dans son enfance, de la bouche d'un vieillard, une romance sur la prise de Rio par Barberousse. Les stances se déroulaient sur un rhythme plaintif, solennel : il y avait dans cette musique des vaincus comme un écho lointain de la poésie et du chant des Arabes, leurs vainqueurs. C'était le *super flumina Babylonis* des Elbains traînés en esclavage. Le vieillard a emporté avec lui l'air et la romance, la der-

nière qui eût été conservée. Tous les jeux populaires ont également disparu ; quelques légendes, quelques traditions revivent seules. Jamais pays ne s'est plié plus vite aux usages de ses nouveaux maîtres, et alors qu'en Corse, en Sardaigne, à Malte même, on retrouve chez les indigènes des habitudes invétérées, des costumes traditionnels, à l'île d'Elbe il n'y a plus rien que de toscan, probablement par suite du voisinage même de l'Etrurie.

Ce qui caractérise généralement cette population, c'est une aptitude remarquable aux travaux les plus variés. Presque tous, dans la partie orientale, vivent de l'exploitation des mines et de la navigation ; quelques-uns s'adonnent à l'agriculture, font un peu de jardinage et plantent des vignes sur les coteaux. Dans la partie occidentale, la navigation et la culture de la terre occupent surtout les bras. On fait du charbon dans les maquis ; on travaille aux carrières de granit et de kaolin. La pêche n'est pas non plus négligée. Les thons, les anchois, les sardines, d'excellente qualité dans ces eaux, y sont aussi fort abondants. Porto-Ferrajo, Campo, Marciana, font un peu de commerce ; elles exportent leurs vins blancs,

qui sont renommés. Dans le voisinage de Porto-Ferrajo, il y a en outre de vastes salines très bien établies : elles datent des Médicis. Cette ville, capitale de l'île, est le rendez-vous de la meilleure société du pays. Dans la belle saison, les baigneurs y affluent ; ils viennent même du continent, et Porto-Ferrajo présente alors un air de fête. Le soir, sa grande et jolie place, bordée de magasins et de cafés, devient un lieu de promenade charmant. Le dimanche, à voir le luxe des toilettes, le costume éclatant que portent les femmes, qui sont d'une beauté remarquable, on se croirait dans une de ces villes tropicales auxquelles sourient le ciel et la mer. Une sorte de familiarité confiante, naïve, qui règne parmi tout ce monde, ajoute encore à l'attrait du tableau. C'est à Porto-Ferrajo, dans l'habitation où résidait autrefois le gouverneur envoyé par Florence, que Napoléon aimait à demeurer. Il avait aussi acheté une villa à San-Martino, non loin de la ville, dans une agréable position, aux lieux mêmes où M. A. Demidoff a fait bâtir son musée. Les appartements occupés par Napoléon sont restés dans le même état. Des fenêtres toujours entr'ouvertes, l'Empereur dominait la rade, où croisaient

sans cesse les Anglais. Dans cet empire lilliputien, il employait ses loisirs le mieux qu'il pouvait, et lui, qui ne sut jamais rester en repos, se donnait dans son île autant de mouvement que dans ses anciens états. Il fit exploiter les mines de fer dont on lui avait laissé la propriété, augmenter les fortifications de Porto-Ferrajo, rouvrir les carrières de marbre et de granit, défricher Pianosa, commencer des fouilles au Monte-Giove pour y retrouver les fondements du temple d'Ammon. La belle route qui de Porto-Ferrajo conduit à Longone en traversant l'île en écharpe, celle qui mène à Campo et à Marciana, ont été ouvertes par Napoléon, qui y occupait ses soldats. Avec ses fidèles amis, les généraux Drouot et Bertrand, il aimait à parcourir l'île à cheval. Quelquefois il se promenait en bateau ; il avait même une petite flottille. Dans ses jours d'ennui, il gravissait une montagne élevée, d'où il regardait la Corse. Le peuple l'aimait, parce qu'il semait dans l'île beaucoup d'argent. « C'était le bon temps, me disait un insulaire ; les pièces de vingt francs se donnaient comme des pièces de cent sous ! » Toutefois les idées de Napoléon étaient ailleurs, et tout l'entrain dont il faisait

preuve n'était que pour détourner l'attention de la France et de l'Angleterre. Jusqu'à la dernière heure, il réussit à cacher ses projets, à tromper la vigilance des espions dont il était entouré. Ceux même de ses amis qui n'étaient pas dans son secret ne se doutaient de rien.

Un jour, c'était en 1858, j'allais de Livourne à Piombino et Porto-Ferrajo sur le batelet à vapeur toscan qui composait toute la flotte du grand-duc Léopold. Sur le pont, à côté de moi, était assis un vieillard avec lequel je ne tardai pas à entrer en conversation. Il m'apprit qu'il était Français et qu'il avait été à l'île d'Elbe le jardinier de Napoléon. Son maître était parti, mais si vite, qu'il n'avait pas eu le temps de le suivre. Ce brave homme se nommait Antoine, comme le jardinier de Boileau. Voici ce qu'il me raconta : « Depuis longtemps l'Empereur m'entretenait de ses grands projets pour le défrichement et la mise en valeur des terrains de la Pianosa. Le matin même de son départ, il m'en parlait encore, puis il me donna des ordres pour de nouvelles dispositions dans ses jardins. Il tenait à la main une longue-vue avec laquelle il regardait sans cesse la mer. — Ne vois-tu rien sur les

rivages de Toscane ? me dit-il en me passant sa lunette. Je regardai ; elle était si bonne que je voyais jusqu'au port de Livourne. Je distinguais les douaniers sur la côte, et je pouvais lire jusqu'au numéro de leurs shakos et de leurs boutons. — Rien, Majesté, lui répondis-je. Deux heures après, Napoléon était parti. »

II. — LES RICHESSES MINÉRALES DE L'ELBE.

Principaux minéraux : grenats, tourmalines, émeraudes, kaolin, marbres, cristal de roche. — Castor et Pollux. — Minerais métalliques. — Pietro Pinotti, guide des voyageurs. — Les gîtes ferrugineux. — Rio marina. — Physionomie animée du rivage et du port. — Les brigands calabrais. — Extraction et transport du minerai. — Ports embarcadères. — Répartition de la quantité extraite. — Les marins et les marines. — L'exploitation sous les Étrusques, les Romains, les Pisans et les Génois, les princes de Piombino, les Médicis, les grands-ducs de la maison de Lorraine et le gouvernement actuel.

Si l'île d'Elbe mérite surtout d'être visitée, ce n'est pas seulement pour les souvenirs historiques qu'elle rappelle, pour la beauté des paysages qu'on y rencontre, c'est encore pour l'intérêt spécial qu'elle présente aux géologues. Ses granits de première et de seconde époque, dont nous avons déjà indiqué l'aspect caracté-

ristique, sont venus un moment bouleverser les idées de la science moderne, qui a dû faire un pas en avant; les géologues, passant la mer, sont accourus en foule étudier sur place dans cette petite île les formations de la nature. Les grenats, les aigues-marines, les tourmalines, ont fait à l'île d'Elbe une réputation non moins bien établie auprès des minéralogistes, et elle n'aurait pas besoin de ses mines de fer pour attirer les savants. De ses granits décomposés, on extrait le kaolin ou terre à porcelaine, qui forme un élément d'exportation, et qu'on dirige à Doccia, près Florence, sur la célèbre fabrique du marquis Ginori. Dans ses terrains de sédiment, le marbre statuaire se rencontre comme à Carrare; entre Rio et Porto-Longone, j'ai vu en 1864 de magnifiques blocs qu'on avait fait rouler vers la plage. On devait les charger pour Rome, où ils étaient destinés à la basilique de Saint-Paul. On exploite aussi à l'île d'Elbe ce marbre blanc, veiné de vert, connu des artistes sous le nom de marbre cipolin. Il a été ainsi désigné parce que les veines tracent dans la pierre, surtout quand elle est tournée en fûts de colonnes, des lignes concentriques pareilles à celles d'un oignon coupé,

cipolla. Les Romains, qui ne laissaient inexploitée aucune de leurs nombreuses conquêtes, ont les premiers su tirer parti des marbres de l'île d'Elbe. Ils ont également ouvert des carrières dans le beau granit du pays, notamment à Campo, qui fournit les plus remarquables échantillons. D'immenses blocs ont été extraits, comme aussi à l'île voisine de Giglio. A la beauté de la matière se joignait la proximité de la mer et du Tibre. Ces monolithes ornent sans doute encore, à l'état de colonnes, d'obélisques, de pyramides, et peut-être sous la fausse dénomination de granit égyptien, les monuments de la ville éternelle.

Ce granit, que l'on n'a pas cessé d'exploiter, et que l'on débite non-seulement en colonnes, mais encore en dalles, en voussoirs, est le granit micacé, en tout analogue au granit ancien du continent européen : c'est le granit de première formation de l'île d'Elbe. Le granit tourmalinifère ou de seconde époque, ainsi nommé parce que l'éruption en a eu lieu longtemps après celle du précédent, qu'il a même traversé, a seul accompagné dans l'île l'apparition des gemmes. C'est dans les flancs de ce granit, au milieu des géodes ou cavités profondes que le

pic et même la mine peuvent seulement découvrir, que se rencontrent les plus beaux cristaux. Là gisent les tourmalines rayées, roses, jaunes, noires ou incolores, les aigues-marines et les émeraudes en prismes transparents bleus et verts, le quartz (cristal de roche), limpide ou compacte, aux pointements aigus à six faces, l'épidote aux cristaux bacillaires vert olive, le mica hexagonal à l'éclat chatoyant, le grenat dodécaèdre rouge ou brûlé, enfin le *Castor* et le *Pollux*, qui cristallisent fraternellement ensemble (1). Tous ces jolis minéraux, joyaux de la nature, sont employés pour la plupart dans la bijouterie. On trouve communément dans les granits le feldspath orthose en gros prismes et l'albite aux cristaux hémitrophes, tout cela au grand contentement des amateurs de *cailloux*, chercheurs infatigables, venus de loin, et que les gisements gemmifères de Campo dé-

(1) Le *Castor* est une variété de pétalite (silicate d'alumine et de lithine), qui se trouve aussi en Suède ; mais le *Pollux* n'existe qu'à l'île d'Elbe, où il est même très rare ; on le paie des prix fabuleux pour les collections, Un petit cristal gros comme la moitié du pouce, qu'on voit à l'École des Mines de Paris, a été payé trois cents francs. Le Pollux est en effet unique en son genre : c'est un silicate d'alumine et d'oxyde de *cœsium*, ce métal inconnu encore il y a cinq ans, et dont l'analyse spectrale a seule permis de révéler l'existence.

dommagent amplement de leurs peines. L'île d'Elbe, comme on l'a dit avec raison, est un vrai cabinet de minéralogie. Les filons métallifères proprement dits s'y rencontrent même, et l'on a découvert la galène ou sulfure de plomb argentifère à l'*isola de' Toppi*, l'île aux Rats, tout près de Capo-Castello, l'antimoine sulfuré à Procchio, le cuivre natif, le cuivre carbonaté (malachite), et le cuivre pyriteux à Pomonte et à Santa-Lucia.

Un guide, un parfait *cicerone*, comme l'Italie en produit quelquefois, accompagne d'ordinaire les explorateurs dans leurs excursions. C'est Pietro Pinotti, dit *Cervello-Fine*, Cerveau-Fin, comme l'appelait un Français naïf, ignorant que de pareils surnoms ne se traduisent pas. Cervello-Fine a installé ses lares à Porto-Ferrajo. Depuis plus de trente-cinq ans, il n'est pas venu à l'île d'Elbe un minéralogiste, un géologue, un ingénieur, un touriste ami des montagnes qui n'ait demandé à cet homme l'aide de ses connaissances locales. L'insulaire a d'abord accompagné l'étranger comme un simple guide ; puis, doué d'un grand esprit d'observation, apte à saisir ce que les autres lui ont montré, Pietro Pinotti, sans même

savoir lire, s'est réveillé un jour géologue et minéralogiste. Aussi bien a-t-il été à bonne école, et les Studer, les Fournet, les Burat, les Collegno, les Coquand, les Savi, les Meneghini, les Matteucci, tout ce que l'école française et l'école italienne ont produit de maîtres distingués, sans compter les professeurs d'Allemagne, d'Amérique et d'Angleterre, toute cette illustre phalange a passé par ses mains. A tous il a dévoilé ce qu'il savait de la géologie et de la minéralogie de son île, de tous il a en retour appris quelque chose qu'il ignorait. L'âge (il a aujourd'hui soixante-huit ans) n'a point abattu ses forces; c'est toujours un marcheur infatigable, et bien que l'usage incessant du marteau et de la poussière des minerais, à laquelle il attribue des propriétés malfaisantes, lui aient, dit-il, déformé les mains, il semblait encore prêt, la dernière fois que je le vis (1864), à entreprendre de nouvelles explorations. Un certain découragement, une sorte de *spleen* s'étaient cependant emparés de lui. Quand il m'eut reconnu, quand je fus dans sa confidence, il alla chercher un vieux portefeuille. « Je ne sais pas lire, me dit-il, mais j'ai là de précieux autographes,

les certificats de tous les savants qui m'ont employé, les lettres qu'ils m'ont écrites, et puis ils ont parlé de moi dans leurs livres, je le sais. Eh bien ! si un jour les jambes m'abandonnent, si la misère vient, j'irai à Pise ou à Florence, et là, sous un *portone*, j'étalerai tous ces papiers. C'est bien le diable si je ne trouve pas quelqu'un qui y entende quelque chose, qui me les prenne pour un morceau de pain ! » Je fus étonné de ces paroles. — « Le métier ne va donc pas, Cervello-Fine ? — On ne trouve plus rien, plus de beaux cristaux, reprit-il, et les *professeurs* ne passent plus. Il faut vendre à des ignorants qui vous marchandent le prix des pierres. Voyez là-bas, dans ce coin : les araignées tendent leurs toiles sur le feldspath et la tourmaline, la poussière salit mes fers oligistes, et je n'y prends plus même garde. » Je crus d'abord que, comme tous ceux qui avancent en âge, Pinotti regrettait le passé ; j'ai su depuis que l'abus qu'il faisait de l'excellent vin de l'île d'Elbe ne lui permettait plus, au grand désappointement des touristes, les mêmes excursions qu'autrefois.

Les gisements minéralogiques dont il vient d'être question sont sans doute fort intéres-

sants ; mais la grande richesse de l'île d'Elbe, ce sont ses mines de fer, gîtes merveilleux qui n'ont peut-être pas d'analogues dans le monde, et qui seuls maintenant vont nous occuper. Quand, parti de Piombino sur une de ces petites barques à voile latine qui sillonnent l'archipel toscan, on met le cap sur la côte orientale de l'île, sur la marine de Rio, on ne tarde pas à passer devant l'îlot de Palmajola. Le gardien du phare, heureux de trouver une occasion de se distraire sur son rocher désert, vous hèle au passage. Les matelots échangent avec lui des signes d'amitié, et bientôt, le vent ou la rame aidant, on reconnaît le cap di Pero, le point le plus avancé de l'Elbe vis-à-vis de la côte de Toscane. Alors on longe le rivage sur lequel le Monte-Giove avec son vieux château crénelé, puis le Monte-Fico et le Monte-d'Arco s'alignent en dômes arrondis, isolés, comme autant de *puys*, ces cratères éteints de l'Auvergne. Le Monte-Castello, le Monte-Serrato, élèvent leurs points culminants plus avant dans l'intérieur de l'île, et partout les flancs des montagnes sont couverts de l'épaisse végétation des maquis, éternel manteau de verdure. Tout à coup un amas de blanches maisons se dé-

couvre à l'œil du voyageur. Un pont-embarcadère, sur lequel une nuée d'hommes vont et viennent, s'avance dans la mer, où sont ancrés de nombreux navires ; la plage est encombrée de roches extraites, et le sol, jusqu'à une hauteur de deux cents mètres aux pentes des collines, affecte une seule teinte d'un rouge sanguin : c'est là Rio-Marina avec ses immenses mines de fer.

La dernière fois que j'abordai ces pittoresques rivages, c'était en juillet 1864, un matin. J'étais parti de Piombino aux premières lueurs du jour, non sans avoir échangé avec la douane et la santé les formalités de rigueur, tout comme au temps de l'ancien grand-duc. J'oubliai ces mesquines tracasseries devant l'immense majesté de la mer, et poussé tantôt par la voile, tantôt par le bras vigoureux des rameurs, j'arrivai bien vite à Rio. La plage, qui s'ouvrait à moi riante et hospitalière, présentait un aspect encore plus animé que de coutume. Devant une première rangée de maisons se tenait le marché en plein vent. Le marin, reconnaissable à son bonnet phrygien, le mineur à sa figure rougie par le fer, l'exilé napolitain à ses guêtres de cuir, à son chapeau pointu orné de plusieurs

tours de rubans, tout ce monde allait et venait, achetant, marchandant. C'était la scène de *la Muette de Portici* avec un décor comme n'en a point l'Opéra. A l'ombre, le long des murs, se tenaient les ânons mélancoliques qui avaient porté les provisions au marché, et qui, loin de retourner à vide, devaient ramener leur maître au logis. Dans les auberges, les cafés disséminés tout le long du rivage, une foule bruyante mangeait, buvait, et parmi ces lieux ouverts aux chalands on distinguait l'*Osteria di tutti*, l'auberge de tout le monde, dont l'enseigne philosophique, en lettres noires sur fond blanc, se lisait même de la plage. Sur le sable avaient été tirés les bateaux pêcheurs, où vivait en paix sous la tente la famille entière du marin. Une ligne de points brillants, noirs, métalliques, poussière cristalline détachée du minerai, marquait la séparation entre l'eau et la terre, et servait d'arène à la plage. Les eaux de la rade, à une grande distance, étaient colorées en rouge par celles de la rivière de Rio, qui reçoit le rebut du lavage de déblais ferrugineux. Le ciel et la mer étaient calmes. A l'horizon, perdu dans la brume, on distinguait Piombino ; une courbe indécise, sinueuse,

trahissait les montagnes du littoral toscan. On voyait mieux la tour de Cerboli et le phare de Palmajola, qui semblaient surgir du sein de l'onde. Sur le rivage, la tour des Espagnols, encore debout, marquait la limite de la rade, et un peu plus loin, sur la mer, un écueil détaché de la terre ferme semblait indiquer à l'ingénieur un second point de repère pour les fondations d'une jetée.

Les navires, ancrés au large, attendaient leur tour de chargement. Plus heureux que ses voisins, un gros brick marseillais, la *Bonne-Julliette*, uni par une planche branlante à l'extrémité du pont-embarcadère, recevait dans ses flancs le minerai en roche et en menu. Le capitaine allait et venait, songeant au moment désiré du départ, tandis qu'une nuée de porteurs, courant chargés le long du pont, vidaient tour à tour leurs corbeilles à fond de cale. Rougis par la poussière ferrugineuse, à peine vêtus, les pieds nus, la *couffe* sur l'épaule (1), ils s'excitaient au travail en criant. Ainsi devait s'agiter l'essaim

(1) C'est une petite corbeille ronde d'osier à quatre anses où l'on met le minerai. Elle contient moyennement 30 kilogrammes. Les hommes en portent deux, les jeunes garçons une.

des fellahs pharaoniques quand ils bâtissaient les pyramides, *portant des pierres sur le dos.* Au bord de l'eau, devant une montagne de minerai qui eût suffi à charger tout. une flotte, étaient les ateliers de fouille et de pesage. Là se tenaient le *capitan di gita*, personnage officiel qui depuis l'époque des Pisans commande la phalange des porteurs. Les balances, les poids, il y a encore quelques années, étaient les mêmes qu'au temps de la république de Pise, et les Médicis, les grands-ducs de la maison de Lorraine, avaient tour à tour conservé avec un religieux respect ces vénérables reliques. Une longue file d'ânes, chargés de corbeilles pleines de minerai, descendaient par les contours sinueux de la montagne, conduits par des gamins qui trouvaient commode au retour de se faire remonter par leurs bêtes. Tel est l'aspect animé que présente pendant les beaux jours de l'été Rio-Marina, vue de la mer ou de la plage, et longtemps j'admirai l'un après l'autre tous les détails de ce curieux tableau, que l'on chercherait vainement ailleurs.

Les ouvriers employés à l'extraction et au transport du minerai sont presque tous enfants du pays. Les gens de Rio qui demeurent dans

un village perché sur la montagne, Rio-Alto, exploitent les gîtes de Rio-Marina, Vigneria et Rio-Albano; céux de Porto-Longone, les mines de Terra-Nera; ceux de Capoliberi, les gisements de Calamita. Tous ces ouvriers sont payés à prix fait, rarement à la journée. Dans les deux cas, ils sont contents quand leur salaire atteint un franc cinquante centimes ou deux francs par jour. Les moins compromis parmi les brigands des Abruzzes et des Calabres, les *manutengoli* du royaume de Naples, exilés dans les îles de l'archipel toscan, ont prêté fort utilement aux mines de l'Elbe le secours de leurs bras, après avoir donné chez eux la main aux réfractaires. Sous le nom de *domiciliati coatti* ou d'internés (mot à mot, domiciliés forcés), ils vivaient à Rio de la maigre paie de quarante centimes par jour que le gouvernement italien délivre à tous les exportés politiques, non compris le logement. L'idée vint d'employer aux mines ces pensionnaires de l'état, sans cependant recourir à la contrainte. Les *manutengoli* se sont pliés volontiers à ce travail, et ils n'ont pas tardé d'y gagner le même salaire que les ouvriers du pays, dont il a fallu cependant les séparer à

cause des rixes et des coups de couteau. Quoi qu'il en soit, cet appoint de bras est venu fort à propos. Depuis la fondation de l'unité italienne, les ouvriers de Rio ne portent plus la *couffe* qu'à la dernière extrémité. Ceux qui peuvent s'occuper à d'autres travaux en saisissent avidement l'occasion, et la jeunesse du pays ne veut plus se prêter à ce qu'elle appelle un métier de bêtes de somme. Ce ne sera pas un des côtés les moins curieux de la révolution qui s'est accomplie en Italie que d'avoir ainsi naturellement relevé le niveau intellectuel et moral du peuple, que tous les gouvernements antérieurs s'étaient attachés à rabaisser. Les *manutengoli*, qui ont bravement accepté leur nouvelle position d'exilés et de mineurs, se montrent moins difficiles que les gens de Rio, ces *Riesi* si vite convertis au régime du travail libre; mais ils ont aussi leurs tristesses. J'avisai un jour à Vigneria trois de ces rudes montagnards travaillant à forer une mine. L'un, assis sur le roc, tenait la barre entre ses mains; les deux autres, armés d'une lourde masse, frappaient en cadence sur la tête du fleuret :

Illi inter sese multâ vi bracchia tollunt
In numerum.....

Un rameau de fougère, étendu devant le trou, empêchait les éclaboussures de sauter au visage des mineurs, et l'ouvrier assis tournait le fer à chaque coup. Les hommes étaient bien groupés, pittoresquement vêtus : feutres coniques, guêtres à boutons. Les types pouvaient servir de modèles : figures basanées, barbes noires; les yeux brillaient d'un éclat sombre. Je m'approchai. — Eh bien! amis, on mène ici douce existence; le climat est beau, le pays sain, le vin bon. — *Eccellenza*, me répondit l'un d'eux en jetant un regard inquiet sur la mer, c'est vrai; mais cela n'est pas la patrie.

Le minerai s'extrait à la poudre ou au pic. Quand la roche est friable, facile à désagréger, le pic suffit. Quand le terrain est dur, compacte, on l'attaque au fleuret. La poudre fait voler en éclats des blocs énormes, qu'on casse ensuite avec de lourdes masses et des coins. Les chantiers sont tous à ciel ouvert et présentent un aspect particulier. Les vides immenses produits par l'exploitation affectent une forme circulaire ou elliptique, et ressemblent à de vastes cratères. La couleur de la roche, rouge sombre, violacée ou noirâtre, achève l'illusion. Au pied de l'excavation et jusque sur les gra-

dins les plus élevés sont disséminés les mineurs et les terrassiers, travaillant par compagnies. Les anciens suivaient le même système d'exploitation.

Le fer étant extrait, il faut l'amener à la plage. Nous avons vu qu'à Rio on se servait d'ânes pour ce transport. A Vigneria, on emploie des charrettes d'une disposition fort originale. Deux hommes tiennent chacun à la main l'extrémité d'un long brancard en bois, très flexible; la caisse est en avant, les brancards en arrière. Entraîné par le poids qu'il porte et par la pente de la voie, habilement dirigé par les hommes, le véhicule descend rapidement au rivage, où est déposé le minerai. A Rio-Albano, où l'exploitation n'est encore ouverte que sur le littoral, on jette simplement le minerai à la côte ; à Terra-Nerra fonctionnent des charrettes comme à Vigneria ; enfin à Calamita on précipite le contenu des charrettes vers la mer d'une hauteur à pic de près de soixante mètres. Le minerai roule, se brise en chemin, s'éparpille en poussière, tombe à l'eau ; la moitié est perdue. En un autre endroit, on a taillé à grands frais dans le roc une sorte de couloir étroit et profond ; à la tête de ce long boyau

incliné, on vide les charrettes, et le minerai arrive ainsi sur le rivage. On en perd moins, mais ce moyen lui-même n'est ni économique, ni bien conçu. Çà et là, à Rio, et à Vigneria seulement, il y a quelques tronçons de chemins de fer parcourus par des wagons.

Sur chaque mine, il existe des ponts-embarcadères au bout desquels se rangent les navires, et où les porteurs, la couffe sur le dos, viennent décharger le minerai ; mais le grand centre d'exploitation et de chargement est Rio. Dans sa rade mouillent des navires de tous les pavillons, italiens, français, anglais ; il y vient jusqu'à des bateaux à vapeur : ceux-ci sont attachés au port de Marseille pour le nolis spécial du fer. La guerre d'Amérique a amené à Rio des navires des États-Unis que la peur des corsaires empêchait de retourner dans leurs eaux, et qui se faisaient par aventure porteurs de minerai ; la guerre de Danemark, des bâtiments prussiens qui n'osaient plus franchir le Sund. Enfin la marine de Rio a vu également des Turcs, non plus pirates comme jadis, mais armateurs civilisés. L'île d'Elbe a fait récemment bon accueil au *capitan* levantin Achmet, pour qu'à leur tour les gens de sa nation reçussent

bien les Italiens dans les échelles d'Orient.

Tous ces navires chargent du minerai et le portent surtout en France : à Marseille, où la fonderie de Saint-Louis en consomme vingt-cinq mille tonnes par an ; à Bouc, à Arles, d'où le produit des mines de l'île d'Elbe, remontant le Rhône, va desservir les hauts-fourneaux de la Loire, ceux de Givors et de Rive-de-Gier. Par la Saône, on atteint le département de Saône-et-Loire, où le grand établissement du Creuzot fond jusqu'à trente mille tonnes de ce seul minerai. Enfin, comme on a porté à ses dernières limites l'abaissement du prix de vente et du prix des transports, les usines des Vosges et du Jura ont commencé elles-mêmes à passer la mer pour s'approvisionner, car nos gîtes nationaux vont partout s'épuisant. La Corse, par les fonderies de Toga, de Solenzara, et celle qu'on a installée à Ajaccio, est un des plus importants débouchés de l'île d'Elbe. Il faut citer aussi l'Angleterre, qui importe annuellement pour ses usines du pays de Galles plus de six mille tonnes ; mais le principal consommateur du minerai, après la France continentale et la Corse, est l'Italie. D'abord vient la Toscane, dont les trois établissements royaux

de Valpiana, Follonica et Cecina, ne marchant que six mois de l'année à cause des fièvres qui l'été désolent la Maremme, fondent encore quinze à dix-huit mille tonnes par an, puis l'usine métallurgique établie par M. Ponsard à Piombino. Nommons encore le haut-fourneau de la Pescia, voisin d'Orbetello, quelques usines du littoral ligurien et napolitain, enfin les États de l'Église eux-mêmes pour la fonderie de la Tolfa. Ces petits établissements donnent lieu à des chargements de peu d'importance, et les chiffres de leur consommation s'effacent devant ceux de la France et de la Toscane. La France et la Corse emploient à elles seules plus de quatre-vingt mille tonnes, les quatre cinquièmes de toute la production.

Parmi les marins employés à l'exportation du minerai, on cite d'abord ceux de Rio (et il est naturel que les gens du pays profitent surtout des bénéfices de ce transport), puis ceux de Viareggio. Ces derniers, sortis d'un petit port du littoral toscan au nord de Livourne, sont les plus hardis, les plus rudes matelots de la mer Tyrrhénienne. A Carrare, à Seravezza, ce sont eux qui d'ordinaire chargent les marbres ; à Rio, ils viennent embarquer le fer.

Une galette, un oignon et de l'eau, voilà toute leur nourriture pendant la traversée. Ils n'ont pas de cuisine à bord, où jamais ils n'allument de feu. A terre, ils se relâchent de cette vie de cénobites; ils boivent et mangent souvent en un jour, au café, à l'auberge, tous les profits d'un fructueux voyage. Les disputes, les coups succèdent à des libations trop répétées, et parfois les poignards sont tirés. Ces allures des *Viareggini* sont bien connues dans tous les ports qu'ils fréquentent.

Le coût de l'embarquement du minerai à Rio est de un franc par tonne payé par le capitaine. Le fret sur Marseille ou Bone est respectivement de neuf francs cinquante centimes et onze francs. La commune de Rio ne bénéficie en rien sur l'extraction ni l'exportation. L'état, qui depuis l'époque pisane s'est adjugé la propriété minérale de l'île, du moins pour le fer, paie seulement à la commune une rente annuelle de cinq mille francs. Les habitants tirent du travail des mines, de toutes les opérations, de tout le mouvement auquel il donne lieu, leurs principaux moyens de subsistance. Sans les mines, on peut dire que toute la côte entre les caps Calamita et della

Vita serait déserte et inhabitée, à part le golfe de Porto-Longone et quelques autres points, où de rares agriculteurs, quelques pêcheurs et quelques marins seraient venus planter leur tente ou jeter leurs filets. On peut estimer à un millier au moins le nombre de tous les individus attachés à l'exploitation sur les cinq districts ferrifères : mineurs, âniers, terrassiers, porteurs, peseurs, chargeurs, etc. Ce millier d'ouvriers, si l'on y ajoute les marins, les marchands, les agriculteurs, puis les femmes, les enfants, représente une population totale de huit à dix mille habitants, à peu près disséminés également entre Rio-Marina, Rio-Alto, Porto-Longone et Capoliberi.

Les cinq rades où l'on charge le minerai n'étant que des rades foraines, la belle saison est surtout l'époque propice à l'embarquement. La moitié de l'année est donc seule utilisée pour cette opération ; encore faut-il que les navires s'échappent au moindre grain et se réfugient à Longone ou à Porto-Ferrajo, s'ils ne veulent pas être désemparés. Malgré tant d'inconvénients réunis, on peut charger à Rio jusqu'à trois cent cinquante tonnes par jour avec les seuls porteurs et le mauvais pont dont

on dispose. On augmente encore ce chiffre lorsqu'un navire est pressé, et, ne voulant pas attendre son tour réglementaire, demande à être chargé en rade par des chalands. Dans ce cas, la mise à bord du minerai coûte deux francs par tonne au lieu d'un franc ; mais aussi il est des navires qui sont de la sorte allés à Bouc ou à Marseille, sont revenus et repartis, pendant que d'autres attendaient encore dans les eaux inhospitalières de Rio. Le prix de vente du minerai est pour les qualités en roche, de dix francs cinquante centimes la tonne prise à la plage, et pour les *terres lavées* de sept francs cinquante centimes (1). Ces prix sont ceux que paient les forts consommateurs ; pour les petits acheteurs, on comprend que les chiffres soient un peu plus élevés.

Devant le spectacle d'activité que nous venons de décrire, comment ne pas se reporter

(1) On donne le nom de terres lavées à celles qui proviennent des diverses exploitations anciennes, depuis le jour où les Étrusques portèrent pour la première fois sur ces gîtes le pic du mineur. On lave ces terres pour en chasser en partie la gangue d'argile ou de silice, et on augmente ainsi leur valeur. Jusqu'à ces dernières années, où les Anglais les premiers achetèrent ces déblais pour les fondre, on regardait les *gettate* de Rio comme un véritable embarras ; aujourd'hui ce sont surtout ces terres que l'on expédie. C'est en effet un minerai tout extrait.

vers le passé d'une exploitation près de trente fois séculaire? Si nous avons nommé les Étrusques comme ayant été les premiers à fouiller les mines de Rio, ce n'est pas sur la foi de la fable que raconte Tite-Live, de devins tyrrhéniens mandés par Ancus Marcius pour découvrir des mines à l'île d'Elbe, mais bien plutôt par suite de considérations géographiques et d'inductions historiques qu'il serait difficile de ne point admettre.

L'île d'Elbe en effet est si favorablement située, si rapprochée du continent, dont elle n'est séparée que par un bras de mer de peu d'étendue, le climat y est si doux, si salubre, le sol si fertile, qu'elle a dû être de bonne heure peuplée. Il est certain que les Étrusques de Populonia y envoyèrent une colonie dès les premiers temps de leur arrivée en Toscane. Les mines de fer de Rio frappèrent sans nul doute les premiers colons : l'aspect insolite de ces terres rougeâtres, leur poids, le volume considérable qu'elles occupaient sur le terrain, toutes ces particularités réunies durent donner à des hommes qui connaissaient déjà l'art de fondre le cuivre l'idée de jeter également dans le fourneau le minerai de l'île

d'Elbe (1). Celui qu'on trouve à Rio est très fusible, très riche en fer ; l'essai dut réussir, et dès lors la sidérurgie ou l'art de traiter le minerai de fer était créée. Populonia entretint des relations suivies avec sa voisine. Pour les Étrusques, ce peuple de marchands et de navigateurs venu de l'Asie, quelque peu cousin des Phéniciens, le trajet de dix à douze milles, faible distance qui sépare Rio de Piombino, ne devait offrir aucune difficulté. Une voie d'échanges était d'ailleurs trouvée entre la colonie et la métropole : l'île donnait le métal, le continent envoyait des vivres. Dans l'île, la métallurgie allait grand train, et partout où une vallée existe, partout où apparaît une source, un faible cours d'eau, il y avait un fourneau à fer. Ces bas foyers, dont le type est encore en usage dans l'ancienne Ligurie,

(1) Aristote nous apprend que les Étrusques avaient fondu le cuivre à l'île d'Elbe avant le fer, dont les dépôts étaient recouverts par ceux du premier métal. Il est plus probable que ce furent les gîtes cuivreux que j'ai signalés à Pomonte et à Santa-Lucia qu'exploitèrent les Étrusques (en même temps que ceux voisins de Populonia sur le continent), bien qu'aujourd'hui encore on ait trouvé à Calamita du minerai de cuivre au milieu du fer. Dans tous les cas, l'âge de bronze aurait ainsi précédé celui de fer, même à l'île d'Elbe, et la mythologie et l'histoire se trouveraient une fois de plus d'accord. (Voir la première partie de ce livre, *la Maremme*, page 37.)

en Corse, en Catalogne, étaient soufflés à bras, ou plus simplement par la trompe au moyen de l'eau, peut-être même par ces courants d'air naturels qui règnent toujours le long des vallées. Le combustible était fourni par les montagnes voisines, et la *loupe* de fer ou d'acier spongieux, en sortant du foyer, était étirée sous le marteau. D'après l'examen des divers tas de scories, résidus de la fusion, que j'ai reconnus à l'île d'Elbe, non-seulement sur les cinq districts ferrifères, mais jusque dans les golfes de Campo, de Procchio (car il paraît qu'on s'éloignait quelquefois des mines pour se rapprocher de l'eau et du combustible), le travail m'a semblé avoir été conduit par les Étrusques d'une façon plus que rudimentaire. Les scories sont lourdes, compactes, mal fondues, très riches en fer, et ces premiers forgerons du monde n'ont certainement pas retiré plus de quinze à vingt pour cent de métal des minerais qu'ils ont traités. Les deux tiers au moins du fer étaient ainsi perdus. Sur quelques points cependant, l'aspect des scories est meilleur, et témoigne d'un certain progrès. A cette époque (c'était de six à huit siècles au moins avant notre ère), l'île d'Elbe se présen-

tait de loin la nuit, avec tous ces feux allumés, comme un immense phare aux yeux du navigateur. Aussi les Grecs, qui fréquentaient alors ces parages, allant coloniser le midi de la Gaule, la Corse, la Sardaigne, les côtes de la Ligurie, avaient-ils donné à l'île le nom caractéristique d'*Æthalia*, sous lequel les anciens l'ont citée, c'est-à-dire l'île qui brûle, l'île des feux (1).

Quand l'Étrurie fut soumise par Rome, conquête qui s'acheva vers le IIIe siècle avant notre ère, l'île d'Elbe subit également le joug du vainqueur. Les Romains, les plus grands administrateurs qui aient jamais existé, se gardèrent bien d'arrêter l'exploitation des mines de fer ; mais ils transportèrent sur le continent, au bord de la mer, non loin de Populonia, et aux lieux où sont aujourd'hui les forges de Follonica, les officines métallurgiques, peut-être parce que le combustible manquait alors dans l'île. Sur ces nouveaux points, pendant plus de sept siècles, on a fondu d'une manière continue. Les scories qu'on y rencontre sont de très bonne apparence : la sidérurgie, aux mains des maîtres du monde, avait

(1) Ces faits intéressants ont déjà été en partie signalés dans l'étude sur *la Maremme*, page 18.

fait de rapides progrès. C'est de Populonia, nous dit Tite-Live, que Scipion l'Africain tira tout le fer dont il avait besoin pour son expédition contre Carthage. Plus tard Strabon, qui décrit si bien les localités qu'il a traversées, a visité lui-même ces forges. Enfin, quatre siècles après Strabon, l'an de Jésus-Christ 417, Rutilius Numatianus, l'ancien préfet de Rome, qui se rendait dans les Gaules, sa patrie, en côtoyant ces rivages qu'il a spirituellement décrits dans son *Itinéraire*, trouva encore ces fours allumés. Rutilius compare en passant les gisements inépuisables de l'île à ceux de la Sardaigne, du Berri, et à ceux de la Norique, aujourd'hui la Carinthie et la Styrie, tous lieux encore célèbres, comme l'île d'Elbe, par leurs mines de fer et d'acier.

Au commencement du VIe siècle, Populonia, déjà détruite en partie sous Sylla, est entièrement ruinée par les Barbares, et il est probable que les forges disparaissent avec elle. A cette époque, quand on voulait du cuivre, on le tirait d'une statue ; quand on avait besoin de fer, on arrachait les crampons qui scellaient les pierres entre elles. Le chômage des mines dura près de trois siècles ; ce n'est qu'au temps

de la domination de Pise que l'île d'Elbe fut repeuplée : les mines furent alors rouvertes, les Barbaresques, qui infestaient depuis longtemps ces mers, repoussés en mainte rencontre, et la vente de la *vena di ferro* procura à la république une source assurée de fortune. C'était au pied de la tour qui fut plus tard celle de *la faim* que l'on venait déposer le minerai. Gênes, jalouse de sa rivale, détruisit tous les établissements de Pise après la terrible bataille navale de la Meloria, livrée en 1288 près de l'embouchure de l'Arno. Elle emporta comme trophée les chaînes du port de Pise, qu'elle n'a rendues qu'en 1859. Les Pisans mirent bien des années à se relever de cet échec, et quand en 1309 ils rachetèrent l'île d'Elbe et ses mines des mains des Gênois, ils durent payer cinquante-six mille florins d'or, soit six cent quatre-vingt mille francs de notre monnaie (1). Il fallut recourir à un emprunt pour trouver cette somme. Les plus notables citoyens, les plus riches marchands prêtèrent

(1) C'est à M. Ulrich, aujourd'hui inspecteur des mines de l'île d'Elbe, et qui a fait sur le moyen âge italien des études économiques si curieuses, que je dois la connaissance de la valeur du florin d'or de Pise au XIVe siècle.

leur or à la république, qui leur donna hypothèque sur les mines ou du moins les remboursa en minerai. L'opération fut si fructueuse pour les prêteurs que le bénéfice retiré par eux égala bientôt le capital avancé. On extrayait alors environ dix mille tonnes par an, et ce chiffre, qui n'est que le dixième de celui de l'extraction actuelle, est resté le même jusqu'à la fin du siècle dernier. Le minerai se vendait, au XIVe siècle, de cinquante à soixante francs la tonne, cinq fois plus cher qu'aujourd'hui.

Les choses allèrent ainsi à Piombino et à l'île d'Elbe jusqu'au jour où le traître Gérard Appiani, capitaine du peuple, vendit Pise aux Visconti de Milan. C'était en 1400. Les Appiani se réservèrent la seigneurie de Piombino et de l'île d'Elbe, et jusqu'à l'aurore du XVIIe siècle, où leur branche s'éteignit pour faire place à celle des Ludovisi-Buoncompagni, ils dominèrent dans ces contrées. Ils se mirent successivement sous la protection de Sienne et de Florence, puis du Saint-Empire, de qui ils achetèrent les titres de comtes et de princes. Incapables de résister aux Barbaresques, ils défendirent faiblement l'île d'Elbe; des villages

18.

entiers furent mis à sac et rasés. Celui où séjournaient les mineurs de Rio, Grassola, fut ainsi un jour entièrement détruit par Barberousse, et les hommes et les femmes emmenés en esclavage, les hommes pour ramer sur les galères, les femmes pour peupler les harems. C'est quelque temps après cette équipée de Barberousse que Charles-Quint prit Tunis, et délivra du même coup tous les prisonniers faits à l'île d'Elbe (1535).

Il ne convenait pas à quelques-uns des états intéressés de laisser les Appiani seuls maîtres des mines et du détroit. Aussi, dès le milieu du XVIe siècle (1548), voyons-nous Cosme Ier de Médicis s'emparer de Porto-Ferrajo et le fortifier. Bientôt il passe des contrats avec les Appiani pour l'achat des minerais de fer. Ses successeurs suivirent sa politique, et les usines de l'Accesa, de Valpiana et de Cecina s'élevèrent en Toscane. Les seigneurs de Piombino avaient déjà établi à Follonica, au point où fondaient jadis les Romains, des forges importantes. Trois de ces établissements, Follonica, Valpiana et Cecina, marchent encore aujourd'hui. L'Espagne, maîtresse du royaume de Naples, ne pouvait voir sans jalousie les Médi-

cis installés à Porto-Ferrajo, l'une des plus belles rades de la Méditerranée. Philippe II, en 1596, sous le prétexte fallacieux de protéger à l'île d'Elbe les intérêts des comtes de Piombino, dont il était parent, ne tarda point à s'emparer de Porto-Longone, qui fut bientôt entouré d'un vaste réseau de fortifications, comme l'avait été Porto-Ferrajo. Les Espagnols élevèrent aussi une tour sur la plage de Rio; ils y mirent une garnison chargée de veiller sur les mines et de vérifier l'exportation du minerai. Cette situation dura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. En 1800, l'île d'Elbe étant tombée au pouvoir de la France, les mines furent d'abord concédées à une société d'exploitants qui dut fournir de fer et d'acier les arsenaux de l'état. Les guerres de cette époque, le blocus continental, arrêtèrent l'essor de cette compagnie. Les gîtes furent alors donnés par Napoléon en apanage à la légion d'honneur et surveillés par un commissaire du gouvernement. En 1815, l'île et ses mines furent cédées à la Toscane, qui, depuis l'époque des Médicis, fondait à elle seule presque tout le minerai de Rio. Enfin, depuis 1859, le gouvernement italien continue l'exploitation des anciens grands-

ducs. Ce fait de la propriété des mines, restée ici aux mains de l'état, a soulevé plus d'une objection. C'est principalement en vertu de l'ancien droit régalien, transmis par le code romain aux états féodaux et encore en vigueur chez quelques nations civilisées, que le gouvernement est demeuré jusqu'à ce jour propriétaire des mines de l'île d'Elbe. Cette application d'un droit disparu de tous les pays constitutionnels ne s'exerce point sans inconvénient dans la moderne Italie, quand il s'agit surtout de mines qu'on peut exploiter, comme celles-ci, à ciel ouvert, à la façon d'une carrière. Les particuliers et les communes ont réclamé plus d'une fois contre un monopole qu'ils ne supportent qu'impatiemment ; mais l'état a jusqu'ici maintenu son privilége.

III. — GÉOLOGIE DES MINES DE FER.

Immenses déblais de Rio. — Diverses explications de la formation des gîtes. — M. Haupt dit qu'ils sont tombés du ciel. — Éruption probable. — Sources minérales. — Fer oligiste, hématite et magnétique. — Ilvaïte. — Fer pyriteux. — Magnifiques échantillons.

L'étude géologique des mines de fer de l'île d'Elbe est facile sur quatre des gîtes, à peine

effleurés, à peine ouverts. A Rio, où le travail s'est toujours concentré de préférence depuis les premiers temps, et où un volume énorme de déblais recouvre le gisement primitif, la chose est moins aisée ; mais l'aspect même de ces déblais est peut-être ce qui frappe le plus le géologue. La quantité qui en existe surpasse tout ce que l'imagination peut se figurer. C'est à plus de cent millions de tonnes qu'il faut évaluer ces masses accumulées depuis près de trois mille ans. Chaque fois qu'on a voulu jeter la sonde dans ces terres pour se livrer à un cubage approximatif, on est resté surpris des résultats que donne le calcul. La poussière ferrugineuse, solidifiée par les siècles, s'est reconstituée en véritables montagnes, qui ont jusqu'à deux cents mètres de haut. Les pluies en ont raviné les pentes ardues, y creusant des anfractuosités profondes. En d'autres points, la végétation des maquis est venue recouvrir les déblais et les a encore consolidés, comme ces pins qu'on plante sur les dunes pour fixer celles-ci au sol. On y distingue différentes couches variant du rouge sombre ou violacé au rouge sanguin, d'après la qualité du minerai dont ces sables provien-

nent. Des strates se sont même formées comme dans les sédiments géologiques, et des lignes parallèles, inclinées, marquent le talus le long duquel s'accumulaient ces déblais. Il n'est pas jusqu'à des puits de mines profonds et des tunnels d'une grande longueur qu'on n'ait pu percer dans ces *jetées*, tant la masse en dépasse toute limite. La fouille au pic et à la pelle suffit pour les désagréger de nouveau, et l'on comprend combien l'exploitation en est à la fois facile et peu coûteuse.

S'il est quelque chose d'aussi surprenant que ces gigantesques dépôts, témoins muets d'une exploitation de trente siècles, c'est la façon même dont se présentent le gîte de Rio et les quatre autres qui lui sont subordonnés. Certains géologues ont vu dans ces gîtes ferrugineux un sédiment produit par les eaux au fond d'une mer, d'un golfe ou d'un lac, comme pour les argiles et les calcaires ; les autres d'immenses filons, comme pour le cuivre ou l'argent ; mais aucune direction, aucune inclinaison n'est visible : il n'y a donc ni strates ni filons. D'ailleurs, à part le gîte de Vigneria, qui se soude à celui de Rio, il n'existe entre les cinq districts aucun lien de con-

tinuité apparent. Quelques savants ont songé à des filons sous-marins rompus, disloqués, rejetés sur les bords de l'île, et dont les gisements actuels représenteraient les immenses débris; néanmoins ces gisements sont bien en place, au lieu même où ils ont été formés, et n'ont aucun caractère *erratique* (1). D'autres géologues ont imaginé de prétendus bassins, des anfractuosités du sol postérieurement remplies par des dépôts de sources ferrugineuses; cependant ces sources, les supposât-on thermales, n'auraient pas été capables de produire les effets saisissants de *métamorphisme* qui se présentent à chaque pas, aux points de contact des gîtes avec les roches de support, et surtout à Rio. Les schistes, roches feuilletées sur lesquelles repose le minerai, sont passés à l'état de *gabbri* rouges, de cornalines, de jaspes, d'ardoises, d'alunites ou pierres d'alun. Les calcaires sont devenus caverneux, dolomitiques; un élément nouveau, la magnésie, est entré dans leur composition. Nous croyons

(1) L'ancien ingénieur du grand-duc, le fameux *reggio consultore* dont il a déjà été question pages 63-65, M. Théodore Haupt (il est juste de faire connaître son nom), un jour que Léopold l'interrogeait sur la formation de ces gîtes, lui répondit, dit-on, qu'ils étaient tombés du ciel, et que c'étaient de véritables aérolithes !

donc que les gîtes de l'île d'Elbe sont sortis à l'état igné des profondeurs de la terre, comme de véritables roches éruptives, comme la serpentine, la diorite, l'amphibole, l'ilvaïte, que l'on retrouve dans le voisinage, et dont ils ont précédé ou suivi de très près l'éruption Les *dykes* ou immenses filons ferrugineux du Campigliais, entre autres le dyke de Monte-Valerio, celui de Gavorrano, près de Follonica, celui de Massa-Marittima, tous trois également en Toscane, non loin du littoral qui regarde l'île d'Elbe, doivent être contemporains du dyke de Rio. Ils se réunissent sans doute à lui à une grande profondeur, comme à tous les autres gîtes ferrifères de l'île. D'un même centre est ainsi partie une éruption qui s'est fait jour à travers la croûte terrestre par les points de moindre résistance. Des phénomènes géologiques analogues, en relation avec les gisements de fer, se reproduisent du reste à l'île d'Elbe et sur le continent toscan : par exemple la cuisson, la rubéfaction, l'agatisation des schistes, la transformation de ces schistes en alunites, la *dolomisation* des calcaires, enfin la présence de l'amphibole et de l'ilvaïte au voisinage des dykes ferrugineux.

On rencontre sur les gîtes de l'Elbe, mais surtout à Rio et à Vigneria, des eaux minérales qui sourdent à travers le minerai. Elles déposent de l'ocre rouge sur leur parcours; elles ont une saveur acide, styptique, rappelant celle de l'encre. A Vigneria, l'acidité est légère, et l'eau peut être bue sans danger. Elle rappelle la limonade des hôpitaux, qu'on fabrique avec quelques gouttes d'acide sulfurique (huile de vitriol). Elle rafraîchit l'estomac et entretient l'appétit, au dire des mineurs et des marins. La source de Rio est beaucoup plus acide, et ne saurait être prise comme boisson. Mêlée à l'eau douce du pays, elle y produit un trouble laiteux, qui constate à la fois la qualité franchement vitriolique de l'eau minérale et la crudité des eaux potables de l'endroit, chargées de sels calcaires.

Le minerai qu'on exploite à Rio est la variété de peroxyde de fer anhydre connue en minéralogie sous le nom de fer oligiste. Cristallisé, il contient jusqu'à soixante-dix pour cent de fer; le rendement en grand du minerai, soit roche, soit terre lavée, ne dépasse pas de soixante à soixante-cinq pour cent. Après le fer oligiste, bien reconnaissable à sa cris-

tallisation et à sa couleur d'un gris métallique sombre quand il est compacte, vient l'hématite brune ou rouge. Elle ne présente aucune trace de cristallisation, quoique la richesse en égale souvent celle du fer oligiste. Ce sont les minéralogistes grecs qui ont donné à ce minerai le nom qu'il porte, et qui le dépeint si bien. « L'hématite ou pierre de sang, dit l'élève d'Aristote, Théophraste, dans son *Traité des pierres*, est d'une texture serrée et solide; elle est sèche et semble, comme le mot l'indique, être formée de sang caillé. »

L'oligiste et l'hématite dominent à l'île d'Elbe. Quelquefois les échantillons contiennent du manganèse, ce qui bonifie singulièrement la qualité du fer. L'aspect du minerai est alors plus noirâtre. A Rio-Albano, mais surtout à Calamita, c'est-à-dire sur l'une et l'autre extrémité des gisements considérés dans leur ensemble, le fer oxydulé magnétique, vulgairement pierre d'aimant, entre pour une forte proportion. Chimiquement, le fer oxydulé contient la même quantité de fer que l'oligiste cristallisé. Il a un grain très serré, une couleur grise un peu terne, rappelant celle de l'acier dépoli. Certains échantillons ressemblent à de

véritables morceaux de ce métal; plus durs même que l'acier trempé, ils raient jusqu'au cristal de roche. Ils agissent d'une façon remarquable sur la boussole, et jouissent comme elle de deux pôles, attirant un côté de l'aiguille, repoussant l'autre. C'est toujours la même pierre que le sage Thalès, six siècles avant Jésus-Christ, étudiait avec tant de curiosité dans les mines de la Magnésie, d'où elle a pris son nom grec de μάγνης *(magnès)*, d'où nous avons tiré à notre tour le mot de magnétisme. C'est encore elle qui, sous le nom de calamite, servait dès le XIe siècle de notre ère aux marins de la Méditerranée pour se diriger sur la mer, quand l'étoile polaire faisait défaut. Un morceau d'aimant naturel, porté sur un rondin de liége et flottant librement dans un vase, fut jusqu'à Colomb le seul compas du navigateur. Il est probable que si les Grecs restèrent fidèles à la Magnésie pour la fabrication de leurs boussoles, les Italiens et les Provençaux se fournirent à Calamita. Les mineurs de la Toscane eux-mêmes, qui dès le Xe siècle fouillèrent les riches filons de cuivre et d'argent de Montieri et de Massa-Marittima, employaient la calamite pour s'orienter dans leurs galeries.

Le fer oxydulé magnétique porte toujours en italien le nom de *calamita*, qu'il jouisse ou non de deux pôles. La poussière qu'il donne est noire; celle de l'oligiste et de l'hématite est rouge. Quand l'hématite est hydratée, alors la poussière en est jaune. Ces signes, bien simples à reconnaître, sont caractéristiques de ces trois principales qualités de minerais. Le fer oxydulé y joint ses propriétés magnétiques.

Les grenats, l'amphibole, l'ilvaïte, silicates contenant tous une forte proportion de fer, accompagnent le gisement de la calamite. On retrouve aussi ces deux derniers minéraux (l'amphibole et l'ilvaïte) à Rio, où l'ilvaïte forme même des faisceaux de cristaux très remarquables. Le nom de ce minéral rappelle celui de l'île; c'est là qu'il a été découvert ou du moins analysé pour la première fois en 1806, par le commissaire du gouvernement français, Lelièvre, qui lui donna le nom d'iénite en l'honneur de la bataille d'Iéna. Les minéralogistes allemands ont refusé de reconnaître cette dénomination, qui consacrait une double victoire pour les Français, politique et scientifique. C'était assez d'une et ils pré-

férèrent appeler le minéral *liévrite*, du nom de son inventeur. Espérons que le mot d'ilvaïte, plus heureux que les deux autres, puisqu'il est dérivé du nom même d'Ilva, aura tranché toute difficulté et apaisé les susceptibilités nationales des savants germaniques.

Dans les gîtes de Rio, de Vigneria et de Terra-Nera, on trouve, disséminée au milieu du minerai, de la pyrite à la couleur jaune dorée, à l'éclat métallique, souvent en très gros cristaux. C'est un magnifique échantillon pour ceux qui collectionnent, mais c'est en revanche l'ennemi juré des fondeurs, car la pyrite, mêlée au minerai, introduit du soufre dans la fonte, ce qui rend le métal cassant. Aussi a-t-on soin de rejeter tous les échantillons qui en renferment. On isole même, par exemple à Terra-Nera, les parties du gîte trop pyriteuses. Dans certaines argiles qui accompagnent le minerai, la pyrite existe aussi, mais à l'état microscopique. Ces argiles *foisonnent*, fermentent à l'air : le sulfure de fer se décompose, et des traînées de soufre, d'une belle couleur jaune citron, se détachent du jour au lendemain sur le fond gris ou blanc des argiles. Il se forme aussi du sulfate de fer ou vitriol vert, autrefois

exploité non moins que les *bols* ou terres colorantes provenant du minerai décomposé, et qui sont également répandus dans les argiles. Avec les beaux échantillons de pyrite cristallisée et les remarquables géodes d'oligiste, brillant souvent de toutes les couleurs de l'iris, les mineurs remplissent de petites boîtes munies de casiers, et les vendent aux visiteurs. Il n'est pas de collection un peu complète qui n'ait quelques-uns de ces magnifiques spécimens de Rio.

IV. — LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

Surface totale occupée par les gîtes. — Perfectionnements à réaliser. — Chiffres que l'extraction pourrait atteindre. — Le gouvernement mineur et fondeur. — Comment les Anglais traitent leurs mines. — Situation économique défavorable. — Nécessité de la création de grandes usines italiennes. — Importance du fer et de l'acier.

La surface horizontale occupée par les gîtes de l'île d'Elbe peut être estimée à deux cent cinquante hectares. Sur ce chiffre, il faut compter environ quatre-vingts hectares pour Rio et son annexe Vigneria. Il n'existe peut-être aucune autre mine métallique de cette importance, et le fameux filon d'argent, la *Veta-Madre* du Mexique, l'immense dyke de quartz

aurifère, qui traverse en longueur la Californie, n'égalent pas en volume la concentration ferrugineuse de l'Elbe. De plus, le dépôt est ici aggloméré sur un espace relativement très restreint, et l'on comprend de quel intérêt est un pareil fait pour l'exploitation, la mise en valeur du gîte.

Est-ce à dire qu'on tire aujourd'hui à l'île d'Elbe le meilleur parti possible de l'extraction et de la vente d'un minerai reconnu inépuisable ? Non sans doute, et sous le gouvernement de Victor-Emmanuel comme sous l'ancien grand-duc Léopold, tous les perfectionnements restent encore à réaliser. L'exploitation du minerai s'opère toujours d'une manière fort primitive. Il n'y a pas de chemins de fer pour les transports économiques, rapides et par grandes masses, pas de grues pour la manœuvre des matières lourdes et pour la descente du minerai à fond de cale. Dans toutes les opérations où la mécanique est en jeu, on s'adresse à l'homme et aux bêtes, c'est-à-dire à la force la plus élémentaire, la plus coûteuse. En certains points, on n'a pas même profité de la disposition des lieux pour l'installation de plans automoteurs destinés à la libre descente du minerai

dans des wagons, système aujourd'hui en usage dans toutes les mines. Il n'y a a pas de ports non plus, il n'y a que de simples rades foraines; au lieu d'une jetée en pierres, on ne ne trouve à Rio qu'un pont chancelant établi sur des pilotis, là même où jadis étaient ceux des anciens. L'idée d'un changement quelconque dans ces habitudes, l'adoption de nouvelles mesures effrayaient le grand-duc Léopold. « Et que ferai-je de tous mes ânes? » objecta-t-il un jour qu'on lui proposait d'établir à Rio un plan incliné par lequel le minerai devait descendre tout seul.

Le temps n'est plus cependant où l'extraction ne dépassait pas douze ou quinze mille tonnes par an. Déjà, durant les dernières années du gouvernement de Léopold, elle arrivait à vingt-cinq mille, puis à cinquante mille tonnes. La moyenne des dix années de 1851 à 1861 a même été de cinquante-six mille. Ce nombre est maintenant plus que doublé, car, dans un des derniers exercices, celui du 1er juillet 1863 au 30 juin 1864, le chiffre de la production s'élevait déjà à cent mille tonnes. Malheureusement, avec les moyens limités dont on dispose pour le transport et le chargement,

on ne peut désormais aller beaucoup plus loin. Le jour où l'exploitation sera conduite d'après les règles de l'art, il n'y aura d'autres limites à la production que celle indiquée par le chiffre de la *demande*, comme disent les économistes. Or, avec le bas prix auquel atteindra encore le minerai par suite des perfectionnements alors adoptés dans l'exploitation, avec la création d'usines nouvelles que provoquera très certainement dans le bassin méditerranéen l'impulsion féconde donnée aux mines de l'Elbe, le chiffre de la demande arrivera en très peu de temps à un million de tonnes chaque année. Le bénéfice net réalisé sera au moins de six à huit millions de francs. Aucune mine, aucune entreprise minérale, sauf des cas exceptionnels, ne donne de tels bénéfices ; aucun gîte n'offre de tels éléments de production, sauf quelques mines de houille. Les fameux gisements de guano des îles Chincha, qui ont plus d'un trait de ressemblance avec les gîtes de fer de l'île d'Elbe, notamment pour la position insulaire littorale, pour l'accumulation de la matière utile, ne livraient pas, quand j'y suis passé en 1860, une des années les plus prospères de la production, plus de trois cent mille tonnes par

an. Il est vrai que le bénéfice résultant de l'extraction est énorme, et que le Pérou a tiré jusqu'ici de ces riches dépôts d'engrais fossile ses seuls moyens d'existence comme nation politique ; mais on peut prévoir l'extinction complète de ces gîtes avant une cinquantaine d'années. A l'île d'Elbe au contraire (comme aussi dans quelques mines de houille) le calcul indique à l'épuisement des limites si éloignées qu'il faudrait par exemple deux mille ans, avec un million de tonnes par an, pour épuiser les cinq gîtes réunis.

De l'état d'infériorité où le royaume d'Italie, suivant les errements des anciens grands-ducs, laisse l'exploitation des mines de l'île d'Elbe, ne ressort-il pas un enseignement ? C'est qu'en bonne économie industrielle il ne faut pas qu'un état soit exploitant de mines. Ici on a même dépassé la mesure, et l'état est encore fondeur avec aussi peu d'intelligence du métier. Depuis Cosme le Grand se perpétue en Étrurie une situation des plus regrettables : les hauts-fourneaux de Follonica, Valpiana et Cecina ne marchent que pendant six mois. Or, sans parler de tous les inconvénients du chômage, même momentané, d'usines aussi importantes, on sait

ce que coûte la mise en feu de ces géants de nos foyers métallurgiques, les hauts-fourneaux. En France, en Angleterre, en Belgique, ils fournissent des campagnes continues et marchent sans jamais s'arrêter jusqu'à cinq et six ans.

Il faut que le gouvernement italien y réfléchisse. S'il veut continuer lui-même le travail de ces mines, il doit sortir de l'impasse où il est engagé. Une mine est un capital enfoui sous terre ; moins on en tire de minerai et moins le capital fructifie. On doit atteindre au plus vite le maximum de production. Les Anglais l'ont bien compris alors que, poussant aux dernières limites l'extraction de leurs houillères, ils en tirent aujourd'hui jusqu'à cent millions de tonnes de charbon chaque année, dont ils portent le dixième ou dix millions de tonnes à travers le monde, devenu tributaire forcé de leurs mines, tandis que les Anglais trouvent dans cette exportation un aliment quotidien pour leur formidable marine.

Ce qui paraît s'opposer, dans l'île d'Elbe, à la mise en œuvre des perfectionnements désirés, c'est non-seulement l'indifférence du gouvernement italien à l'égard de ces gîtes, qui lui

rapportant pourtant dans l'état actuel plus de six cent mille francs de bénéfices nets chaque année, mais encore l'aliénation que le grand-duc Léopold II en a faite entre les mains d'une compagnie de Livourne présidée par le banquier Bastogi. On était en 1851. Il fallait payer les Autrichiens, qui avaient prêté le secours de leurs baïonnettes et de leurs canons. Léopold emprunta douze millions de lires toscanes (environ dix millions de francs) à la maison de banque Bastogi, et donna hypothèque sur les mines de l'île d'Elbe. Ce gage servit à garantir l'intérêt à cinq pour cent de l'emprunt. MM. Bastogi furent même investis de la direction des mines et des fonderies grand-ducales, et sous le nom d'*amministrazione cointeressata* une nouvelle administration fonctionna à l'île d'Elbe et à Follonica sous la surveillance du gouvernement toscan. Le roi d'Italie, respectant les contrats onéreux de Léopold, a maintenu cet état de choses qui doit durer encore quatorze ans. En cette occurrence, qui fera les améliorations indiquées tant pour les mines que pour les usines ? Le gouvernement italien ou la compagnie Bastogi ? Le seul moyen de sortir d'embarras serait de convoquer tous les actionnaires

qui ont souscrit à l'emprunt grand-ducal, de leur garantir le montant et l'intérêt de leurs titres, puis de les exproprier, pour cause d'utilité publique, de l'hypothèque sur les mines et les fonderies, et surtout de la direction des travaux. On vendrait alors les mines et les trois usines soit à l'encan, soit à des compagnies d'industriels qu'on appellerait à soumissionner. Les amateurs ne manqueraient pas. L'état réaliserait plusieurs millions dans cette affaire et y trouverait sa tranquillité. Il affranchirait du même coup les propriétaires fonciers de l'île d'Elbe de la servitude qui pèse sur eux, et ceux dont le sol ne serait pas déjà occupé seraient libres d'exploiter eux-mêmes leurs mines ou de les vendre à la compagnie industrielle substituée aux droits de l'état. Mais où sont la plupart des actionnaires de l'emprunt de 1851? Les titres sont au porteur, et l'on dit que l'ex-grand-duc, sa famille et ses fidèles en possèdent une grande partie. Sorti de son duché pour la seconde fois en 1859, Léopold ne serait certainement pas en humeur d'aider le roi d'Italie dans l'accomplissement d'une mesure devenue si urgente.

Cependant il est triste, pour la péninsule,

qui cherche à se constituer, qui s'arme pour sa défense et complète le réseau de ses lignes ferrées, d'être obligée de commander ailleurs, pour être quelquefois assez mal servie, des *monitors*, des frégates blindées, des canons rayés, des rails et des locomotives, voire des machines à vapeur. C'est avec le fer provenant du minerai de l'île d'Elbe que les constructeurs de France et d'Angleterre satisfont souvent aux demandes de l'Italie, et récemment un entrepreneur de chemins de fer de la péninsule, ayant eu besoin de douze mille tonnes de rails, s'est adressé à des établissements français qui traitent justement le minerai de l'île d'Elbe.

Aujourd'hui, dans ce golfe de la Spezzia, où la nature a creusé le plus beau port de la Méditerranée, s'installent des chantiers de construction maritime. On dit que c'est une compagnie française qui les établit. Que l'Italie au moins y élève des hauts-fourneaux capables de fournir à ces ateliers le fer et l'acier dont ils auront besoin. On ne saurait objecter que la Spezzia est trop éloignée des lieux de production du combustible végétal et des mines de fer. Déjà on a érigé une pareille usine à Piombino, vis-à-vis de l'île d'Elbe. L'air y est bon,

le combustible à proximité, houille sèche ou charbon de bois. La houille collante, les cokes de France ou d'Angleterre, peuvent y venir par mer à peu de frais. Une compagnie industrielle, surtout composée d'Italiens, a entrepris sur ce point la fabrication en grand de l'acier par le procédé de l'Anglais Bessemer. Le minerai de l'île d'Elbe convient à cette opération. Il importe donc d'introduire dans l'île même des perfectionnements trop longtemps différés, et au besoin d'y élever aussi des hauts-fourneaux et des aciéries. Avant quelques années, l'acier aura presque remplacé le fer, car il a plus de dureté, plus d'élasticité, et offre plus de résistance. On va bientôt en faire des chaudières à vapeur, des rails, des cloches, des arbres de machines, des essieux de locomotives et de wagons. Il est devenu indispensable au revêtement des vaisseaux, des frégates, à la fonte des canons rayés et des projectiles de guerre. Les outils de mine et d'agriculture, une foule d'engins mécaniques, se font aussi de plus en plus avec ce métal, qui coûte de moins en moins cher à mesure que les procédés de fabrication s'améliorent.

Le fer et l'acier ont un immense avenir in-

dustriel. Les méthodes nouvelles adoptées dans la fabrication de ces métaux, notamment en Angleterre, où l'on voit des hauts-fourneaux produire seuls jusqu'à quatre-vingt-dix tonnes de fonte par jour, ne provoquent-elles pas les méditations de chacun? L'Italie peut à son tour, en construisant de vastes usines centrales et en donnant aux mines de l'île d'Elbe tous les développements qu'elles comportent, occuper sa place dans le monde métallurgique. De pareilles entreprises fourniront d'ailleurs un aliment à sa marine; elle-même y trouvera un moyen économique de compléter le réseau de ses voies ferrées et sa flotte à vapeur. En fondant dans ses propres usines l'acier, nerf de la guerre moderne, elle aidera à sa défense. Qu'elle ne l'oublie pas, et entre au plus vite dans cette voie féconde que la géographie et la géologie de son sol semblent lui avoir préparée.

AREZZO

LE VAL DE CHIANA

ET LES RUINES DE CHIUSI

AREZZO, LE VAL DE CHIANA

ET

LES RUINES DE CHIUSI

Parmi les anciennes cités étrusques dont les ruines sont le mieux conservées et sont aujourd'hui le plus facilement accessibles, il faut nommer Chiusi, le Clusium des Latins. C'était l'une des douze lucumonies ou capitales de la confédération tyrrhénienne du centre, et à ce titre, elle fut la résidence du lucumon Porsenna, ce fier ennemi de Rome. Elle avait nom alors Camars. Les vases et les bronzes trouvés à Chiusi ont suffi à former plusieurs musées ; les bijoux et les intailles (pierres fines gravées) qu'on y recueille encore tous les jours font le désespoir de nos orfèvres et de nos

graveurs, tant ils sont délicatement travaillés ; enfin les hypogées de Chiusi, tombes souterraines toujours ouvertes, et dont le nombre augmente sans cesse devant les infatigables recherches des explorateurs, nous donnent de précieux renseignements sur les arts, les coutumes et la langue de l'ancienne Étrurie.

Je voudrais éveiller un instant l'attention sur cette cité éteinte. « Il faut honorer l'ancienne gloire, comme le dit si bien Pline-le-Jeune, et cette vieillesse elle-même qui, vénérable dans l'homme, est sacrée dans les villes; il faut garder le culte de l'antiquité (1). » L'Étrurie d'ailleurs est le pays des grands souvenirs, et s'est toujours trouvée mêlée aux plus nobles événements qui ont illustré la péninsule italique. Il est temps que les archéologues, quelques artistes, quelques historiens, ne soient plus les seuls à l'étudier. Il est temps de faire cesser pour elle l'indifférence regrettable du plus grand nombre. Il ne faut pas que les amis des vieilles gloires soient les seuls à interroger les Étrusques. La plupart des voyageurs que chaque année voit accourir en Italie doivent

(1) Pline, ép. VIII, 24.

aussi leur accorder quelque attention, et c'est d'ailleurs en comparant le passé à l'état présent d'une nation que l'on peut augurer son avenir.

Je voudrais être un moment, sans aucune prétention à l'archéologie, le guide familier de tous ceux qui seraient tentés de faire avec les Étrusques une plus intime connaissance. Nous irons visiter les ruines de Chiusi, qui sont d'un si haut intérêt. Sur la route, nous saluerons Arezzo, autre cité étrusque, jadis fameuse par ses bronzes et ses vases, et nous traverserons le Val-de-Chiana, où nous verrons les modernes, aux prises avec un des problèmes les plus difficiles qu'ait jamais présentés l'hydraulique, en sortir à la fin vainqueurs. Il y a là de quoi occuper utilement le voyage, de quoi tirer plus d'un enseignement.

I. — AREZZO.

Panorama de Florence. — Route d'Arezzo. — La diligence de Monte-Varchi. — Le *Tamburro*. — Filippo Palmi. — Antiquités étrusques et romaines. — Monuments du moyen âge. — Les pierres parlent. — Essaim de grands hommes. — Ilarione, Boccace et Annibal. — La bataille de Trasimène. — Un singulier baromètre.

Quand on sort de Florence par le chemin de fer d'Arezzo qui bientôt ira jusqu'à Rome, on jouit au départ d'un magnifique spectacle. La voie ferrée tourne autour des vieilles murailles de l'antique république, celles que Dante vit construire, et tous les grands monuments de la cité se déroulent à la fois, aux yeux du voyageur, dans un splendide panorama. La gigantesque coupole de Brunelleschi, qui n'a d'égale que celle de Saint-Pierre de Rome, la tour élancée du Palais-Vieux, le campanile élégant de Giotto, sans rival au monde, se découvrent tout à coup aux regards. Sur la hauteur qui domine la ville au midi, se profilent les murs crénelés de l'ancienne église de San-Miniato, que Michel-Ange appelait la belle villageoise, *la bella villanella*. Aux flancs du coteau crois-

sent par bouquets touffus les oliviers, les pins et les cyprès. On voudrait contempler longtemps ce paysage unique, mais la vapeur impitoyable vous entraîne, la ville ne tarde pas à disparaître, et la double ligne des rails va remontant le cours de l'Arno. De vertes campagnes, de gracieuses villas, se déroulent sur des terrains en pente, car la vallée se resserre de plus en plus. L'olivier, la vigne mariée à l'ormeau, le chanvre, le maïs et le blé, sont cultivés de préférence. Le fleuve, la voie ferrée et la route de terre marchent de compagnie. Autrefois, c'était par là que passait la voie Cassienne ; c'est ce chemin que suivit Annibal descendu en Italie et menaçant Rome.

A Pontassieve, on jouit d'une belle échappée sur les Apennins qui se dessinent à l'horizon. A Incisa, on voit le cours de l'Arno tailler (1) les bancs calcaires du pays, comme s'ils avaient jadis opposé une infranchissable barrière à la marche du fleuve. Bientôt on arrive à Figline. C'est ici que commence ce terrain du Val-d'Arno, où l'on a trouvé et où l'on trouve encore en si grande abondance les ossements fos-

(1) De là le nom d'*Incisa* donné à la localité.

siles de gigantesques mammifères : éléphants, rhinocéros, mastodontes, hippopotames, dont quelques naïfs antiquaires ont pris longtemps les os pour ceux des éléphants d'Annibal.

De Figline on passe à San-Giovanni qui a vu naître deux vieux peintres, surtout célèbres comme peintres de fresques, Giovanni-da-San-Giovanni et Masaccio ; enfin on arrive à Monte-Varchi.

Dans les premiers jours du mois d'août 1865, je parcourais cette route intéressante. Le chemin de fer n'étant point encore terminé jusqu'à Arezzo, la diligence nous attendait à Monte-Varchi. L'*impressario* de ce service naguère florissant, aujourd'hui déchu, était venu modestement, au départ de Florence, m'offrir un billet pour sa voiture. Cette précaution prise à l'avance me donnait droit aux premières places ; mais quelles places, quel véhicule, et surtout quels pauvres chevaux ! Je m'assis tant bien que mal dans un coin du coupé, tandis qu'un voyageur mon voisin, prudent comme tous les Toscans, refusait de payer sa place avant l'arrivée. Il fallut le contraindre par force à dénouer les cordons de sa bourse. Il se vengea de ce qu'il appelait l'arbitraire du

conducteur, en appliquant au véhicule le nom originale de *casserole*, que justifia bientôt le bruit métallique de la voiture en mouvement. Tous les ressorts étaient défaits, tous les joints béants.

Le pauvre attelage, par le bruit particulier qui s'échappait de ses flancs amaigris, témoignait d'un jeûne continu, et ajoutait à la sonorité du véhicule ; mais tant est grande la force de l'habitude, que nous n'en parcourûmes pas moins assez lestement, j'entends en trois heures et demie, les trente-deux kilomètres qui séparent Monte-Varchi d'Arezzo.

A gauche court la ligne sévère des Apennins, au pied desquels s'étendent de riantes campagnes. La route traverse des landes semées de taillis. Avant d'arrivér à Arezzo, elle recoupe une plaine plantureuse, *il pian d'Arezzo*, à l'extrémité de laquelle, sur une hauteur, se dresse l'ancienne ville, tandis que la ville moderne descend jusque dans la plaine.

Mon premier soin, en arrivant, fut de m'inquiéter d'un guide et d'un hôtel. Comme hôtel on m'indiqua le *Tamburro*, antique auberge qui dut abriter sous son toit Michel-Ange et Vasari, car elle date de plus de trois siècles.

Elle est restée pendant tout ce temps entre les mains de la même famille. Aux murs enfumés de la cuisine sont toujours suspendues de vieilles assiettes émaillées de Faenza, dévoilant le degré de perfection qu'avait atteint l'art céramique au seizième siècle, ce siècle qui vit briller à la fois tous les arts, le *cinquecento*, comme l'appellent les Italiens.

Dans la cage de l'escalier est un vieux tableau de madone, peint à la byzantine, protégé par un verre, et devant lequel, depuis plus de trois cents ans, une lampe n'a cessé de brûler jour et nuit.

Resté fidèle à cette religieuse habitude, le *Tamburro* avait rompu avec la coutume de donner aux étrangers le vivre et le couvert, c'est-à-dire bon souper en même temps que bon gîte, et quand je me présentai pour me mettre à table, on me montra poliment le restaurant du coin. J'essayai, mais en vain, de faire entendre raison au vieil Ilarione, aujourd'hui *padrone* de cette illustre *locanda*, qu'il a reçue en héritage de son oncle, lequel la tenait de ses aïeux. Force fut de me soumettre à cet étrange usage, d'aller dîner dans un hôtel pendant que je coucherais dans un autre, et je priai

qu'on fît appeler Filippo Palmi, le cicerone obligé de tous les voyageurs qui viennent visiter Arezzo. Là-dessus Ilarione s'empressa de me donner entière satisfaction. Quant à ma première demande, il m'objecta que sa fortune était faite, que lui et sa femme étaient vieux, sans enfants, et que depuis quelques années ils avaient réfléchi qu'il était parfaitement inutile de servir à manger aux *forestieri;* passe pour le coucher qui ne donne presqu'aucun embarras.

Filippo Palmi arriva aussitôt que mandé. C'est un homme déjà vieux, à la barbe et aux cheveux tout blancs, petit de taille, de bonne tenue, réservé, ne causant que lorsqu'on l'interroge, contrairement à l'habitude de tous les guides italiens.

En compagnie de ce cicerone modèle, qui ne se souvenait pas sans un certain orgueil, d'avoir montré cinq ans auparavant à M. Layard lui-même les curiosités d'Arezzo, je parcourus l'intéressante ville. Ce qui reste de son passé primitif est bien peu de chose, et c'est à près de cinq kilomètres de la position actuelle d'Arezzo qu'il faut aller chercher des ruines de murs cyclopéens et de constructions

antiques, où de modernes archéologues ont cru retrouver l'Arretium dés Romains et des Étrusques. Cette ville fut une des douze lucomonies ou capitales de l'Étrurie du centre ; sous l'époque romaine, elle resta longtemps célèbre par sa fabrique de vases en terre rouge légère, que Pline-le-Naturaliste comparaît à ceux si renommés de Samos ; elle fournit à Scipion l'Africain des armes de bronze, des bois de construction, du blé, pour son expédition contre Carthage ; et aujourd'hui on discute sur son emplacement, tant il reste peu de traces d'un passé si glorieux ! Il est permis cependant de supposer que la situation actuelle d'Arezzo correspond à l'Arretium des Romains, et que celui-ci occupait la place de la ville étrusque. La position élevée du vieil Arezzo, qui forme aujourd'hui la ville haute, autorise cette supposition, car les Étrusques ont généralement bâti leurs villes sur des éminences, témoins Volterra, Populonia, Fiesole, Chiusi, Cortone, etc. Nous savons en outre que le consul Flaminius, campé dans Arezzo comme dans un poste d'observation, y attendait le passage d'Annibal, et que le rusé Carthaginois l'évita en prenant la vallée de la Chiana. La position

moderne d'Arezzo répond bien à ce mouvement stratégique.

Il ne reste plus rien en place de la ville étrusque d'Arretium, et fort peu de chose de la ville romaine. De cette dernière on retrouve à peine les vestiges d'un amphitéâtre dans un jardin près de la ville. En passant sous un vomitoire, j'ai reconnu l'ouvrage réticulé, en losanges, qu'affectionnaient les maçons de Rome. Sur une partie des fondations s'est assis un vieux couvent qui, dans sa façade, a respecté la courbe elliptique du cirque. Quant aux restes étrusques, c'est au musée d'Arezzo qu'il faut aller les étudier. Il y a là une série de bronzes fort remarquables : statuettes, lampes, trépieds, miroirs, ustensiles et appareils de tous genres, déterrés dans les environs de la ville; mais les plus beaux de ces bronzes, *la Chimère*, *l'Orateur* ou *le lucumon Métellus*, *la Minerve*, ont été transportés au musée de Florence. Ce sont peut-être les trois plus remarquables bronzes que nous ait légués l'Étrurie, et la Grèce et Rome n'en ont guère produit qui vaillent mieux.

Après les bronzes du musée d'Arezzo, il faut citer les urnes sépulcrales où l'on enfermait

les os incinérés des morts. Elles sont en albâtre ou en terre cuite, de forme rectangulaire, avec bas-reliefs sur le devant. Le couvercle est surmonté du portrait du défunt couché ou appuyé sur des coussins. Souvent les bas-reliefs et le portrait sont rehaussés par des couleurs. Le couronnement de l'urne porte en étrusque le titre et les noms du défunt. Les lettres gravées à la pointe ou dessinées au pinceau, rappellent celles du grec archaïque ou de l'alphabet pélasge. Comme dans les langues orientales, elles vont de droite à gauche, et généralement les voyelles, surtout les brèves, sont supprimées. Parmi les défunts on reconnaît quelques lars ou lucumons qui, dans cette société théocratique, basée sur une aristocratie toute sacerdotale, remplissaient à la fois les fonctions politiques et religieuses, comme encore aujourd'hui les prêtres et les prélats à Rome.

L'art céramique occupe une large place au musée des antiques d'Arezzo. Il y est représenté soit par ces vases légers en terre rouge, décorés sur leurs pourtours d'ornements en relief, et qui rendirent Arezzo si célèbre dans l'antiquité, soit par des objets plus modestes, tels que des lampes funéraires et des tuiles pour toitures,

portant les noms du fabricant. La forme de ces tuiles, large, trapézoïdale, s'est conservée en Toscane, et le nom latin est toujours reconnaissable sous la dénomination actuelle d'*embrici*. Chez les paysans on retrouve aussi la forme des lampes étrusques, à deux ou trois becs, qui s'est perpétuée jusqu'aujourd'hui sans aucun changement.

Dans l'exposition céramique il faut ranger les urnes sépulcrales en terre cuite, des vases noirs lustrés que les Toscans nomment *creta nera*, rappelant ceux de couleur rouge, mais moins beaux, et enfin ces vases peints que partout ont laissés les Étrusques, et qui, gracieux de formes, légers de poids, représentent sur leur pourtour, en rouge sur un fond noir, ou *vice-versâ*, des sujets surtout mythologiques, souvent traités avec le plus grand art. L'un des vases du musée d'Arezzo, où est figuré le combat d'Hercule et des Amazones, peut être cité parmi l'un des plus beaux vases étrusques connus.

S'il ne reste plus rien debout des premiers monuments d'Arretium, l'art chrétien y a laissé quelques édifices curieux, entr'autres l'église de la Pieve qu'on appelle aussi la *Concate-*

drale, pour marquer qu'elle partage avec la cathédrale l'honneur d'être l'église primatiale du pays.

La façade en est romane, à trois étages de colonnettes et fort originale, car aucune des colonnes, ronde, polygonale, torse, pliée, unie, cannelée, à tambour, ne ressemble à sa voisine. L'église occupe l'emplacement d'un ancien temple de Bacchus ; elle date du neuvième siècle ; elle a été réparée et achevée au treizième par le fameux architecte arétin, Marchione.

La cathédrale est citée pour ses beaux vitraux gothiques, dus à l'un des plus fameux verriers du moyen âge, frère Guillaume de Marseille, qui les peignit en 1350. On y admire aussi le magnifique tombeau en marbre de l'évêque Guido Tarlatti, plus guerrier que prêtre, comme plus tard Jules II, et qui, chef du parti gibelin d'Arezzo, excommunié par le pape, soumit à la république arétine, entre les années 1321 et 1327, époque de sa mort, toutes les cités environnantes. Les bas-reliefs qui ornent son tombeau sont de *maîtres* Agostino et Agnolo de Sienne, frères par le sang et le talent, élèves de Nicolas de Pise. Leur travail, terminé en 1330, se compose de seize sujets tirés de la vie

aventureuse du singulier évêque. Entre les bas-reliefs sont des figures d'évêques et de prélats, et le tombeau est surmonté de la statue du défunt couchée. En tout, les artistes ont été dignes de leur maître, et cette œuvre est assurément l'une des plus étonnantes du précoce réveil de l'art en Italie.

Le moyen âge n'a pas seul embelli Arezzo; la Renaissance y a laissé aussi des traces de son passage. Parmi les édifices de cette époque, on ne peut passer sous silence les *Loges* de Vasari, une série d'arcades supportant l'hôpital, et qu'on regarde comme le chef-d'œuvre en architecture de l'artiste qui a fait les Offices de Florence.

Ce n'est pas seulement pour ses édifices, c'est aussi pour tous les grands hommes qu'elle a vus naître, qu'Arezzo mérite d'être mentionnée. « *Parlano in Arezzo anche i sassi*, les pierres même parlent dans Arezzo, » me disait mon guide Filippo Palmi, en m'accompagnant à travers la ville. Çà et là, sur les façades des maisons où naquirent et habitèrent d'illustres Arétins, des plaques de marbre portent gravées d'élogieuses inscriptions. Aucune ville ne s'est montrée plus jalouse de ses glorieux en-

fants. Depuis Mécène qui fut citoyen d'Arezzo, Mécène issu des lucumons tyrrhéniens, *atavis regibus*, jusqu'à l'hydraulicien et homme d'État Fossombroni, et au peintre Benvenuti, tous deux morts à notre époque, Arezzo compte une longue série de célébrités de tous genres qu'elle se plait à rappeler. Écoutez : C'est le frère Guido, inventeur des notes musicales et rénovateur du chant sacré ; le poète Guittone, l'auteur du premier sonnet ; Margaritone, le rival de Giotto ; Spinello, le fameux peintre de fresques, émule d'Orcagna ; Pétrarque, dont il suffit de citer le nom ; Léonardo Bruni, l'historien ; puis l'architecte et peintre Vasari ; Pierre Arétin, le satirique licencieux ; Andrea Cesalpino, médecin et botaniste, qui précéda Harvey dans la découverte de la circulation du sang, et Linné dans celle du sexe des plantes ; enfin le poète et philosophe-naturaliste Redi, et de nos jours, ainsi que je l'ai dit, Fossombroni, hydraulicien, économiste et homme politique, et Benvenuti, le plus justement renommé des peintres de l'école toscane moderne.

En tête de tous ces noms célèbres, il faudrait peut-être mettre celui de Michel-Ange, né à Caprese, dans les environs d'Arezzo.

L'historien Villani recherchant la raison de ce grand nombre, déjà signalé de son temps, d'illustres Arétins, l'attribue à l'influence de l'air subtil et léger du pays, et c'est ici le cas d'appliquer le dicton : *Se non è vero, è ben trovato.* Michel-Ange fait lui-même allusion à cette explication de Villani dans une de ses lettres à Vasari, quand il lui dit d'une façon ironique : « Si je n'ai rien de bon dans l'esprit, cela est venu de ce que je suis né au milieu de cet air subtil de votre pays d'Arezzo : *Se io ho nulla di buono nell'ingegno, egli è venuto dal nascere nella sottilità dell'aria del vostro paese d'Arezzo.* »

Les Arétins, fiers de leurs grands hommes si nombreux, ont pris plaisir d'en accroître encore la liste. Plus d'une fois, à travers les rues, Filippo Palmi attira mon attention sur des noms absolument inconnus en dehors d'Arezzo. Je voudrais rappeler quelques-unes des inscriptions qu'on leur a consacrées, pour montrer jusqu'où peut atteindre le style lapidaire dithyrambique.

Ici l'on nous apprend que naquit et habita le marquis Alexandre del Borro, *la Terreur des Turcs*; là, Antonio Roselli, *monarcha sa-*

pientiæ; ailleurs, que Melpomène éleva l'*incomparable* Thomas Sgricci, et au-dessous on ajoute ce vers de l'Arioste :

Natura il fece, e poi ruppe la stampa,
La nature le fit, et puis brisa le moule.

Ilarione, mon hôtelier, était fier de tant d'illustres compatriotes. Il se plaisait à me citer les inscriptions se rapportant à toutes les célébrités d'Arezzo, où l'on comptait, me disait-il, presqu'un grand homme par maison. Il rappelait aussi avec orgueil le puits de la *via dell' Orto*, célèbre par une nouvelle de Boccace, celle où la belle Ghitta dupe si bien son jaloux mari, Tofano. Quand il avait épuisé ces thèmes favoris, Ilarione racontait l'histoire d'*Annibale il Cartaginese*, qui défit au bord du lac Trasimène, non loin d'Arezzo, un certain *console* dont on avait oublié le nom. Et comme je feignais de manifester quelques doutes sur cette fameuse bataille : « Je ne vous dirai pas l'époque, reprenait mon interlocuteur, mais allez à Trasimène, et les paysans vous montreront un lieu qu'on nomme *Ossaja*, tant on y a trouvé d'ossements, et un ruisseau qui a gardé le nom d'*il Sanguinetto*,

parce qu'il roulait du sang au lieu d'eau, *perchè invece d'aqua correva sangue.* »

En entendant parler cet homme avec cette conviction si vive, je me prenais à réfléchir à la persistance des traditions historiques. Depuis deux mille ans qu'a eu lieu la grande bataille, le nom du vainqueur, *Annibal le Carthaginois*, est resté populaire dans le pays; tous les paysans vous le répètent, d'Arezzo à Pérouse et de Pérouse à Chiusi; quant au vaincu, on n'a jamais su comment il se nommait, *væ victis!* Tout ce qu'on a retenu c'est que c'était un certain consul (1).

Filippo Palmi connaissait comme Ilarione les hauts faits du grand Carthaginois, mais il lui préférait ses chers Étrusques et surtout sa bonne ville d'Arezzo. Je lui demandais s'il

(1) Dans le midi de la France, à Pourrières, sur la limite entre le département des Bouches-du-Rhône et celui du Var, j'ai également recueilli la tradition, chez les paysans, d'une bataille non moins célèbre, celle gagnée par Marius contre les Cimbres et les Teutons. Cette fois on a retenu le nom du consul parce qu'il a été vainqueur. Quant au roi vaincu, Teutobocus ou tout autre, le peuple n'a pas daigné s'en souvenir. Le nom de Pourrières, le lieu même où se livra la bataille gagnée par Marius, vient de *Campi putridi*, tant fut grand le nombre des cadavres amoncelés en cet endroit; la montagne au pied de laquelle on se battit porte toujours le nom de *Mont de la Victoire* ou Montagne de Sainte-Victoire.

n'avait pas chez lui quelques objets d'art à me montrer ou à me vendre. Il me dit qu'on ne trouvait plus rien et que les *Anglais* qui voulaient à tout prix acquérir quelque chose, en étaient réduits à emporter des fresques ou des bas-reliefs. Pour lui, il n'avait plus qu'un petit vase en verre émaillé de Venise, et une bague sacerdotale du moyen âge, dont la pierre factice représentait la madone assise, avec une inscription du plus pur gothique. Il m'offrit à des prix très raisonnables ces deux objets qui eussent tenté un collectionneur, et comme j'hésitais : « Vous devriez prendre la bague, me dit l'honnête et naïf cicerone, elle peut servir de baromètre : quand le temps change, on voit changer tout à coup la couleur de l'or et celle de l'émail du chaton. »

II. — LE VAL-DE-CHIANA.

Beppino. — Les marais de la Chiana. — Les Arétins et Tibère. — Les disciples de Torricelli et l'hydraulicien Fossombroni. — L'ingénieur Manetti. — Grandes métairies. — Villages fortifiés. — Échange intelligent. — Le Champ des Orfèvres. — Aubergiste et archéologue.

Devant me rendre d'Arezzo à Chiusi, je fis marché avec un voiturin, et nous prîmes la

route du Val-de-Chiana qui relie Arezzo à la station de Lucignano, sur le chemin de fer de Sienne à Chiusi.

Le voiturin avait nom Beppino, et il était privé d'un œil. Son cheval était boiteux, de sorte que la bête ne valait pas mieux que l'homme. Mais l'on peut se trouver dans des situations plus difficiles, et dût mon cocher me précipiter dans la Chiana, comme Phaéton qui jeta son attelage dans le Pô, je n'en montai pas moins dans le *calessino* qui m'avait été préparé.

— En voyage on arrive toujours, ou d'une façon ou d'une autre, me dit Beppino, auquel je n'avais pu m'empêcher d'adresser quelques reproches sur l'état piteux de son cheval.

Ce Beppino était bien le plus unitaire de tous les Italiens. Il voyait les événements assez justes de l'œil qui lui restait, et bien qu'il eût été partisan du grand duc au temps jadis, il ne jurait plus que par *Vittorio*.

— Mais on se plaint de la conscription, du militarisme naissant.

— Si on veut l'Italie grande, il faut la faire forte, répondit-il entre deux coups de fouet : le *Tedesco* peut revenir ; d'ailleurs l'armée mêle

les provinces, le Toscan et le Piémontais, le Milanais et le Napolitain.

— Et les impôts? J'entends dire partout qu'ils augmentent et que le peuple crie.

— Ils veulent jouir de la maison sans la payer : *vogliono goder la fabbrica e non pagarla,* repartit le sage Beppino, parlant volontiers par sentences, comme la plupart des Italiens. Il faut de l'argent pour unifier le pays ; pour lui donner des ports, des voies ferrées, des routes de terre, des lignes télégraphiques, tout ce qui lui manque enfin depuis si longtemps. Seulement, je voudrais un peu plus de formes chez les avides exacteurs. Les Piémontais sont moins polis que nous autres Toscans.

Et ce disant, Beppino fouettait son cheval à tour de bras; et le pauvre boiteux traînait, comme s'il n'eût pas été infirme, le lourd calessino. Malgré moi, la figure du char de l'Etat, que la rhétorique a mise à la mode, me revint à l'idée et je comparai volontiers Beppino, l'attentif et infatigable voiturin, à un ministre dirigeant. Peu importe la voiture et l'attelage, pourvu qu'on ait un bon conducteur.

Cependant nous avions quitté le *Plan-d'A-*

rezzo pour entrer dans la vallée de la Chiana. Cette vallée, déserte et inhabitée dès les derniers temps de l'empire romain, devint un foyer d'infection paludéenne au moyen âge. Les voyageurs la redoutaient plus encore que les marais Pontins, et l'évêque d'Auvergne, Sidoine Apollinaire, se rendant des Gaules à Rome dans le cinquième siècle de notre ère, nous fait part dans ses *Lettres* des craintes qu'il éprouva en traversant cette contrée malsaine. Il y prit même la fièvre, à ce qu'il paraît. A l'époque de Dante, le pays était loin de s'être assaini, et les termes imagés dans lesquels le poète, au chant XXIX de l'*Enfer,* parle des *hôpitaux* du Val-de-Chiana, montrent que le mal n'avait fait qu'empirer. Boccace appelle ces marais *infâmes,* et le poète Fazio-degli-Uberti, dans son *Dittamondo*, n'épargne pas non plus les épithètes à cette sentine d'infection, qui rend, dit-il les gens blêmes et hydropiques.

Dès le temps même de Tibère, cette situation s'était déjà prononcée d'une manière si fâcheuse, qu'elle avait provoqué les plaintes des habitants du pays. Elle tient à un phénomène orographique trop rare pour que l'on ne s'y arrête pas un instant.

La ligne divisoire des eaux entre la vallée du Tibre et celle de l'Arno, passe par la vallée de la Chiana; mais elle est indécise, à peine marquée, au lieu d'être indiquée par une ligne de faîte bien nette, comme cela arrive d'ordinaire pour la limite entre deux bassins hydrographiques. Qu'est-il arrivé en ce cas? Que les eaux de la Chiana, incertaines de leur direction, se sont tantôt dirigées vers le Tibre, tantôt vers l'Arno. Le premier cours est celui qu'elles ont pris de préférence; plus souvent elles se sont étendues en lagunes, ont inondé les champs avoisinants, et stagnantes, mêlées de produits végétaux et animaux en décomposition, ont répandu partout l'infection et la mort.

Les habitants d'Arezzo et du Val-de-Chiana, dès le règne de Tibère, demandèrent qu'on donnât à la Chiana un cours régulier et qu'on la précipitât dans l'Arno. La municipalité de Florence s'émut et envoya des délégués à Rome, pour supplier l'empereur de renoncer à l'accomplissement de ce projet, qui eût inondé Florence, à ce qu'ils disaient. On peut lire tout cela dans Tacite. Au moyen âge, pareille demande fut faite de détourner le cours de la

Chiana, et cette fois par les Arétins auprès de la République florentine. La même objection fut présentée aux intéressés.

Quand on examine sur la carte le cours de l'Arno et celui de la Chiana, on voit qu'il y a là un cas d'hydrographie étrange qui ne se retrouve peut-être nulle part. L'Arno, descendu des hauteurs de l'Apennin, marche sur Arezzo, et son cours est parallèle à celui du Tibre qui roule de l'autre côté de la chaîne. Tout à coup l'Arno dévie à la hauteur d'Arezzo de son cours primitif, puis, par un brusque retour d'équerre, reprend une direction parallèle à celle qu'il avait d'abord, mais de sens contraire, coulant cette fois vers Florence. Arrivé là, il se dirige vers la mer Tyrrhénienne, à peu près perpendiculairement à son cours primitif et à la ligne du rivage.

Il est évident qu'à l'époque antéhistorique, l'Arno devait suivre son cours naturel et se jeter, par la vallée de la Chiana dans le Tibre. Plus tard il s'est détourné vers Florence, sans doute à la suite de quelque commotion géologique, et la coupe de terrain que nous avons signalée à Incisa paraît témoigner de ce fait. Peut-être qu'alors une branche de l'Arno a

continué de couler vers le Tibre, unissant ainsi deux fleuves d'embouchures et de sources différentes, comme l'on en voit un exemple curieux dans l'Orénoque et l'Amazone, unis par le Cassiquiare, ainsi que l'ont victorieusement démontré de Humboldt et Bonpland.

Quoi qu'il en soit, le mouvement incertain des eaux de la Chiana entre la vallée du Tibre et celle de l'Arno, l'état stagnant de ces eaux, surtout aux environs de Chiusi et de Montepulciano où elles donnent naissance à deux lacs, a transformé pendant des siècles tout le pays environnant en une véritable maremme. J'ai dit quelles oppositions empêchèrent de lever d'abord la difficulté. Mais quand vinrent les Médicis et qu'avec eux se développa le génie des grandes entreprises, quand en même temps naquirent les sciences d'expérimentation avec Galilée et ses vaillants disciples Torricelli et Viviani, le problème du *bonificamento* du Val-de-Chiana fut énergiquement attaqué. On y a travaillé depuis 1551, et ce n'est qu'à notre époque (1823) que la vraie solution a été trouvée par le savant hydraulicien le comte Fossombroni. C'est lui qui, en inventant les *colmate*, ou apports de terres alluviales, au moyen

de torrents successivement détournés et amenés sur un point voulu, a peu à peu exhaussé les diverses parties de ce sol marécageux, et donné à la Chiana une pente régulière vers l'Arno. En même temps il a canalisé et drainé ainsi tout le pays environnant. A la *Chiusa de' Monaci*, ou l'Écluse-des-Moines, la Chiana précipite ses eaux en cascade dans l'Arno d'une hauteur de plusieurs mètres.

On n'avait jamais osé toucher à ce mur naturel, à cause de l'éternelle crainte des Florentins qui croyaient qu'en abaissant le niveau de la Chiana, et jetant toutes ses eaux dans l'Arno, on inonderait leurs campagnes, sans quoi la solution du problème eût été ainsi toute trouvée. Fossombroni respecta ce point, mais après lui le chevalier Manetti, à qui est échu l'honneur d'achever de nos jours l'assèchement du Val-de-Chiana, a un peu entamé la Chiusa envers et contre tous. Florence n'a pas été submergée, et la vallée qui n'était naguère encore qu'un vaste marécage, est devenue un pays agricole des plus florissants, que l'on peut comparer aux plus fertiles campagnes d'Italie. C'est entre le lac de Chiusi et celui de Montepulciano que se trouve maintenant la

ligne divisoire des eaux de l'Arno et du Tibre. Cette ligne, tout artificielle, est ce qu'on nomme la digue séparatrice : *l'argine di separazione.* Les eaux du lac de Chiusi s'écoulent dans la Chiana romaine qui se jette dans le fleuve Argento. Celui-ci se réunit à la Paglia près d'Orvieto, et la Paglia ne tarde pas à confluer avec le Tibre qui porte à Rome ses eaux jaunies, *flavum Tiberim,* comme l'appelait Horace. Quant aux eaux du lac de Montepulciano et à celles de la Chiana toscane, elles se jettent dans l'Arno par la Chiana canalisée, le *Canal maestro*, et l'Arno aux eaux boueuses, jaunies par les alluvions, mérite bien la même épithète que son confrère romain.

La vallée de la Chiana, que je n'avais pas tardé à rejoindre en quittant Arezzo, est parsemée de *poderi* ou métairies, reliées à des *fattorie,* vastes fermes centrales où se concentre la direction de tous les travaux agricoles. On cultive dans ces belles campagnes surtout les céréales, et j'ai ouï dire que le blé s'y conservait, comme en Afrique, dans des silos. Après le blé vient le maïs dont on fait grande consommation en Toscane, surtout pour la préparation de la *polenta*, ce mets national du

paysan italien. Le chanvre et quelques produits de jardinage, m'ont paru marcher de compagnie avec le blé et le maïs. Le mûrier est partout cultivé pour ses feuilles dont se nourrit le ver à soie. La vigne n'est pas non plus négligée, mais on la plante principalement sur les coteaux. Non loin de là poussent les crus fameux de Montepulciano, que le poète Redi, un fin connaisseur, appelait le roi des vins : *Montepulciano d'ogni vino il rè.* Ces coteaux plantés de vignes sont adossés à des collines plus hautes qui enserrent la vallée de la Chiana, et qui sont couvertes d'oliviers ou de bois taillis, surtout de chênes verts.

Çà et là la montagne va s'élevant, et alors elle projette sur l'horizon son chef dénudé, couronné d'un village bâti entre de vieux remparts. Le besoin d'échapper à la fièvre, et la nécessité où l'on était au moyen âge de se défendre des irruptions du voisin, sont ici les deux raisons qui ont amené cette élévation des lieux habités. Ces villages fortifiés, Civitella, Monte-San-Savino, Marciano, Fojano, Lucignano, font un effet très pittoresque avec leurs vieilles tours et leurs antiques murailles. Il y a pour chacun d'eux un bout d'histoire : Lucignano a été

assiégé par l'évêque guerrier d'Arezzo, Guido Tarlatti, dont nous connaissons déjà les prouesses. Dans un des bas-reliefs qui ornent le tombeau du prélat, ce siége a été représenté. C'est une preuve que Lucignano s'est bien défendu, et a donné, comme on dit, *maille à retordre* au belliqueux évêque. A Marciano, Cosme Ier de Médicis, après avoir confisqué à son profit toutes les libertés florentines, défit les restes du parti républicain, commandés par le malheureux Strozzi.

C'est ainsi que, mêlant l'histoire à l'agriculture, j'arrivai sur la voie ferrée de Sienne à Chiusi. Beppino m'avait quitté. Ayant trouvé à moitié route une voiture qui menait des voyageurs du chemin de fer à Arezzo, tandis que nous allions d'Arezzo au chemin de fer, il avait fait un signe au voiturin. Celui-ci avait compris et répondu de la tête que oui. Alors Beppino m'avait demandé le plus naturellement du monde de passer dans la voiture de son confrère, tandis qu'il en prendrait les voyageurs. De la sorte il rentrerait à Arezzo, le confrère à Lucignano, et chacun, pour le prix convenu, n'aurait fait que moitié du trajet. J'admirai le sens profond d'une pareille com-

binaison, mais elle n'est d'usage qu'en Italie, où le voyageur est un peu la chose du voiturin. Je m'y soumis du reste assez volontiers, car je troquais contre un cheval et un cocher intacts mon solipède boiteux et mon voiturin borgne ; il est vrai que le nouveau était moins fort que l'ancien en histoire contemporaine. Il était même un peu *codino*, c'est-à-dire conservateur, du parti de l'ancien grand duc. Ainsi se retrouve partout le système des compensations, d'après le philosophe Azaïs.

De la station de Lucignano à celle de Chiusi on suit la vallée de la Chiana, et on laisse à droite de nouveaux villages campés sur les hauteurs : Asinalunga, Torrita, Chianciano ; puis on côtoie les lacs de Montepulciano et de Chiusi, qui rappellent, à s'y méprendre, aux voyageurs qui ont parcouru la Savoie, le panorama si gracieux du lac du Bourget.

Je descendis à Chiusi à l'hôtel du Lion d'or, *il Leone d'oro*, dont l'enseigne parlante, agitée par le vent, grinçait sur son support de fer comme une girouette, et semblait appeler le passant. Le maître du logis, quelque peu antiquaire, avait une riche collection de bronzes et de vases peints de toute espèce, d'urnes sépul-

crales de toutes dimensions; ceux-ci soigneusement enfermés dans un *musée*, celles-là alignées sur les marches de l'escalier et jusqu'aux portes des chambres. On ne rentrait chez soi qu'entre deux haies de tombeaux : c'était comme un diminutif de la voie Appienne.

J'obtins de mon hôte l'entrée de son musée, qui n'avait rien de secret comme ceux de Naples et de Rome, mais qui abondait en objets d'art du plus haut prix, surtout en bijoux et en pierres gravées. Les bijoux, bagues ou pendants d'oreilles, du travail le plus exquis, sont ornés de ces granulations que les Étrusques excellaient à obtenir sur le métal même, et qui semblent comme un perpétuel défi jeté à nos plus habiles orfèvres. On peut en dire autant du filigrane des Étrusques. Quant aux formes, elles sont de la plus remarquable élégance, et l'on sait du reste la révolution que les bijoux du musée Campana ont produite dans l'orfévrerie parisienne. Quelle civilisation raffinée nous dévoilent ces restes délicats !

Les pierres dures gravées en creux, les intailles, comme on les nomme, pour les différencier des camées, sont également du plus beau travail, et le fini en surpasse tout ce que

la Renaissance a fourni de plus parfait dans ce genre. Chiusi était renommée chez les Etrusques pour ses cornalines et ses agates gravées, surtout pour ses scarabées, car les Étrusques ont taillé les pierres dures à la façon des Égyptiens, avec lesquels ils ont d'ailleurs tant d'autres points de ressemblance. Il y a, aux environs de Chiusi, un champ où l'on trouve beaucoup de ces pierres, quand la pluie a remué et détrempé le sol. On le nomme *il Campo degli Orefici*, ou le Champ des Orfèvres, parce qu'on y a découvert, montées sur leur chaton, la plupart des intailles trouvées jusqu'à ce jour. Trois des plus belles pierres que j'ai rencontrées à Chiusi viennent de là. Ce sont un scarabée représentant un chien à trois têtes, sans doute Cerbère, gardien des enfers ; une pierre de bague, où est gravé un Pégase ailé, et une autre où l'artiste a dessiné une femme debout, vêtue d'une tunique. Une tache dans la cornaline, formée par une série de lignes blanches, concentriques, qui vont se jouant autour de la tête et du buste, fait l'effet d'un voile transparent.

Mon hôte me montra ses trésors avec beaucoup de complaisance. Il les estimait fort haut,

et c'était à des milliers de francs qu'il cotait son assortiment de bijoux, son *finimento*, comme il l'appelait, qui d'ailleurs était très beau et du meilleur choix. « Qu'y faire? me dit-il, les trouvailles sont rares, et puis les étrangers ne passent plus : le chemin de fer a tout tué. Autrefois on s'arrêtait ici en allant à Rome; à présent on continue par la voie ferrée. Il faut donc profiter de l'occasion quand il passe quelque acheteur. » Le brave homme, on le voit, n'était pas au courant du principe, si souvent cité par les économistes, de l'*offre* et de la *demande*. — Et comme je lui conseillais d'abaisser ses prix : « Alors, achetez tout en bloc. Il passe souvent ici des antiquaires de Rome et de Naples, qui nous emportent des musées entiers, puis ils vont revendre cela en détail aux crédules Anglais, comme des objets trouvés dans la campagne romaine ou dans les fouilles de Pompéï. »

— Et la fabrication des antiquités, comment marche-t-elle chez vous?

— Assez mal; il y a cependant un forgeron qui vous proposera des bronzes qu'il a fondus d'après l'antique. Et il me souffla son nom à l'oreille.

— A quel prix vend-il cela ?

— Au prix de l'original ; mais les naïfs seuls s'y laissent prendre : on voit la fraude rien qu'à la patine.

L'antiquaire avait raison, car la patine est magnifique sur tous les vieux bronzes de Chiusi. Bleue ou verte, elle a souvent attaqué très profondément le métal, et l'a revêtu d'un véritable émail aussi éclatant qu'il est épais. C'est ainsi que les conditions climatologiques d'une contrée viennent elles-mêmes donner à l'art antique un concours précieux.

L'aubergiste archéologue qui raisonnait si volontiers de l'art étrusque, tenait de plus un café qu'il avait mis sous la protection de Dante. Et malgré tout il n'était pas content, il se plaignait que le métier n'allait pas. Comme je lui en demandais la raison : « Du temps du grand duc nous étions ville de frontière, me dit-il, il y avait toujours un peu de contrebande à faire ; aujourd'hui tous ces profits sont perdus par suite de l'annexion des Romagnes. »

III. — LES HYPOGÉES DE CHIUSI.

Pietro Foscolo. — Hypogée de Poggio-al-Moro. — Tombeau de Porsenna. — Urnes funéraires. — Lac de Chiusi. — Les tours jumelles. — Les catacombes. — Le labyrinthe.

Deux guides se disputent à Chiusi le droit de promener les visiteurs, de les introduire dans les musées des particuliers, enfin de les initier à toutes les merveilles de l'antique capitale de Porsenna. L'un a nom Giambattista Zeppoloni, et il est cordonnier de son état; l'autre est Pietro Foscolo, *scavatore*, excavateur, comme il se nomme, et il ne fait pas autre chose que de découvrir des antiquités et servir de cicerone aux touristes qui viennent visiter Chiusi. Il a élevé toute sa famille dans ce métier : son frère ou ses deux fils le remplacent s'il est absent. D'une habileté rare à fouiller le sol, il a souvent accompagné des antiquaires jusqu'en Sicile, et sur ce terrain nouveau pour lui, comme sur son terrain de Chiusi, il a vu ses recherches couronnées des plus heureux résultats.

Tel est le guide que je fis venir. Un homme

de petite taille, déjà vieux, mais vert et vigoureux, à peine grisonnant, parlant bien et avec mesure, se présenta bientôt à moi, prêt à m'accompagner partout. Pour procéder avec ordre, je demandai à visiter d'abord les tombeaux souterrains, les hypogées; car je savais que, sous ce rapport, Chiusi est, après Cornetto (Tarquinies), où sont les sépulcres des Tarquins, la plus curieuse des anciennes cités étrusques : on l'a nommée, avec juste raison, la *ville des tombeaux.*

Les hypogées sont autour de Chiusi, sous les collines qui, comme d'énormes *tumuli*, environnent la ville, perchée elle-même sur une montagne élevée. Nous partîmes de bon matin pour cette intéressante tournée. Foscolo me recommanda de ne point rester à jeun afin de mieux faire la course : « *la bocca porta le gambe*, la bouche porte les jambes, » me dit-il sentencieusement, et je crois bien que, comme Sancho, il improvisa son proverbe sur-le-champ et pour la circonstance.

Le premier hypogée que nous visitâmes est celui de Poggio-al-Moro, découvert en 1826. Entièrement creusé dans un tuf sablonneux très fin et très homogène, il est en forme de

vaste chambre, dont le plafond va s'abaissant de part et d'autre de la ligne médiane. Ce plafond est orné; le pourtour de la chambre est décoré de peintures aujourd'hui en partie disparues, et représentant des jeux, des repas funéraires. Sur une banquette ménagée à hauteur d'appui, sont les urnes rectangulaires en albâtre, en terre cuite, en travertin, contenant les os des divers membres de la famille à laquelle appartenait l'hypogée. Les noms des défunts sont inscrits en étrusque sur le devant de l'urne. Il n'est fait jamais mention que de la descendance maternelle. La même coutume ne se retrouve que chez les Lydiens, dont les Étrusques paraissent provenir. Il est curieux qu'elle n'ait été nulle autre part observée, car si l'on est toujours fils de quelqu'un, comme disait Bridoison, c'est bien de la mère qui vous a fait.

De l'hypogée de Poggio-al-Maro, nous passâmes à celui de Poggio-Gajella, dont la découverte, en 1840, émut tous les antiquaires de l'Europe, qui crurent y retrouver le tombeau de Porsenna, ce fameux lucumon de Chiusi. C'est sur une description de Pline et de Varron que se fondaient les archéologues

pour justifier leur opinion ; mais la description de Pline est de pure fantaisie, comme bien des descriptions de ce singulier naturaliste, qui accueillit avec une crédulité si naïve toutes les fables de son époque. « Pline nous en compte parfois de belles ! » disait un vieil auteur français. D'ailleurs, pour couper court à la discussion, toutes les urnes trouvées dans les chambres sépulcrales de Poggio-Gajella portent un autre nom que celui de Porsenna, et si le gigantesque tumulus sous lequel ces chambres ont été creusées dans le tuf, rappelle la description de Pline, c'est seulement par ces labyrinthes, ces culs-de-sacs ouverts dans la roche, on ignore dans quel but. Dans les chambres d'où se détachent ces labyrinthes, étaient les urnes funéraires aujourd'hui transportées ailleurs. Les peintures dont les parois des chambres étaient ornées sont à peu près effacées. L'hypogée de Poggio-Gajella n'en est pas moins un des plus curieux de Chiusi et, dans tous les cas, le plus étendu ; mais ce n'est pas celui de la famille Porsenna, qui reste toujours à découvrir.

Pour retrouver presque intactes quelques-unes des peintures dont les Étrusques ornaient

leurs demeures sépulcrales, il faut aller à l'hypogée de Colle dont la porte en travertin, roulant sur ses gonds de pierre, ferme, depuis deux mille cinq cents ans peut-être, l'entrée de l'hypogée. Les chambres, au nombre de trois, y sont petites et fort élégantes. Les peintures autour de la première sont le mieux conservées. Elles représentent des luttes, des jeux, des danses, des courses de chars et un repas funéraire, partout des souvenirs de la vie étrusque.

Tous les hypogées que nous avons jusqu'ici visités sont ouverts dans le tuf, roche tendre, sableuse, sur laquelle on voit encore les traces du pic, comme si l'ouvrage ne datait que d'hier, mais assez résistante pour s'être écaillée à peine, depuis un temps vingt et trente fois séculaire. A l'hypogée du grand-duc et à celui de Vigna-Grande, le style architectonique change, et nous trouvons la voûte en travertin. Les pierres, taillées avec le plus grand soin, sont unies entre elles sans ciment; c'est à peine si une lame de couteau passerait entre les joints. Involontairement on se reporte à la *cloaca maxima* de Tarquin-l'Ancien, à Rome. Les Étrusques ont été les maîtres des Romains dans l'art de

bâtir comme en tant d'autres. A eux revient l'honneur d'avoir inventé la voûte, que n'avaient pas su trouver les Grecs. A Vigna-Grande, comme à l'hypogée du grand duc, on a laissé en place les urnes sépulcrales, après avoir enlevé les objets précieux qu'elles contenaient. Les urnes sont en travertin, sculptées sur le devant; l'artiste revient volontiers à une figure de Sirène ou à une tête de Méduse, de Gorgone tirant la langue, quelquefois à de simples ornements de fantaisie. Les noms qui se lisent sur les sarcophages, ceux de *Peris* à l'hypogée du grand duc, et de *Therini* à Vigna-Grande, n'ont pas laissé de traces dans l'histoire, mais on a trouvé, dans des hypogées aujourd'hui éboulés, le nom de Cœles Vibenna (en étrusque *Caule Vipina)*, qui nous ramène au temps de Romulus, et celui de Porsenna (en étrusque *Pursna)*, qui nous fait involontairement songer au fier ennemi de Rome, la terreur du Sénat. Seulement comme je l'ai dit, le véritable caveau de la famille Porsenna, et encore moins la tombe du grand Porsenna lui-même, n'ont pas encore été retrouvés.

On lit sur des urnes funéraires de Chiusi, quelques noms étrusques qui offrent une

étrange ressemblance avec des noms latins connus : Plauti, Pumpu, Sintinati, Titi, Tulus, Vipi (Vibius), Cutlisna (Catilina). A Volterra, on trouve de même les Vlave (Flavius), les Cracna (Gracchus), les Ceicna (Cœcina); à Pérouse, les Petruni, les Cesi, etc.

Les hypogées étant disséminés autour de Chiusi, aux quatre vents de l'horizon, en les visitant on tourne autour de la ville sur un rayon de plusieurs kilomètres. Partout, dans la campagne, on retrouve d'antiques fondations rappelant la splendeur de la Camars étrusque ou de la Clusium des Romains, qui s'étendait alors bien au delà de l'enceinte moderne de Chiusi. En arrachant ces pierres des champs, les propriétaires ont bâti leurs villas et leurs fermes, élevé sur le bord des chemins des murs de plusieurs centaines de mètres de longueur. Les pierres sont de grandes dimensions, rectangulaires, toutes taillées, ce qui avance singulièrement la besogne, et elles sont en beau travertin, calcaire poreux, faisant corps avec le mortier, durcissant à l'air. C'est de cette qualité de pierre, que l'on retrouve partout dans l'Étrurie et la Romagne, que furent bâties les maisons de l'ancienne Rome

et une portion de ses monuments, tels que le Colisée. C'est aussi avec ces solides matériaux que fut édifiée Camars, et si ses monuments sont détruits, si le temps, si les invasions successives des Romains, des Barbares, des hordes du moyen âge, les ont dispersés peu à peu, le souvenir n'en est pas tout à fait perdu. « Voyez là-haut cette montagne, me disait Foscolo, comme nous rentrions à Chiusi, on l'appelle *monte di Venere*, ou, comme disent nos paysans, *monte Venera* (1), parce qu'il y avait là autrefois un temple de Vénus. »

Le paysage autour des hypogées, surtout quand on approche des lacs de Montepulciano et de Chiusi, est des plus pittoresques. La vallée de la Chiana s'y montre encore plus fertile et plus riante qu'ailleurs. Les bois d'oliviers, les riches vignobles alignés ici dans la plaine, les collines ondoyantes parées de leur manteau de chênes verts, tout cela baigné d'air et de lumière, forme le plus gracieux tableau, ayant pour fond, d'une part la nappe bleue des lacs, et sur le dernier plan, la ligne sombre et sinueuse des monts de la Romagne.

(1) Comparant *monte Venera* avec *mons Veneris*, on voit le passage du latin à l'italien.

Le lac de Chiusi marquait naguère la limite de la Toscane. Une vieille tour, qui en regarde une autre, servait de demeure à la gent respectable des douaniers. Dans l'une étaient campés les serviteurs papalins, dans l'autre les grands-ducaux. Ils vivaient entre eux en bonne intelligence, et partageaient fraternellement avec les contrebandiers, s'il faut en croire la tradition locale. Au moyen âge, les deux tours furent élevées par deux seigneurs voisins et par conséquent ennemis; elles virent des jours moins pacifiques, et les coups d'arbalète et de mousquet s'échangèrent maintes fois de l'une à l'autre, car la tour toscane porte le nom singulier de *Beccati questo*, et la tour romagnole celui non moins étrange de *Beccati quest'altro*, comme qui dirait : *Attrappe ceci, attrappe cela.* Au temps où se passaient ces luttes intestines, le gonfalonnier de Chiusi avait coutume d'épouser tous les ans les eaux de son lac, sur une façon de Bucentaure. Cela dura jusqu'en 1500, puis la coutume se perdit; elle n'a cessé à Venise qu'à la fin du siècle dernier.

Les environs de Chiusi ne sont pas riches seulement en hypogées étrusques, il y a aussi des catacombes chrétiennes, et jamais ne s'est

mieux vérifiée l'idée, admise aujourd'hui par la plupart des antiquaires, que les hypogées des Étrusques ont donné aux premiers chrétiens l'idée de leurs sépultures souterraines (1).

Les catacombes de Chiusi sont au nombre de deux : celles de Sainte-Mustiola, vers les bords du lac, et celles de Sainte-Catherine, plus près de la ville, sur la route qui mène au chemin de fer. Celles-ci sont les plus importantes, et paraissent contemporaines des Antonins. On assigne aux autres une date bien plus ancienne. Les galeries sont taillées dans le tuf, comme dans les hypogées étrusques. Les inscriptions, tracées sur le marbre, ne révèlent rien de particulier, si ce n'est qu'elles sont de la plus grande simplicité, se bornant à rappeler les noms et l'âge du défunt. Parfois la douleur des parents et des amis est indiquée en termes nobles et touchants. Les fautes d'orthographe sont assez communes, et cependant les lettres indiquent d'ordinaire une bonne époque. En tête de la pierre sépulcrale,

(1) Foscolo, qui me conduisit dans les catacombes de Chiusi, les nommait imperturbablement des *catatombes*, et me rappelait ce concierge parisien qui ne manque jamais d'appeler du nom de *chapelle expiratoire*, la chapelle expiatoire de Louis XVI.

le D. M. *(Dis manibus)* n'est jamais oublié; mais un prêtre de Chiusi me l'a ainsi expliqué : *Deo maximo*. On voit qu'il est avec le ciel des accommodements.

Je n'ai vu la croix qu'une fois, et encore celle que les Italiens appellent *gammata*, c'est-à-dire dont les branches, toutes égales, sont terminées comme le gamma majuscule des Grecs, Γ (1). Le B. M. P. *(bene merenti posuerunt)*, qui marque la fin de beaucoup d'inscriptions, est une formule purement chrétienne, ce qui ne laisse plus aucun doute sur la destination de ce cimetière souterrain.

Les catacombes de Chiusi rappellent de tous points, sauf l'importance, celles de Rome, qui ont été depuis quelques années l'objet de si intéressantes études. La montagne de tuf qui porte la ville a été aussi creusée par les Étrusques comme un véritable labyrinthe. C'est sans doute cette circonstance, jointe à la connaissance que devaient avoir des hypogées étrusques les premiers chrétiens de Chiusi, qui aura donné à ceux-ci l'idée de se creuser des tombeaux souterrains. Quant au but que pour-

(1) C'est la même croix qu'en terme de blason on nomme croix potencée.

suivaient les Étrusques, en traçant ainsi un labyrinthe au-dessous de leur ville, on s'est épuisé en conjectures pour le deviner. Était-ce là un immense drainage destiné à assécher la ville? La ville est bâtie sur une éminence, et de plus sur un terrain sec, sur le tuf poreux. Était-ce un lieu de refuge en cas de surprise par l'ennemi? On n'y aurait pas tenu longtemps. Était-ce une cachette pour des trésors? On n'y a jamais rien trouvé. Pour moi, j'ai toujours cru qu'il y avait là les restes d'une carrière où l'on a dû exploiter le tuf sablonneux et si homogène du pays, pour en obtenir ensuite, en le pulvérisant, un sable pour les constructions. C'est ainsi qu'on exploitait la pouzzolane à Rome. Les habitants actuels de Chiusi, dont les caves ouvrent sur ces labyrinthes, savent les utiliser sans s'inquiéter de leur destination primitive. Ils y tiennent le vin au frais, et pourraient même les transformer en glacières, si l'usage de la glace était répandu à Chiusi. Ils les montrent aux étrangers moyennant une *bonne main*, et jamais ils ne se sont creusé la tête pour savoir ce que les Étrusques pouvaient faire de ces longues et interminables galeries.

IV. — LES MUSÉES DE CHIUSI.

Murs cyclopéens. — Musées Casuccini, Paolozzi, Giulietti. — Le chanoine Mazzetti et ses vieilles médailles. — Comment Foscolo devint antiquaire et découvreur d'*idoles*.

Il est difficile de rêver une ville étrusque sans une enceinte de murs cyclopéens. Chiusi, moins bien partagée sous ce rapport que Populonia (1), Fiesole, Volterra (2), ou d'autres cités tyrrhéniennes dont les murailles sont presque entièrement conservées, a cependant quelques beaux pans de murs encore debout. Je ne parle pas de son enceinte romaine, réparée et diminuée au moyen âge, car la ville est toujours allée décroissant, mais de ses premières murailles, contemporaines de Porsenna. Elles sont en pierres de grandes dimensions, de forme quadrangulaire. Les assises n'en sont pas moins irrégulières, c'est-à-dire qu'elles ne se suivent pas sur une même ligne de niveau; enfin les murs ont été faits sans mortier, et la face des pierres est taillée et non rustique.

(1) Voir la première partie : *La Maremme*, chap. I.
(2) d° d° chap. VIII.

Il y a à Chiusi deux ou trois de ces pans de murs encore en place, au moyen desquels on peut dessiner l'antique enceinte, en les reliant à des restes de fondations qu'on retrouve dans la campagne. La ville moderne danse au milieu de cet immense espace. Elle n'est plus qu'un petit village, comptant à peine deux mille habitants, alors qu'elle fut si peuplée et si riche autrefois ! Dante disait déjà de son temps : « Est-il donc si extraordinaire de voir les hommes mourir, puisque les cités elles-mêmes finissent? Voyez comme s'en va Chiusi ! » Est-ce bien là la cité fameuse qui fit trembler la ville de Romulus, qui épouvanta le Sénat ! Jamais, au dire de Tite-Live, le Sénat n'avait éprouvé pareille frayeur que lorsque Porsenna vint mettre le siége devant Rome, tant Chiusi était alors puissante, tant était grand le nom de Porsenna ! et aujourd'hui, que reste-t-il de tant de gloire ? quelques pierres, quelques tombeaux.

Des ruines de murs cyclopéens, des hypogées, voilà, en effet, tout ce que nous retrouvons des anciens monuments des Étrusques à Camars. Pour étudier l'histoire, les mœurs, la religion, la langue de l'antique Étrurie, il faut

se transporter dans les différents musées de Chiusi, appartenant tous à des particuliers, et libéralement ouverts aux visiteurs. Ce sont les dignes rivaux des musées étrusques de Rome et de Florence, et du musée Campana de Paris. C'est des hypogées que toutes les richesses qu'ils renferment ont été tirées, et la moisson a été belle, même après la violation des tombes par les Romains d'abord, par les Barbares ensuite (1). Il est vrai que beaucoup d'hypogées ont été retrouvés intacts.

Le premier des musées de Chiusi est le musée Casuccini, où la famille de ce nom s'est plu, depuis plusieurs générations, à accumuler tous les objets trouvés dans les nombreux terrains qu'elle possède aux environs de Chiusi. L'hypogée de Colle, celui de Poggio-Gajella, appartiennent aux Casuccini, et toutes les urnes funéraires, tous les vases, bronzes, bijoux, etc., rencontrés dans ces hypogées ou déterrés en d'autres points du sol, ont été apportés dans ce musée. Quelques-uns des objets sont de première valeur, et ont mérité d'être reproduits,

(1) « On peut enlever aux tombeaux les objets précieux qu'ils contiennent, écrivait Théodoric à Symmaque, car il est naturel que ce dont les morts n'ont que faire, profite au moins aux vivants. »

illustrés, comme disent les Italiens, dans les ouvrages restés classiques sur l'Étrurie, tels que ceux d'Inghirami et de Micali. Il est fâcheux qu'une partie de ces trésors ait été naguère vendue, et que le propriétaire actuel cherche à vendre le reste en bloc. Quelques-uns des musées de Chiusi ont ainsi disparu pour prendre la route de l'étranger. L'Allemagne et l'Angleterre s'en sont disputé plusieurs. En attendant de trouver un acquéreur, M. Casuccini ouvre gracieusement à tous ceux qui lui en font la demande l'accès de sa riche collection. Il n'exige qu'une chose, c'est qu'on laisse sa canne à la porte et qu'on ne touche à rien ; les yeux seuls ont permission d'agir.

Qui posate ogni impiccio, e sia per gli occhi
Libero il giro, ma la man non tocchi,

comme dit le distique qu'on lit affiché en entrant.

Le musée est riche en sarcophages et en urnes étrusques. Quelques-unes de celles-ci rappellent les canopes égyptiens. Le couvercle des vases est formé dans ce cas par une tête d'homme, et les anses par des bras pendants. Une statue d'homme assis, en terre cuite, dont

la tête peinte et les bras sont mobiles, est évidée à l'intérieur. Dans ce vide étaient les os incinérés.

Cette statue a pour pendant une statue de femme en travertin, creuse aussi. Les antiquaires regardent ces deux objets comme de la plus vieille époque. Il est clair que lorsqu'on les compare à cette statue de femme couchée de grandeur naturelle, ornée de tous ses bijoux et drapée dans sa tunique, statue qui surmonte un grand sarcophage au fond de la salle d'entrée, on voit d'un côté l'enfance de l'art, et de l'autre son apogée dans une œuvre qu'auraient signée les Grecs ou les Romains.

Quelques-unes des urnes sépulcrales portent une inscription bilingue, c'est-à-dire en étrusque et en latin ; on y lit en étrusque, avant le nom et la filiation, les initiales *lo.* et *ar.* (lucumon, aruns ou aruspice). Toutes sont surmontées, suivant l'usage invariable, de la statue du défunt, couchée ou appuyée sur des coussins. Les hommes tiennent à la main un livre, une patère, peut-être la coupe des sacrifices, et sont ornés du lourd collier ou *torques;* les femmes ont un miroir, un éventail d'une main, et de l'autre la grenade symbolique. Le type

est rarement beau ; les formes sont replètes, massives, la graisse abonde, et l'on songe malgré soi au *pinguis Tyrrhenus* de Virgile, ou à l'*obesus Etruscus* de Catulle. Les bas-reliefs des tombeaux, représentant des chasses au sanglier, des sacrifices humains, des convois funéraires, des luttes de gladiateurs, des scènes de la mythologie grecque, etc., nous initient aux usages et à la religion des Étrusques.

La plupart des urnes sont en albâtre de Volterra, ce qui indique entre cette dernière lucumonie (1) et celle de Chiusi des relations fort suivies. De même, les objets en bronze sont faits, sans nul doute, avec le cuivre que tirait Populonia de ses mines, et avec l'étain que les Étrusques allaient chercher chez les Phéniciens de Tyr ou de Carthage. Ceux-ci l'achetaient à leur tour dans les ports de l'Armorique gauloise ou de la Cornouaille britannique, c'est-à-dire qu'ils franchissaient, pour l'acquérir, les colonnes d'Hercule et s'élevaient

(1) On sait que l'on appelait de ce nom chacune des douze capitales de la Confédération tyrrhénienne. Les principales étaient, au centre de la Péninsule : Chiusi, Arezzo, Cortone, Pérouse, Tarquinies, Vetulonia, Volterra, Veïes, Roselles, etc.

dans l'Atlantique, bravant les vents et les marées. A cette époque, les relations de peuple à peuple, même au loin, étaient bien plus fréquentes qu'on ne le croit communément. Ainsi, une chose qui frappe dans les bas-reliefs étrusques, c'est de leur trouver souvent la plus grande ressemblance avec les bas-reliefs égyptiens ou assyriens. On y voit jusqu'à ces prêtres mitrés, à la barbe et au type caractéristiques, aux formes raides et immobiles, que les antiquités de Ninive ou de Memphis qui ornent maintenant nos musées, ont rendu familiers à tous. Comment expliquer cette curieuse coïncidence sans des relations suivies entre tous ces peuples? Au reste, les Étrusques sont de race asiatique ; pour peu qu'on les ait étudiés, on ne met plus aujourd'hui ce fait en doute; l'Asie les réclame, comme disait Sénèque : *Tuscos Asia sibi vindicat.* L'art, la langue, la religion, les mœurs, tout vient en Étrurie de l'Asie-Mineure, de l'Égypte, de l'Orient. Les Étrusques sont même des Sémites. Pourquoi faut-il que nos historiens aient si longtemps oublié cela, et fait venir les Tyrrhéniens en Italie par les Alpes, de je ne sais quel coin imaginaire de la Rhétie?

Le musée Casuccini est aussi riche en bronzes et en vases qu'en urnes et en sarcophages. M. Casuccini montre de plus, mais cette fois dans sa collection particulière, le fameux vase en terre noire que les antiquaires allemands ont nommé le *vase d'Anubis*, à cause de la ressemblance d'un des personnages qui y sont représentés avec le dieu égyptien de ce nom, à la tête de chien. Un vase peint, de la plus grande beauté, où est dessiné le jugement de Pâris, est également la propriété des Casuccini. Ce dernier vase a été trouvé dans l'hypogée de Pioggio-Gajella.

Au musée Paolozzi on voit, entre autres objets fort remarquables, un magnifique cippe funéraire avec un bas-relief représentant une scène de deuil reproduite par Inghirami et Micali, dans leurs grands ouvrages sur l'Étrurie. Au musée de l'évêque de Chiusi, aux musées Mazetti et Giuglietti, sont également de beaux vases peints, quantité d'urnes sépulcrales et des bronzes d'un fini achevé, entre autres des statuettes, des trépieds ou supports de lampes, et des miroirs mystiques avec dessins gravés à la pointe, ce que les Italiens nomment des *grafitti.*

M. Giuglietti possède également une collection de superbes bijoux : colliers, bagues, pendants d'oreilles; il a fait monter quelques pierres gravées, notamment une agate à deux couleurs. Le monteur, un orfèvre de campagne ayant boutique à Città-della-Pieve, une petite ville voisine de Chiusi, qui s'honore d'avoir vu naître le Pérugin, a imaginé pour le chaton de cette bague un modèle d'une rare élégance, digne des Étrusques. On dirait que la tradition de l'art s'est maintenue chez ces descendants des Tyrrhènes, et que, tandis que les procédés délicats des orfèvres étrusques restent cachés pour nous, et font le désespoir de nos ouvriers, les bijoutiers du pays en ont comme conservé la tradition.

Je terminai ma visite aux musées de Chiusi en allant voir la collection de monnaies étrusques que possède le chanoine Mazzetti. Cet amateur a aussi une belle collection de médailles et de monnaies papales, qu'il me montra avec une entière obligeance, et comme je le complimentais : « *Per racoglier monete si vogliono tre t : tempo, testa e testone.* Il faut trois t, me dit-il, pour collectionner des monnaies : du temps, de la tête et des *testons* (écus de cinq

francs), et je n'ai rien de tout cela, » ajouta-t-il avec un fin sourire.

Je m'attachai surtout à examiner les vieux sous étrusques tout vert-de-grisés. Camars portait sur ses monnaies la roue à six rayons. Une seule lettre, le V étrusque, sonnant OU, indéchiffrable ici, se lit sur la face ou le revers. La roue est remplacée quelquefois par l'ancre. Des monnaies portent les noms de Todi ou d'Hatri, colonies étrusques du centre de l'Italie; d'autres, qui ont un éléphant pour emblème, m'ont paru des sous puniques laissés probablement par les soldats d'Annibal. Un des as présente les initiales F E T, sans doute *Vetluna*, la Vetulonia des Latins, dont on n'a jamais pu retrouver les ruines. Enfin, un sou sur lequel se lisent les initiales K A M, se rapporte évidemment à Camars, dont la moderne Chiusi occupe l'emplacement.

Le bon chanoine me guidait dans ce déchiffrement. Ses longues études, sa vieille expérience lui permettraient d'en remontrer aux plus habiles. Il me fit voir un débris de plaque de bronze portant d'un côté une inscription latine et de l'autre une inscription étrusque. Les caractères en sont fort beaux, et le bronze

de la plus grande pureté. Micali, je crois, a reproduit cette pièce unique. Si on l'eût trouvée intacte, elle eût peut-être rencontré un autre Champollion, tandis que jusqu'ici la langue étrusque est restée rebelle aux recherches de tous les savants. On est à peine parvenu à la lire et à en comprendre quelques mots, et alors que les hiéroglyphes de l'Égypte, les caractères cunéiformes des Assyriens ne sont pour ainsi dire plus qu'un jeu pour nos archéologues et nos linguistes, l'étrusque est resté pour eux une langue absolument muette. Les Allemands eux-mêmes, malgré toutes leurs patientes recherches, et quoi qu'ils aient pu dire, n'y ont jamais rien compris.

C'est à l'excavateur Foscolo qui m'avait accompagné non-seulement dans les hypogées, mais encore dans tous les musées, que revient l'honneur d'une partie des découvertes qui ont été faites à Chiusi. Il le rappelle volontiers, et ne parle pas sans un certain orgueil de ses brillantes trouvailles. Au reste, il s'est dévoué tout entier à son art, ne fait pas autre chose, et cite quelquefois avec dédain son concurrent Zeppoloni, qui, lorsque le métier ne va pas, cumule les fonctions de cicerone avec celles

de cordonnier. Lui, Pietro Foscolo, est excavateur et guide des étrangers, pas autre chose. Je l'interrogeai sur ses débuts, sur sa façon de procéder, car je n'ai jamais rencontré dans mes courses de chercheur plus intelligent. « J'étais bien jeune encore, me dit-il, quand l'idée me vint de fouiller le sol, pour voir si je n'y découvrirais rien, moi aussi. D'abord mes recherches furent vaines. Plus tard, je remarquai qu'après les pluies des débris d'argile cuite, de petits morceaux de bronze verts-de-grisés se montrent parfois à la surface du terrain. Je grattai le sol en un de ces endroits. Je déterrai un vase et une *idole* (c'est ainsi que Foscolo appelle les statuettes de bronze). Je proposai à un habitant de Chiusi qui collectionnait de m'acheter cela. Il m'en donna soixante francs. Je n'en croyais pas mes yeux, et voyant que le métier était bon, je continuai. D'abord les propriétaires des terrains me laissèrent faire sans rien dire ; mais quand ils virent que je réussissais, ils voulurent partager avec moi les bénéfices de mes recherches. Je trouvai des vases et des bijoux du plus grand prix. Enfin, j'allai jusqu'à chercher des hypogées, et pour cela, voici le raisonnement que je fis. La colline de

tuf a été entamée d'abord à la surface pour arriver à creuser les chambres sépulcrales. Le chemin qui mène à la porte de l'hypogée a été ensuite comblé par le temps ou par toute autre cause, mais la terre qui le cache est restée meuble. Donc, quand on peut découvrir aux alentours d'une terre meuble la trace du sol vierge, j'entends sur les flancs d'une colline de tuf, on est presque certainement sur le chemin d'un hypogée. Je m'attache à fouiller de tels endroits ; je vais lentement, tâtant le terrain par minces pelletées, et je trouve assez souvent ce que je cherche. Il faut aussi étudier la configuration des lieux : c'est aux pentes des coteaux à dômes arrondis, en forme de *tumuli*, que les Étrusques ouvraient leurs hypogées. Ces indices ne m'ont jamais trompé. C'est moi qui ai découvert les hypogées de Poggio-al-Moro, de Gajella, de Vigna-Grande, et celui de la Scimia, et d'autres aujourd'hui comblés. Dans les champs, j'ai fait aussi ample moisson de bronzes et de vases. Je suis maintenant associé avec un prêtre de Chiusi, qui me permet de fouiller dans ses propriétés. Je fournis les outils et le travail, et si je trouve quelque chose nous partageons. Je n'attends que la pluie

pour recommencer mes recherches. Nous avons eu un été sans eau, la terre est sèche et fendillée, et le moment est mal choisi pour prendre le pic et la pelle. »

C'est ainsi que Foscolo me dévoilait tous ses secrets le plus innocemment du monde. Je prenais plaisir à entendre raisonner si savamment sur son art ce guide intelligent qui ne savait pas même lire, et je me demandais ce qu'aurait été cet homme, quels services il eût rendus à l'archéologie, s'il eût reçu la moindre éducation. Je le complimentais sur son nom de Foscolo, lui demandant s'il était parent de l'illustre patriote et poète italien. « J'ai ouï dire que mes *anciens* viennent de loin, me dit-il ; les Foscolo sont d'origine vénitienne, et ma famille est seule de ce nom à Chiusi. Mais j'ai toujours été pauvre, je n'ai rien à démêler avec les riches, et ceux dont vous me parlez l'étaient. »

V. — LE ROLE SOCIAL DES ÉTRUSQUES.

Les Étrusques instituteurs de Romains. — Décadence et conquête de l'Étrurie. — Renaissance italienne. — La Toscane et Florence.

Un poète italien a dit :

Parlan le tombe ove la storia è muta,
La tombe parle où l'histoire est muette.

Si jamais cette citation fut applicable à un peuple, c'est bien aux Étrusques, dont les annales sont perdues, dont l'histoire, que l'empereur Claude s'était plu à écrire, a pour jamais disparu, et dont la langue est restée jusqu'ici indéchiffrable. Et cependant les Étrusques ont été les grands initiateurs de Rome dans la science de la guerre, de la politique, de la religion, des lois, du commerce.

Ce sont eux qui ont également initié les Romains à la connaissance des beaux-arts : la sculpture, l'architecture, la peinture, la gravure des pierres fines. L'art étrusque ménage la transition entre l'art asiatique, oriental, et l'art hellénique et latin. Ce n'est pas la Grèce, comme on ne l'a que trop souvent répété, c'est

l'Étrurie qui, en tout, a été la maîtresse et la directrice de la grande ville naissante. Les relations de Rome avec les Grecs sont venues fort tard ; celles avec les Étrusques ont commencé dès le temps de Romulus (1).

Des sept rois qui d'abord gouvernent Rome, quatre au moins sont Étrusques ; ils font bâtir à Rome un cirque, y introduisent les jeux des gladiateurs, et, ce qui vaut mieux, dotent la ville d'un grand égoût que l'on admire encore aujourd'hui.

Qui donne à Rome une religion et ses premières lois ? Numa Pompilius, un Étrusque. Qui jette en bronze les premières statues des dieux ? des artistes étrusques. Qui apprend à Rome l'art de naviguer ? Ce n'est pas, comme dit la fable, une trirème punique échouée à l'embouchure du Tibre ; mais bien les marins étrusques, ces maîtres de la mer Tyrrhénienne,

(1) C'est dans les lettres, non dans les arts, que les Grecs ont inspiré les Romains. Ainsi l'on ne peut nier que Cicéron n'ait étudié l'éloquence dans Démosthène ; Salluste, l'histoire dans Thucydide ; Lucrèce, la philosophie dans Épicure ; Catulle, la poésie lyrique dans Anacréon et Sapho. Théocrite et Homère ont inspiré Virgile, et Aristophane semble avoir été le maître de Plaute et de Térence. Là s'est bornée l'influence de la Grèce sur Rome, et la part est encore assez belle.

rivaux des Phéniciens de Tyr et de Carthage, et des Phocéens de Massilie.

Plus tard, les relations des Étrusques avec Rome, d'amicales qu'elles étaient d'abord, devinrent hostiles, et l'Étrurie dut succomber après une lutte de deux siècles. Elle succomba, parce qu'elle n'était pas une nation guerrière comme les Romains; elle succomba, parce qu'elle avait jeté son plus grand éclat avant même la fondation de Rome, et qu'elle entrait dans une période de décadence, de luxe et de corruption, alors que les Romains en étaient encore au temps des vertus antiques et patriarcales; mais elle ne tomba point sans une certaine grandeur, et elle opposa aux conquérants une des plus longues et des plus énergiques résistances dont l'histoire fasse mention. Soumise, mais toujours vivace, éternellement jalousée par Rome, elle se vengea noblement en lui donnant une partie de ses plus illustres citoyens, et il suffit de citer au hasard les noms de Plaute, Properce, Mécène, Perse, pour montrer combien l'Étrurie contribua à la gloire du monde romain.

De ce passé si glorieux, qui commence dès l'aurore de l'histoire italienne, à l'époque des

Pélasges tyrrhéniens et de l'arrivée d'Énée en Italie, et qui se continue jusqu'aux derniers siècles de l'empire, nulles annales écrites n'ont consacré le souvenir. C'est à l'aide de la tradition que nous ont transmise les Latins, et qu'ils ont souvent défigurée avec intention, c'est à l'aide des monuments que nous ont laissés les Étrusques, surtout des monuments funéraires, qu'il faut refaire cette histoire perdue.

Ce n'est pas ici le cas de pousser plus avant ces considérations ; j'ai voulu seulement indiquer la véritable place qu'il faut donner aux Étrusques dans l'histoire de l'Italie. Je voudrais aussi réveiller un instant l'attention sur ce pays favorisé, qui a joui, dès l'époque du moyen âge et jusqu'au commencement des temps modernes, d'une seconde jeunesse, d'une sorte de renouveau.

Ce phénomène est sans exemple dans l'histoire, et la nature a refusé cette insigne faveur à tout autre peuple, car on dirait qu'une fois tombé un peuple ne se relève plus. Il n'en a pas été de même de l'Étrurie. Incorporée au grand empire romain, elle en a suivi toutes les destinées ; mais quand l'empire disparaît à son tour sous les coups répétés des Barbares, que

devient l'Étrurie? L'Étrurie tout à coup se relève, et l'histoire nous dit ce qu'alors ont été ses valeureuses républiques, d'abord simples cités municipales, Pise, Sienne, Lucques et Florence à leur tête. Dès le treizième siècle, c'est de là que part le réveil des lettres et des arts, ce qu'on est convenu d'appeler la Renaissance, et dont il faut singulièrement avancer l'heure pour l'Étrurie.

La Toscane arrive à son apogée dans les lettres avec Dante, Boccace et Pétrarque, alors que notre langue n'est pas même encore formée (1). Jusqu'au siècle des Médicis l'épa-

(1) Voici comment M. Littré, dans le *Journal des Savants* (avril 1867), et à la fin d'une critique toute bienveillante, jugeait ce passage de notre étude sur les Étrusques : « ... Je ne puis suivre l'autenr quand il affirme que la Toscane arrivait à son apogée dans les lettres avec Dante, Boccace et Pétrarque, *alors que notre langue n'était pas même encore formée.* C'est une erreur que l'érudition a mise à néant, mais qui demeure accréditée parce qu'elle l'a été longtemps.

» Dans les deux siècles qui précèdent Dante, Boccace et Pétrarque, non-seulement notre langue était formée, mais encore elle avait produit une littérature riche et renommée qui captiva tout l'Occident, y compris l'Italie. Les lettres italiennes ne sont, dans l'ordre des temps, que les secondes, et elles viennent après les lettres françaises. M. Simonin s'élève avec raison contre cenx qui rattachent à la Grèce les Romains, laissant de côté les Étrusques, leurs vrais instituteurs ; on ne commet pas une moindre faute quand on se représente l'Italie sortant sans antécédents, au XIVe siècle, des langes du moyen âge. Avant ce moment il y a eu une vive aurore, qui appartient à la France. »

nouissement continue toujours plus brillant, et l'on sait quel éclat il a jeté à l'époque de Léon X.

Il est des pays privilégiés, et de même que les trois plus grandes religions qui se partagent le monde, le judaïsme, le christianisme et le mahométisme, ont pris naissance dans ce petit coin triangulaire qui relie le mont Sinaï à Jérusalem et Médine, de même on dirait que tous les arts qui ont initié l'Italie antique et l'Europe moderne à la vie morale et intellectuelle, ont pris naissance en Étrurie. Je viens de dire quelle avait été l'influence de l'Étrurie des Rasènes (1) sur Rome, qu'ils avaient dis-

Le savant maître a raison, et la légende qui prétend que Dante hésita longtemps pour savoir s'il écrirait sa comédie en provençal ou en italien, consacre d'une manière originale les idées de M. Littré, au moins pour la littérature du midi de la France. Nul plus que l'illustre linguiste n'était d'ailleurs autorisé à vider ce débat. Mais ce que nous avons entendu dire par notre assertion, c'est que la littérature créée par la langue de Dante, Boccace et Pétrarque, est encore celle de l'Italie, tandis que la langue française, celle que nous écrivons aujourd'hui, ne commence réellement qu'avec Rabelais, Montaigne, Bossuet, Corneille, Molière, bien postérieurs à Dante. Il y a mieux, il y a encore plus de vieux tours dans Rabelais et Montaigne que dans Dante, Boccace et Pétrarque, qui sont pour la littérature italienne ce que les trois derniers génies que nous avons cités sont pour la littérature française.

(1) C'est sur ce nom primitif des Tyrrhéniens, à ce qu'il paraît discutable, que se fondent les archéologues pour les faire venir de la Rhétie.

ciplinée. N'est-ce pas également de l'Étrurie que tous les arts sortent à la fois après la longue nuit du moyen âge : la musique avec Guido d'Arezzo, les belles lettres avec Dante et Boccace, la peinture avec cette innombrable phalange de valeureux artistes, depuis Cimabue et Giotto jusqu'à Léonard de Vinci, André del Sarto et le divin Raphaël, un Ombrien si l'on veut, mais qui eut pour maître un Étrusque, dont il suivit d'abord le style, le Pérugin? Que dire de Michel-Ange dans la sculpture et l'architecture? Devant le sien, les autres noms s'éclipsent. Et Lucca della Robbia, et Benvenuto Cellini? Encore des Étrusques.

Que dire de Machiavel, de Guicciardini dans la politique et l'histoire? Des premiers Médicis comme hommes d'État? Et de Galilée, le véritable inventeur de l'expérimentation dans la science?

J'ai cité ailleurs Cesalpino pour la rénovation de la médecine et de la botanique; je pourrais nommer aussi Accorso qui, dès le treizième siècle, raviva l'étude des lois. Un Florentin, Amerigo Vespucci, dispute à Colomb la découverte de l'Amérique, et Savonarole précède Luther dans la réforme du christia-

nisme. Savonarole est même doublement Étrusque, c'est-à-dire à la fois Toscan et Sémite, par son caractère religieux, mystique. On peut en dire autant de Dante, dont le type rappelle d'une manière si frappante le type hébraïque, et dont la poésie, toujours lyrique et singulièrement élevée ou emportée, nous remet en mémoire celles de l'Orient, les cantiques d'Isaïe, de Jérémie, etc., non la poésie latine.

N'oublions pas enfin que c'est des Buonaparte de Toscane qu'est issu Napoléon, auquel on ne peut manquer d'attribuer un génie exceptionnel dans la guerre et la politique.

N'est-il pas intéressant de revenir sur tous ces faits, au moment où l'Italie nous offre, pour ainsi dire, le spectacle de son laborieux enfantement? Ne sortira-t-il pas aujourd'hui quelque chose de cette Étrurie, qui a déjà donné tant de fois au monde des preuves de sa vitalité? N'est-ce point par une sorte d'intuition que Florence a été choisie comme capitale du nouvel État italien? Et n'est-ce pas une nouvelle Renaissance qui se prépare?

FIN

TABLE

I

La Maremme

II

Les marbres de Seravezza, de l'Altissimo et de Carrare

III

L'île d'Elbe et ses mines de fer

BAR-SUR-AUBE, TYP. Mme JARDEAUX-RAY.

La Chaldée chrétienne, ou Études sur l'histoire religieuse et politique des Chaldéens unis et nestoriens, par le Baron Adolphe d'AVRIL. In-8°. 3 fr.

Batailles navales de la France, par O. TROUDE, ancien officier de la marine, publié par P. LEVOT, conservateur de la bibliothèque de Brest. 4 vol. in-8°. 24 fr.

Rochefort (port militaire), par BOUCHET. Grand in-8° avec plan et vues. 3 fr. 75

Cherbourg (port militaire), par de BON. Grand in-8° avec plan et vues. 3 fr. 75

Brest (port militaire). In-8°, avec plan et vue, par EYMIN et DONEAUD. 3 fr. 75

Lorient (port militaire), par J. HÉBERT. In-8°, plan et vues, 3 f. 75

Histoire et description de la Basse-Cochinchine, par G. AUBARET. Grand in-8° et carte. 8 fr.

Code annamite, lois et règlements du royaume d'Annam, traduit du Chinois, par G. AUBARET. 2 vol. in-8°. 10 fr.

Grammaire annamite, suivie d'un *Vocabulaire français-annamite et annamite-français,* par le même. Grand in-8°. 20 fr.

Grammaire annamite seule, par le même. Grand in-8°. 5 fr.



BAR-SUR-AUBE, TYP. DE Mme JARDEAUX-RAY.



